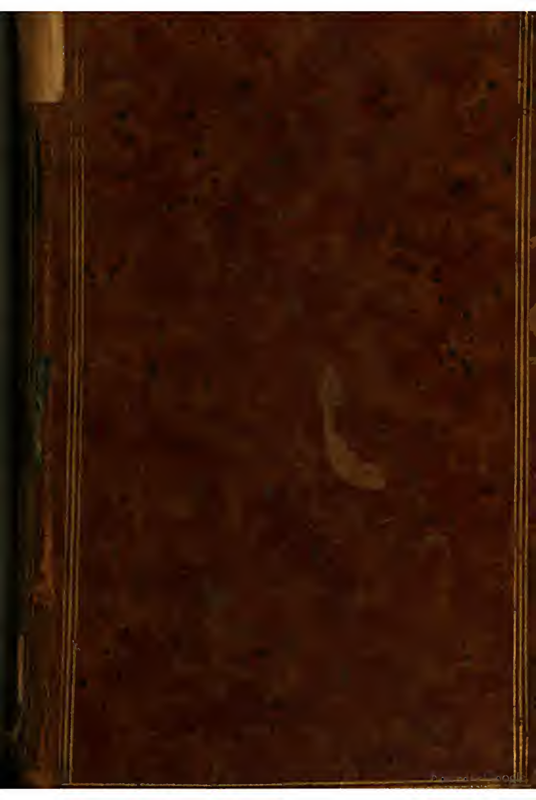
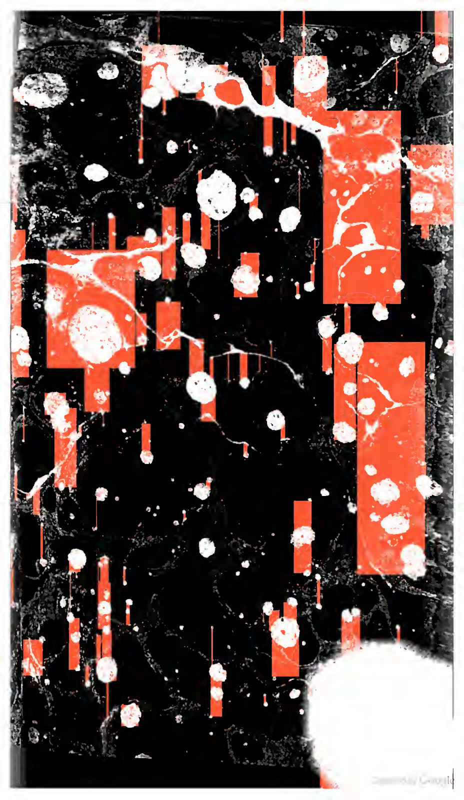






BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Seconde Classe :

HISTOIRE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque volume.

La ſouſcription pour les 24 vol. reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

On eſt libre de ne ſouſcrire que pour la demi-année.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. pour l'année entiere, ou 3 liv. 12 ſ. pour la demi-année, à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer au Directeur de la Bibliothèque, *rue d'Anjou, la deuxième porte cochère, à gauche, en entrant par la rue Dauphine, à Paris.*

DIX-NEUVIÈME LIVRAISON.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

HISTOIRE.

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

Rue d'Anjou, la ſeconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1785.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
HISTOIRE ANCIENNE.
LIVRE HUITIÈME.
CHAPITRE SECOND.
De l'intervalle jusqu'à la seconde guerre punique.

LA partie de la Sicile qui avoit appartenu aux Carthaginois, fut gouvernée comme pays de conquête, & devint province du peuple romain. Elle paya un tribut ; elle fut assujettie à plusieurs impositions ; elle n'eut plus le choix de ses magistrats ; enfin elle ne

conſerva pas toutes ſes loix, & elle ne fut pas aſſurée de celles qu'on lui laiſſoit. Sous le titre d'alliés, qui n'étoit en effet qu'un titre, les peuples devenus ſujets de la république, furent expoſés à toutes les malverſations des magiſtrats qui les gouvernoient. Chaque année, Rome envoyoit en Sicile un préteur, qui avoit tout à la fois le commandement des troupes & l'adminiſtration de la juſtice, & un queſteur qui préſidoit à la levée des impôts. Tel étoit le gouvernement des pays réduits en province romaine.

Depuis long-tems, théâtre de guerres ſanglantes, la Sicile, partagée entre les Romains & le roi

de Syracuſe, jouit enfin du repos. Elle fut heureuſe ſans être libre, & elle n'eut rien à regretter. Une liberté mal aſſurée avoit été le principe de tous ſes malheurs.

Carthage ne jouiſſoit pas de la paix qu'elle avoit achetée ſi chèrement. Comme elle n'avoit été puiſſante que par ſes richeſſes, elle ſe trouvoit ſans forces après une longue guerre, qui avoit épuiſé ſes finances & ruiné ſon commerce. L'année même qu'elle conclut la paix, elle ſe vit à deux doigts de ſa perte par la révolte des troupes mercenaires.

Giſcon, gouverneur de Lilibée, ayant cru dangereux d'envoyer à la fois tous les mercenaires en Afri-

que, les fit embarquer successivement & par petites troupes, afin qu'on pût congédier les premiers avant l'arrivée des autres. Cette précaution étoit sage. Mais les Carthaginois s'imaginèrent que tous les soldats étant rassemblés, ils obtiendroient plus facilement quelque diminution sur ce qui leur étoit dû. Le contraire étoit néanmoins facile à prévoir.

Les mercenaires, à peine débarqués à Carthage, commirent de si grands désordres, qu'il fallut penser à les envoyer ailleurs. On leur donna quelqu'argent; on leur promit qu'on acheveroit incessamment de s'acquitter envers eux, & ils se retirèrent à Sicca. Ils désiroient

de laiſſer à Carthage leurs femmes, leurs enfans & leurs effets; c'étoit y laiſſer des ôtages. On ne le voulut pas, parce qu'on craignoit qu'ils ne cherchaſſent à ſe ménager un prétexte pour y revenir. Toute cette conduite des Carthaginois paroît fort imprudente.

A Sicca, les ſoldats, dans leur oiſiveté, ſupputoient ce qui leur étoit dû, & ils trouvoient qu'on leur devoit beaucoup de paye & plus de récompenſes encore. Cependant Hannon vint leur repréſenter que la république ne pouvoit pas leur donner tout ce qu'elle leur avoit promis, & qu'elle les prioit de lui en remettre une partie. A cette propoſition le ſoulèvement

fut général. Les nations dont l'armée étoit composée, n'entendoient qu'une chose, c'est qu'on ne leur payoit pas tout ce qu'on leur devoit. Il n'étoit pas possible d'entrer en explication avec elles. Ceux qui servoient de truchemens, ou ne saisissoient pas ce qu'on leur disoit, ou le rendoient mal. Le résultat fut que les mercenaires vinrent camper à Tunis. Ils étoient au nombre de vingt mille.

Carthage, effrayée, se hâta de leur offrir tout ce qu'ils exigeoient, & ils s'en prévalurent. Réduite à traiter avec eux, elle leur envoya Giscon. C'étoit de tous les généraux celui qui leur étoit le plus agréable; ils savoient d'ailleurs qu'il

avoit blâmé la conduite qu'on tenoit avec eux.

Giſcon étoit ſur le point de tout terminer, lorſque ſes meſures furent rompues par Mathos & Spendius, les chefs de la révolte. Craignant d'être punis, ſi la paix ſe faiſoit, ces deux hommes perſuadèrent aux Africains, que Carthage n'attendoit, pour ſe venger d'eux, que le moment où les autres troupes ſe ſeroient retirées, & ils ſoulevèrent de nouveau l'armée. On ne voulut plus entendre à aucune propoſition. On pilla l'argent que Giſcon avoit apporté ; & on mit dans les fers ce général & tous ceux de ſa ſuite.

Vexés par les impôts & par la

dureté avec laquelle on les exigeoit, les peuples d'Afrique regardèrent cette révolte comme une occaſion de recouvrer leur liberté. Ils prirent les armes. Ils envoyèrent aux rebelles de l'argent, des vivres, des ſoldats, & l'armée des mercenaires, groſſie de ſoixante-dix mille Africains, aſſiégea tout à la fois Utique & Hippacra, les deux ſeules villes qui ne s'étoient pas ſoulevées. Maîtres de Tunis, Spendius & Mathos, par leur poſition, bloquoient en quelque ſorte les Carthaginois du côté des terres, & les harceloient juſqu'au pié des murs de leur ville.

Carthage ainſi reſſerrée, n'avoit ni armée, ni vaiſſeaux, ni muni-

tions, ni alliés. On fit prendre les armes à tous ceux qui étoient en âge de les porter ; & Hannon prit le commandement de l'armée. Ce général avoit eu des ſuccès en Numidie, contre des peuples qui ne ſavoient pas faire la guerre. Habile à fouler les provinces, aucun gouverneur ne ſavoit mieux les faire contribuer, & à ce titre il jouiſſoit d'une grande conſidération dans une république marchande.

Ayant tenté de faire lever le ſiège d'Utique, il eut d'abord un avantage qu'il dut à ſes éléphans, & qui auroit pu être déciſif ; mais parce que les ennemis s'étoient retirés, il ſuppoſa qu'ils ne revien-

droient pas, & il ſe laiſſa ſurprendre. Les mercenaires remportèrent une victoire complète. Il falloit qu'il fît encore d'autres fautes, avant qu'on ouvrît les yeux ſur ſon incapacité ; il en fit & on donna le commandement à Barcas.

Carthage étoit une preſqu'iſle, ſéparée du continent par des collines, & par un fleuve ſur lequel il n'y avoit qu'un pont. Mathos, qui étoit maître de ce pont, gardoit encore tous les autres paſſages. Les Carthaginois renfermés dans leur ville, n'avoient que ſoixante-dix mille hommes de nouvelles troupes. Un général habile les ſauva.

Amilcar Barcas confidérant que lorfque certains vents foufloient, le reflux des eaux dépofoit des fables dans l'embouchure du fleuve, & y formoit une efpèce de banc, faifit un moment favorable, paffe le fleuve au gué, marche contre Spendius, qui étoit à la tête de vingt-cinq mille hommes, & le défait. Sa démarche avoit été d'autant plus hardie, qu'après avoir paffé le fleuve, fon armée n'avoit de falut que dans la victoire.

Mathos, qui faifoit le fiège d'Hippone, envoya chez les Numides & chez les Africains demander de nouveaux fecours. Spendius, avec huit mille hommes qu'il avoit recueillis de fa défaite, fuivit de près

les Carthaginois, évitant néanmoins de s'engager dans les plaines où il auroit combattu avec trop de désavantage contre un ennemi fort en cavalerie & en éléphans. Jusques-là il se conduisit avec tant d'habileté, que lorsque les troupes auxiliaires furent arrivées, Amilcar se trouva les Africains en tête, les Numides en queue & Spendius en flanc.

Sur ces entrefaites, deux mille Numides ayant passé dans le camp d'Amilcar, avec Naravase qui les commandoit, Spendius, soit qu'il se crût trop foible tant que ses forces seroient séparées, soit qu'il craignît quelque nouvelle défection, réunit toutes ses troupes, &

perdit ſes avantages. Amilcar le vainquit une ſeconde fois.

Le vainqueur laiſſa aux priſonniers le choix de ſe retirer ou de ſervir dans ſes troupes. Cette généroſité étoit dans le caractère d'Amilcar; mais parce qu'elle pouvoit affoiblir le parti des révoltés, Spendius & Mathos en parlèrent à leurs ſoldats comme d'un piège qu'on tendoit pour les diviſer; & ils aſſurèrent qu'il y avoit déjà parmi eux des traîtres, qui pour s'aſſurer leur grace, projettoient de rendre la liberté à Giſcon, & de livrer l'armée aux Carthaginois. Par ces diſcours, ils ſemèrent la méfiance & l'effroi. Tout le camp fut en tumulte. Pour prévenir une trahi-

ſon ſuppoſée, on prit la réſolution barbare de faire périr Giſcon & tous les priſonniers. On leur coupa les mains, les oreilles; on leur briſa les jambes, on les jetta vifs dans une foſſe, & on jura de faire le même traitement à tous les Carthaginois dont on ſe ſaiſiroit. Spendius & Mathos vouloient par ces attentats rendre tous leurs ſoldats auſſi coupables qu'eux, & ne leur laiſſer aucune eſpérance de pardon.

Amilcar n'avoit eu que des ſuccès. On lui donna pour collègue Hannon qu'il fallut bientôt rappeler. Cet homme ignorant, jaloux & opiniâtre, fit perdre l'occaſion de battre les ennemis. Les Carthaginois éprouvèrent d'autres mal-

heurs. Ils perdirent dans une tempête tous les vaiſſeaux qui leur apportoient des vivres. Hippacra & Utique ſe jettèrent dans le parti des révoltés. Les mercenaires, qui étoient en Sardaigne, tuèrent leurs officiers, & ſe rendirent maîtres de l'iſle. Enfin Carthage fut réduite à une telle extrémité, que Mathos & Spendius en formèrent le ſiège. Peut-être cette ville auroit-elle ſuccombé, ſi Hiéron ne lui eut pas envoyé quelques ſecours. Ce roi ſage jugeoit avec raiſon que les Romains ne le ménageroient, qu'autant qu'ils redouteroient les Carthaginois.

Sur ces entrefaites, Carthage reçut une nouvelle alarme. Elle ſe

vit au moment d'une rupture avec Rome, parce qu'elle avoit traité comme ennemis des marchands qui paſſant d'Italie en Afrique, avoient apporté des vivres aux peuples révoltés. Heureuſement cette querelle n'eut pas de ſuite. Les Carthaginois ayant renvoyé les priſonniers qu'ils avoient faits en cette occaſion, les Romains, qui pour cette fois ſe piquèrent de généroſité, renvoyèrent auſſi ceux qui leur reſtoient de la guerre de Sicile. Ils permirent à leurs marchands de porter des vivres à Carthage; ils leur défendirent d'en vendre aux rébelles; & ils ſe refusèrent aux révoltés de Sardaigne, qui les invitoient à paſſer dans cette iſle.

Les Carthaginois, délivrés de l'inquiétude que Rome leur avoit donnée, furent plus en état de se défendre, & Amilcar força les mercenaires à lever le siège de Carthage.

Leur armée étoit de cinquante mille hommes, aguerris, déterminés, & n'ayant de ressource que dans la victoire. Mais que peut une valeur brutale contre un courage éclairé? Amilcar qui paroissoit les conduire lui-même dans les lieux où il les vouloit combattre, après avoir remporté plusieurs avantages, les enferma & les mit dans la nécessité de périr par la famine ou par les armes.

Ils se soutinrent dans cette posi-

tion, tant qu'ils espérèrent que Mathos, qui étoit à Tunis, viendroit à leur secours. Comme ils n'ignoroient pas les supplices qui les attendoient, ils n'osèrent d'abord penser à faire des propositions de paix ; mais enfin lorsque, sans ressources, ils ne virent plus que la mort, ils se soulevèrent contre leurs chefs, menaçant de les égorger, s'ils ne les tiroient de l'état cruel où ils les avoient réduits.

Les chefs ayant obtenu un sauf-conduit, se rendirent dans le camp d'Amilcar ; & ils conclurent un traité par lequel ils consentirent qu'il prendroit à son choix dix des rébelles, & ils obtinrent qu'il renverroit tous les autres chacun avec

ſon habit. Le général carthaginois, par une mauvaiſe foi que les cruautés de ces traîtres ne juſtifioient pas, choiſit ceux qui étoient préſens, & ſe rendit par-là maître de Spendius. Les mercenaires, dans leur déſeſpoir, coururent aux armes; mais ils furent tous égorgés. Bientôt après Mathos ayant eu le même ſort, toute l'Afrique ſe ſoumit.

Cette guerre a duré un peu plus de trois ans. Elle finit, lorſque Rome ſongeoit à s'emparer de la Sardaigne, quoique peu auparavant elle ſe fût refuſée aux invitations qui lui avoient été faites.

Les Carthaginois qu'elle accuſa d'armer contr'elle, parce qu'ils ar-

moient pour réduire les révoltés, n'évitèrent une nouvelle guerre, qu'en abandonnant la Sardaigne & en payant deux cens talens. Les Romains furent alors ſans ennemis, & pour la première fois depuis Numa, le temple de Janus fut fermé.

Amilcar Barcas, qui ne ſe conſoloit pas de la perte de la Sicile, étoit indigné de la perfidie avec laquelle les Romains venoient de s'emparer de la Sardaigne, & il voyoit avec humiliation le nouveau tribut que ces vainqueurs avoient impoſé aux Carthaginois. Jaloux de ſe venger, il projetta de s'ouvrir par l'Eſpagne un chemin en Italie. Diviſée en une mul-

titude de petites cités, l'Eſpagne paroiſſoit offrir des conquêtes faciles. On en pouvoit tirer de l'argent & des troupes ; & elle communiquoit avec des peuples de tout tems ennemis du nom romain. Ce général y paſſa avec Aſdrubal, ſon gendre, & Annibal ſon fils. Celui-ci étoit un enfant de neuf ans qu'il ſe propoſoit de former dans l'art de vaincre & dans la haine contre Rome. Il lui donna des leçons de l'un, & il lui fit jurer l'autre ſur les autels. Le fils répondit parfaitement aux vues du père. Amilcar mourut au bout de neuf ans, après avoir ſoumis pluſieurs peuples par la négociation ou par les armes. Aſdrubal

qui lui ſuccéda, ſe conduiſit avec la même ſageſſe, & fit de nouveaux progrès. Il bâtit Carthagène, qui, par ſa ſituation, ſes fortifications & ſes ports, devint une ville des plus conſidérables. Il commandoit depuis huit ans, lorſqu'il fut aſſaſſiné par un Gaulois. Il laiſſa le commandement à Annibal.

Les Romains n'avoient pas joui long-tems de la paix. Au bout de quelques mois, des ſoulèvemens en Sardaigne & en Corſe avoient fait rouvrir le temple de Janus; & il ſurvint enſuite d'autres guerres, qui méritent de nous arrêter. La première fut en Illyrie.

Agron, roi d'Illyrie, & allié de Démétrius, père de Philippe, avoit

eu des ſuccès contre les Etoliens, & s'étoit rendu plus puiſſant qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. Il venoit de mourir, laiſſant la couronne à ſon fils Pinée, ſous la tutèle de Téuta, ſa ſeconde femme, belle-mère du jeune prince. Cette princeſſe, qui comptoit ſur ſes flottes & ſur la foibleſſe de ſes voiſins, autoriſa ſes ſujets à la piraterie, & ils firent quelques priſes ſur des marchands italiens. Le ſénat lui en demanda ſatisfaction. Elle répondit que ce n'étoit pas l'uſage des rois d'Illyrie de défendre la piraterie à leurs ſujets ; & un des ambaſſadeurs lui ayant répliqué que Rome apprendroit aux rois d'Illyrie à changer leurs coutu-

mes, elle le fit aſſaſſiner.

Pendant que la république armoit, les Illyriens firent dégât ſur les côtes de la Grèce, prirent Corcyre, & mirent le ſiège devant Dyrrachium. Mais Démétrius de Pharos, à qui Téuta avoit donné le gouvernement de Corcyre, livra cette iſle aux conſuls, & leur facilita la conquête des autres iſles de la mer Adriatique. Ils en chaſsèrent les Illyriens, ils firent une deſcente ſur leurs côtes, & ils forcèrent Téuta à demander la paix.

Par le traité qui fut conclu, cette princeſſe perdit la régence, qui fut donnée à Démétrius avec quelques places en Illyrie. On conſerva la couronne à Pinée, moyennant

nant un tribut annuel. Les Romains réservèrent pour eux Corcyre, Pharos, Issa & Dyrrachium; & ils ôtèrent aux Illyriens le moyen d'exercer la piraterie sur les côtes de la Grèce.

La république se hâta de faire part de ce traité aux Etoliens, aux Achéens, aux Corinthiens & aux Athéniens. Les Grecs se réjouirent de l'humiliation d'un ennemi commun, ne prévoyant pas que le peuple qui les protégeoit tourneroit bientôt ses armes contr'eux. Empressés de témoigner leur reconnoissance aux Romains, les Corinthiens les admirent aux jeux Isthmiques; & les Athéniens leur donnèrent les droits de citoyen,

& déclarèrent qu'ils pourroient être initiés dans les grands myſtères. Telle fut la première alliance de Rome avec la Grèce.

Amilcar étoit mort l'année qu'il termina la guerre d'Illyrie. Inquiets des progrès que ce général avoit faits en Eſpagne, les Romains craignoient encore ceux qu'Aſdrubal pouvoit faire, & les Sagontins menacés de tomber ſous la domination de Carthage, avoient recherché leur alliance, & les invitoient à prendre les armes contre les Carthaginois. La république ouvrit une négociation avec Aſdrubal. Elle obtint de lui qu'il n'entreprendroit rien ſur Sagonte, & qu'il ne porteroit pas les armes au-

delà de l'Ebre. Elle ſe trouvoit dans une conjoncture à ne pouvoir pas ſe prêter aux ſollicitations des Sagontins ; car les Gaulois la menaçoient , & c'étoient de tous ſes ennemis ceux qu'elle redoutoit davantage.

Défaits pluſieurs fois, les Gaulois avoient été contraints de demander la paix trois ans avant le paſſage de Pyrrhus en Italie, & ils furent quarante-cinq ans ſans reprendre les armes. Ils n'inquiétèrent point la république pendant les guerres qu'elle eut avec le roi d'Epire, les Carthaginois & les Illyriens. Ils parurent attendre qu'elle pût tourner toutes ſes forces contr'eux. Il faut convenir que

Rome a été heureusement servie par les circonstances.

La cause de la guerre fut une distribution que le tribun C. Flaminius fit faire au peuple de quelques terres du Picénum. Les Gaulois Sénonois, à qui on les enleva, jugèrent à cette démarche que la république projetoit de les exterminer, parce qu'en effet c'est ainsi qu'elle en avoit agi avec des nations qui ne subsistoient plus. Toute la Gaule cisalpine prit l'alarme, & forma une ligue, dont les Boïens & les Insubriens furent les chefs, & dans laquelle entrèrent les Gésates, qui habitoient au-delà des Alpes, le long du Rhône. Les Boïens occupoient le pays qui est

en-deçà du Pô ; les Insubriens, établis au-delà, avoient Milan pour capitale.

Les livres des Sibylles augmentèrent l'épouvante qui se répandoit parmi les Romains. On crut y voir un oracle qui portoit que les Grecs & les Gaulois prendroient possession de Rome. Pour en détourner l'effet, les décemvirs imaginèrent d'enterrer vifs dans la place deux Gaulois, croyant que par cette barbarie l'oracle se trouveroit accompli.

Le sénat fit faire dans chaque province le dénombrement des jeunes gens en âge de porter les armes ; & Polybe, qui en rapporte les résultats, assure qu'alors la ré-

publique pouvoit, en cas de nécessité, armer jusqu'à sept cent-soixante-dix mille hommes, tant alliés que citoyens.

Il est difficile de révoquer en doute une chose attestée par cet historien; & peut-être ne nous paroît-elle inconcevable, que parce que nous jugeons des tems anciens par ceux où nous vivons. Aujourd'hui *un prince qui a un million de sujets*, dit M. de Montesquieu (1), *ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes.... Il n'en étoit pas de même dans les*

---

(1) Considérations sur les causes de la grandeur, &c. Chap. 3.

anciennes républiques ; car cette proportion des ſoldats au reſte du peuple, qui eſt aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être aiſément comme d'un à huit. Or, dans cette proportion ſept cent-ſoixante-dix mille ſoldats ne feroient monter la population dans toutes les provinces romaines, qu'à ſix millions cent-ſoixante mille ames. Elle étoit ſans doute plus grande ; mais il faut remarquer que dans ces dénombremens on ne comprenoit pas les eſclaves qui étoient en grand nombre dans toute l'Italie.

De tant de troupes la république mit ſur pied un peu plus de deux cens mille hommes, dont quarante-trois mille cinq cens étoient

citoyens romains. Le conſul C. Attilius fut obligé de paſſer en Sardaigne, où il y avoit une révolte. L. Emilius, ſon collègue, s'avança le long de la mer Adriatique jusqu'à Rimini. Un préteur commanda les troupes deſtinées à la défenſe de l'Etrurie. On retint à Rome une armée prête à ſe porter par-tout ; & on envoya ſur la frontière des Boïens, un corps de troupes des alliés.

Telle étoit la diſpoſition des forces de la république, lorſque les Gaulois paſsèrent les Apennins ſans obſtacle, quoiqu'il ſemble qu'on eût pu leur en diſputer les paſſages. Réſolus de marcher à Rome, ils s'avancèrent juſqu'à Cluſium, &

ils ne retournèrent ſur leurs pas que pour tomber ſur le préteur qui étoit aux environs de Féſule. Ils remportèrent ſur lui une victoire complette. Cependant L. Emilius, qui venoit au ſecours de l'Etrurie, arriva pendant la nuit, & campa près des ennemis, ſans avoir eu aucun avis du combat qui s'étoit donné la veille. Les Gaulois, ayant été avertis de ſon arrivée, ſe diſposèrent à retourner dans leur pays, afin de mettre à couvert le butin qu'ils avoient fait.

Emilius les ſuivoit & les obſervoit, lorſqu'Attilius, qui revenoit de Sardaigne, arriva près de Télamon, & ſe trouva ſur leur chemin. Des fourrageurs, qui tom-

bèrent dans ſon avant-garde, lui ayant appris ce qui ſe paſſoit, il rangea ſes troupes en bataille; & il ſe ſaiſit d'une hauteur, au-deſſous de laquelle les Gaulois devoient paſſer. Ceux-ci voyant ce poſte occupé, crurent qu'Emilius, par une marche forcée leur avoit coupé chemin. Emilius n'étoit pas mieux inſtruit; car s'il ſavoit que ſon collègue devoit revenir, il ne le jugeoit pas ſi près. C'eſt ainſi que ces trois armées, fort ſurpriſes de ſe rencontrer, ſe trouvèrent en préſence par haſard.

Les Gaulois ayant reconnu le danger de leur poſition, firent face aux deux conſuls, & combattirent avec un courage opiniâtre. Les

Géſates quittèrent même leurs habits, afin d'agir avec plus de liberté. Mais enfin les Romains avoient tout l'avantage ſur des ennemis, qu'ils enveloppoient de toutes parts, & dont les armes tant offenſives que défenſives, étoient bien inférieures aux leurs. Les Gaulois laiſsèrent ſur la place quarante mille hommes, & dix mille furent faits priſonniers.

Cette victoire ouvrit aux Romains la Gaule ciſalpine. Ils ſe hâtèrent de marcher contre les Boïens, qui ſe ſoumirent ; & les légions paſsèrent le Pô pour la première fois, ſous les conſuls C. Flaminius & P. Furius. Elles remportèrent ſur l'Adda une nouvelle victoire,

qu'elles dûrent encore à la nature de leurs armes. Pour peu qu'elles eussent perdu de terrain, elles auroient été culbutées dans la rivière qu'elles avoient derrière elles. Flaminius, impatient de triompher, avoit choisi cette position afin de les mettre dans la nécessité de vaincre ; imprudence d'autant plus grande, que rien ne le pressoit d'engager une action.

Pendant que ces choses se passoient dans la Gaule cisalpine, on soupçonnoit à Rome qu'il y avoit eu quelque défaut dans la création des consuls, & le sénat leur avoit écrit de revenir. Mais Flaminius, qui voulut éluder ces ordres, n'ouvrit les lettres qu'après

la

la victoire, & traita de superstition grossière l'irrégularité qu'on croyoit voir dans son élection. Cette conduite l'eût privé du triomphe, si le peuple, dont il avoit gagné la faveur pendant son tribunat; ne le lui eût pas décerné. La confiance de ce consul fut funeste à la république.

L'année suivante, M. Claudius Marcellus termina la guerre des Gaulois par la conquête du pays des Insubriens; & toute l'Italie, jusqu'aux piés des Alpes, fut sous la domination de la république. Il triompha, portant comme Romulus sur ses épaules, les dépouilles qu'on nommoit opimes; c'étoient celles de Viridomarus, roi des Cé-

ſates, qu'il avoit tué dans le combat. Les conſuls qui lui ſuccédèrent, ſoumirent l'Iſtrie dont les peuples, pirates de profeſſion, avoient enlevé quelques bâtimens aux Romains.

C'eſt vers ce tems qu'Annibal prenoit le commandement en Eſpagne, & on prévoyoit que les Carthaginois armeroient inceſſamment contre Rome. Dans cette circonſtance, Démétrius de Pharos crut pouvoir ſecouer le joug, & la république arma contre lui. Pendant qu'elle faiſoit ſes préparatifs, C. Flaminius, alors cenſeur & toujours jaloux de ſe diſtinguer dans ſes magiſtratures, fit un chemin qui conduiſoit juſqu'à Rimini, &

qu'on nomma voie Flaminia. Il conſtruiſit le cirque qui fut auſſi appelé de ſon nom, & à l'exemple de Fabius Maximus, il renferma dans les tribus de la ville les affranchis qu'on avoit encore répandus dans les tribus de la campagne. L. Emilius, ſon collègue dans la cenſure, fut conſul l'année ſuivante, & termina la guerre d'Illyrie. On conſerva la couronne au jeune Pinée, qui n'avoit eu aucune part à la révolte de ſon tuteur; Démétrius ſe retira auprès de Philippe, à qui Antigone Doſon venoit de laiſſer la couronne de Macédoine. On voit que nous ſommes au tems où Aratus gouvernoit la république d'Achaïe.

CHAPITRE III.

De la ſeconde guerre punique, juſqu'à la bataille de Cannes.

TOUT peuple qui par la conſtitution de ſon gouvernement, ſe déclare à perpétuité l'ennemi de ſes voiſins, donne à ſes voiſins le droit de l'exterminer, s'ils en ont la puiſſance; car lorſqu'un pareil peuple menace tous les autres, la ſûreté, qui eſt la première règle des nations, ſemble faire à chacune une loi d'exterminer pour n'être pas exterminée. Dans de pareilles circonſtances, on commence la guerre, parce qu'on croit la pouvoir faire avec avantage; ſi on n'a pas des raiſons pour y être

autorisé légitimement, on s'en passe, on ne cherche que des prétextes, & on se croit justifié, si on a des succès. Il seroit donc bien inutile d'entreprendre la justification des Romains ou des Carthaginois. Comme Carthage n'attendoit qu'une occasion pour recouvrer ce qu'elle avoit perdu, Rome n'attendoit aussi qu'une occasion pour envahir encore; & ces deux républiques devoient être dans cet état de guerre, jusqu'à ce que l'une des deux ne fût plus. Ces dispositions les préparoient à reprendre les armes. Le moment favorable parut s'offrir aux Carthaginois, & Annibal le saisit. Telle fut la cause de la guerre.

On comptoit vingt-trois ans depuis la paix conclue par Amilcar, lorſqu'Annibal aſſiégea Sagonte, l'unique place qui lui reſtoit à conquérir, pour être maître de l'Eſpagne juſqu'à l'Ebre. Aux meſures qu'il prenoit, il étoit facile de juger qu'il ſe propoſoit de marcher en Italie, & qu'il ne vouloit pas laiſſer derrière lui une place, qui auroit ouvert l'Eſpagne aux Romains. Les Sagontins en avoient averti le ſénat. Ils étoient dans une poſition à ne pas ſe tromper ſur les deſſeins d'Annibal.

Les Romains armoient alors contre Démétrius de Pharos. Cependant il étoit bien plus eſſentiel pour eux d'arrêter les progrès des Car-

thaginois en Eſpagne, que de porter leurs armes dans une province dont la conquête, peu importante pour le moment, auroit pu ſe faire dans un autre tems. Si au lieu de conduire les légions en Illyrie, L. Emilius les eût conduites à Sagonte, le théâtre de la guerre eût toujours été loin, & Rome n'eût pas vu Annibal à ſes portes. Mais le ſénat ſe contenta d'ouvrir une négociation avec un ennemi contre lequel il falloit marcher. Annibal, qui méditoit la guerre depuis longtems, & qui avoit tout préparé pour la faire avec ſuccès, ne daigna pas donner audience aux ambaſſadeurs que Rome lui envoya; & Carthage leur refuſa toute ſatisfaction.

Pendant que Rome perdoit du tems à négocier, Sagonte, privée de tout fecours, fuccomboit fous les efforts d'Annibal. Le fiége dura huit mois. Les habitans fe défendirent avec un courage furprenant. Déterminés à périr, ils fe refusèrent à toute capitulation; & ceux qui ne moururent pas les armes à la main, fe brûlèrent dans leurs maifons avec leurs femmes & leurs enfans.

Le trifte fort de cette ville foumit plufieurs peuples d'Efpagne. Autant on redoutoit les armes des Carthaginois, autant on paroiffoit craindre d'avoir les Romains pour alliés. Les riches dépouilles envoyées à Carthage, firent cef-

ſer les contradictions qu'Annibal avoit juſques-là trouvées dans le ſénat. L'argent que ce général mit en réſerve, fournit abondamment aux avances néceſſaires pour la guerre qu'il vouloit porter en Italie ; & le butin dont il fit part aux ſoldats, l'aſſura de leur ardeur à le ſuivre par-tout où il voudroit les conduire.

Honteux de n'avoir pas ſecouru Sagonte, les Romains étoient conſternés, quand ils ſe repréſentoient Annibal à la tête des nations les plus belliqueuſes de l'Eſpagne, franchiſſant les Pyrénées, les Alpes, & groſſiſſant ſon armée des Gaulois, qui de tout tems ennemis de la république, avoient

encore à venger leurs dernières défaites. Ils envoyèrent de nouveaux ambaſſadeurs en Afrique avec ordre de déclarer la guerre aux Carthaginois, s'ils ne déſavouoient leur général. Par cette démarche inutile auprès d'un ennemi qui armoit contr'eux, ils croyoient mettre de leur côté une apparence de juſtice.

Les ambaſſadeurs revinrent par l'Eſpagne, afin de faire alliance avec les peuples de cette province : mais on leur répondit de chercher des amis dans les pays où le déſaſtre des Sagontins ne feroit pas connu. Ils ne furent pas mieux accueillis dans les Gaules. Les Marſeillois étoient alors les ſeuls al-

liés, que les Romains eussent au-delà des Alpes. Si les autres peuples ne s'étoient pas encore déclarés contre Rome, au moins n'avoient-ils point de raison pour se déclarer contre Carthage.

Jugeant que les Romains pourroient tenter de faire des diversions en Espagne & en Afrique, Annibal pourvut à la sûreté de ces provinces. Il confia tout le pays conquis jusqu'à l'Ebre, à son frère Asdrubal, auquel il laissa des forces suffisantes, & il partit de Carthagène à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes de pié, & de douze mille chevaux. Il s'étoit instruit de tous les obstacles qui pouvoient traverser son entreprise; il connoif-

ſoit les diſpoſitions des différens peuples de la Gaule, & il avoit fait alliance avec quelques-uns de leurs rois.

De l'Ebre juſqu'aux Pyrénées, il livra pluſieurs combats. Il laiſſa dans ce pays Hannon. Avant d'en partir, il congédia plus de dix mille hommes qui paroiſſoient effrayés de ſon entrepriſe. Par cette conduite, il prévint une déſertion qui auroit pu être d'un dangereux exemple; & il s'attacha le reſte de ſes ſoldats, auxquels il laiſſoit l'eſpérance d'un congé. Quand il paſſa les Pyrenées, ſon armée étoit de cinquante mille hommes de pié, de neuf mille chevaux, & de trente-ſept éléphans.

A la nouvelle du paſſage de l'Ebre, le conſul Tiberius Sempronius fit de grands préparatifs à Lilibée. Il ſe propoſoit de conduire les légions en Afrique, pendant que ſon collègue, P. Cornélius Scipio, s'embarqueroit pour paſſer en Eſpagne. Mais on avoit penſé trop tard à ces diverſions, & l'approche d'Annibal permettoit d'autant moins aux conſuls de quitter l'Italie, qu'alors la Gaule ciſalpine, qui s'étoit ſoulevée, venoit de battre le préteur L. Manlius, qui commandoit dans cette province. Tel étoit l'état des choſes, lorſque Scipion ayant abordé dans le voiſinage de Marſeille, apprit qu'Annibal avoit paſſé les Pyrénées.

Il envoya à la découverte trois cents cavaliers, & un corps de Gaulois que les Marſeillois avoient à leur ſolde.

Les Carthaginois étoient déjà ſur les bords du Rhône, un peu au-deſſus d'Avignon. Mais une armée de barbares ſe préſentoit ſur l'autre bord. Annibal uſa de ruſe. Il détacha un corps de troupes, qui ayant remonté quelques lieues plus haut, paſſa le fleuve ſans réſiſtance, & s'avança pendant la nuit ſur les derrières des ennemis. Dès qu'il en fut inſtruit par les ſignaux dont on étoit convenu, il tenta de paſſer le Rhône à la vue des barbares, qui ſe voyant attaqués en queue, prirent l'épouvante, & li-

vrèrent le paſſage aux Carthaginois.

Informé de l'arrivée des Romains, Annibal envoya cinq cents chevaux numides pour les reconnoître. Ce corps rencontra celui que Scipion avoit détaché, l'attaqua & fut repouſſé avec déſavantage. Le conſul, à qui ce premier ſuccès parut d'un bon augure, ſe hâta de marcher avec toute ſon armée; mais il n'arriva à l'endroit où ſon détachement avoit rencontré les Carthaginois, que trois jours après qu'ils en étoient partis. Comme il déſeſpéroit de les atteindre, il retourna ſur ſes pas, ſe rembarqua & revint en Italie, où il ſe propoſoit d'atten-

dre Annibal à la defcente des Alpes. Il fit paffer en Efpagne fon frère Cnéus Scipio.

On reproche aux Romains de n'avoir pas défendu les paffages des Alpes du côté de l'Italie. Mais pouvoient-ils s'engager dans ces montagnes; & laiffer derrière eux les Boïens, & les Infubriens qui venoient de fe révolter. Peut-être feroit-on plus fondé à blâmer le parti que prit Scipion? N'auroit-il pas pu continuer de fuivre Annibal, le harceler, ou lui couper les vivres? Allié des Marfeillois, n'avoit-il pas des reffources pour fubfifter au-delà des Alpes? Ne pouvoit-il pas tirer quelqu'avantage des barbares qui s'étoient dé-

clarés contre les Carthaginois ? C'étoit peut-être le moyen le plus sûr de fermer les Alpes, dont les passages, difficiles par eux-mêmes, l'étoient encore par la rigueur de la saison. Ce fut à travers les neiges & les glaces, qu'Annibal eut à se frayer un chemin; il fut même dans la nécessité de livrer plusieurs combats aux peuples des Alpes. Il n'employa néanmoins que quinze jours à passer ces montagnes; mais il ne lui resta que douze mille Africains, huit mille Espagnols & six mille chevaux.

Lorsqu'Alexandre arma contre Darius, tout paroissoit lui ouvrir la conquête de l'Asie. Il voyoit comme présages des succès qui l'atten-

doient, les victoires de Thémistocle, de Pausanias, de Cimon, la retraite des dix-mille Grecs, & les progrès rapides d'Agésilas. Peut-être néanmoins eut-il échoué, si le roi de Perse eût suivi le conseil de Memnon.

Annibal formoit une entreprise plus difficile que celle d'Alexandre. On n'avoit encore rien tenté qui pût en faire prévoir le succès, & la première guerre entre Carthage & Rome étoit d'un mauvais augure pour lui. Mais avant de partir de Carthagène, il s'étoit instruit de la situation des lieux, & de la disposition des peuples dans l'espace de quatre cents lieues qu'il avoit à traverser. Il n'étoit point

arrêté par les difficultés, parce qu'il les avoit prévues, & que par les précautions qu'il avoit prises, il pouvoit se flatter de les surmonter. Enfin il savoit qu'après avoir franchi les Alpes, il se trouveroit dans un pays sur lequel la domination des Romains n'étoit pas encore assurée; & que d'ailleurs les Romains qui négligeoient la discipline militaire, & que la prospérité commençoit à corrompre, n'étoient plus eux-mêmes ce qu'ils avoient été pendant la première guerre punique. Cependant il pouvoit naître bien des obstacles qu'il n'avoit pas été possible de prévoir.

Il avoit descendu les Alpes, &

aucun peuple ne ſe déclaroit encore pour lui. Ceux qui habitoient au pié de ces montagnes, ſe refusèrent même à toutes les propoſitions qu'il leur fit ; & il fut obligé de mettre le ſiége devant la principale de leurs villes. Il s'en rendit maître, & tous les Gaulois des environs ſe ſoumirent.

Ce n'étoit pas aſſez d'avoir répandu la terreur, Annibal avoit beſoin de ſecours. Il lui importoit ſur-tout de gagner la confiance des Inſubriens & des Boïens. Il eſt vrai que ces peuples l'attendoient ; ils l'en avoient même prévenu ; mais ils n'oſoient encore ſe déclarer ouvertement, & il n'y avoit qu'une victoire ſur les Romains

qui pût les enhardir à prendre les armes.

Scipion, après avoir débarqué à Pise, s'étoit avancé dans la Gaule cisalpine, & avoit passé le Pô. Annibal en fut étonné, car la route que le consul avoit tenue, étoit longue & orageuse. La surprise de Scipion fut plus grande encore. Il ne comprenoit pas que les Carthaginois eussent franchi les Alpes, & cependant il apprenoit qu'ils avoient déjà subjugué des peuples. Cette nouvelle portée à Rome, parut peu croyable. Elle se confirma; on en fut alarmé, & on se hâta de rappeller Tibérius; il eut ordre de venir au secours de Scipion, avec les troupes qui avoient

été destinées pour l'Afrique. La diversion, qu'on avoit d'abord projettée, paroissoit pourtant plus nécessaire que jamais. Pourquoi ne pas marcher tout-à-la-fois contre Carthage & contre Annibal? Les Romains n'avoient-ils plus ces armées nombreuses, dont nous avons vu le dénombrement, lors de la guerre des Gaulois?

Scipion avoit passé le Tessin. Les deux généraux, chacun à la tête de leur cavalerie, avançoient pour se reconnoître l'un & l'autre. Il falloit une victoire aux Carthaginois. La guerre, si elle tiroit en longueur, leur devenoit funeste. Les Romains devoient donc éviter d'en venir aux mains. Ils auroient

dû prévoir qu'une défaite leur enlevoit la Gaule ciſalpine, & l'armoit contr'eux. Mais ils ſe flattèrent de vaincre, & ils furent défaits. Ils eurent occaſion de reconnoître combien la cavalerie carthaginoiſe étoit ſupérieure à la leur. Scipion bleſſé dangereuſement, & tombé entre les mains des ennemis, dut ſon ſalut au courage de ſon fils, qui faiſoit ſa première campagne, & qui devint dans cette guerre le héros de la république.

Il n'y avoit de part & d'autre que la cavalerie qui eut combattu. L'infanterie des Romains, ſupérieure à celle des ennemis, n'avoit pas eſſuyé les mêmes fatigues. Il paroît donc que la journée du Teſ-

ſin auroit pu n'être pas déciſive. Mais la bleſſure du conſul le força d'abandonner au vainqueur, tout le pays au-delà du Pô. Il ſe hâta de paſſer ce fleuve, & il étoit arrivé à Plaiſance lorſque les Carthaginois le croyoient encore ſur le Teſſin.

Annibal avançoit avec précaution, ne s'engageant qu'à meſure que les Gaulois ſe déclaroient pour lui. Les Inſubriens & les Boïens lui livrèrent tous les paſſages, lui fournirent des munitions, & groſſirent ſon armée. Ayant alors paſſé le Pô ſans obſtacle, il alla camper aſſez près des ennemis, & il leur préſenta la bataille; mais ils ne ſortirent pas de leurs retranchemens.

La

La nuit ſuivante, deux mille Gaulois, qui ſervoient dans l'armée du conſul, forcèrent les portes du camp, & paſsèrent dans celui d'Annibal. Cette déſertion donna de l'inquiétude à Scipion. Il crut devoir s'éloigner encore, & il paſſa la Trébie. Cependant comme il ne put pas cacher ſa retraite, une partie de ſon arrière-garde fut taillée en pièces.

Dans le tems qu'Annibal paſſoit en Italie, les Carthaginois firent une tentative ſur Lilibée. Elle ne leur réuſſit pas. Leur flotte avoit déjà été diſſipée, lorſque Tibère Sempronius arriva en Sicile. Rappellé preſqu'auſſi-tôt, ce conſul, après avoir pourvu à la ſûreté des

côtes, vint par la mer Adriatique à Rimini, d'où il joignit ſon collègue auprès de la Trébie.

Les deux armées conſulaires réunies formoient environ quarante mille hommes, dont vingt mille avoient été fournis par les alliés. C'étoient des troupes de nouvelle levée, qui auroient eu beſoin de s'eſſayer dans de petits combats, avant d'en venir à une action générale. D'ailleurs, il ſuffiſoit aux Romains d'arrêter Annibal; car les Gaulois devoient ſe détacher de lui, dès qu'ils le verroient dans l'impuiſſance de former quelqu'entrepriſe. D'après ces raiſons, Scipion vouloit ne rien précipiter. Mais parce que le tems de l'élec-

tion des nouveaux consuls approchoit, Sempronius craignit qu'un successeur ne lui enlevât une victoire, dont la maladie de son collègue lui laisseroit tout l'honneur. Ce motif l'aveugla sur toute autre considération. Il regarda le moment où il commandoit seul, comme le plus favorable pour livrer une bataille ; & il résolut d'en saisir l'occasion, aussi-tôt qu'elle se présenteroit. Annibal, qui faisoit les mêmes réflexions que Scipion, se félicitoit des dispositions où il voyoit Sempronius.

Les deux armées n'étoient séparées que par la Trébie, & la facilité de passer cette rivière au gué, donnoit souvent lieu à des escar-

mouches. Dans un de ces combats, Sempronius ayant eu quelqu'avantage ſur un détachement de Numides, Annibal ſe hâta de rappeller ſes troupes, & parut montrer de la timidité. C'étoit un piège; il vouloit augmenter la confiance du conſul, afin de l'amener plus ſûrement où il l'attendoit.

Les Carthaginois campoient dans une plaine, où leur cavalerie pouvoit agir avec avantage, & qui, quoique raſe & découverte au premier coup d'œil, avoit néanmoins en quelques endroits des cavités couvertes de broſſailles & aſſez profondes pour y cacher de la cavalerie. Annibal mit en embuſcade dans ces cavités ſon frère Magon

avec deux mille hommes. Il ne s'agiſſoit plus que d'attirer Sempronius dans ce champ de bataille, & de l'y engager de manière qu'au fort du combat, les troupes cachées puſſent le prendre en queue.

Dès le point du jour, & lorſque les Romains étoient encore à jeun, Annibal fit paſſer la rivière à ſa cavalerie numide, & elle s'avança juſqu'aux portes du camp ennemi. Sempronius auſſi-tôt envoie ſa cavalerie contre les Carthaginois; il la ſoutient avec ſes archers; enfin il ſort de ſes retranchemens avec toutes ſes troupes.

Les Numides, qui ſont d'abord leur retraite avec ordre, prennent peu-à-peu la fuite, & paroiſſant

offrir au consul une victoire facile, ils l'entraînent au-delà de la Trébie. On étoit au mois de décembre. Il faisoit un grand froid; les pluies de la nuit avoient grossi la rivière; il neigeoit, & un brouillard glaçant ne permettoit de voir qu'à une petite distance. Quand les Romains eurent passé la rivière, les fantassins, qui avoient eu de l'eau jusqu'à la poitrine, se trouvèrent saisis d'un froid si pénétrant, qu'ils pouvoient à peine porter leurs armes. Ils étoient d'autant plus foibles, qu'ils commençoient à souffrir de la faim. Ils avoient déjà lancé la plus grande partie de leurs traits contre les Numides, & ceux qui leur restoient, appesantis par

l'eau dont ils étoient imbibés, ne pouvoient leur être d'aucun ufage. Cependant les Carthaginois prenoient de la nourriture, ils fe chauffoient à de grands feux, & ils fe frottoient le corps avec de l'huile.

Telles étoient les difpofitions des deux armées, lorfqu'Annibal ayant amené Sempronius où il vouloit, engagea l'action. La victoire ne fut pas long-tems à fe déclarer. En un moment la cavalerie carthaginoife enfonça celle des Romains; & comme elle fe replioit fur les flancs de l'infanterie, les troupes qui avoient été mifes en embufcade, chargèrent en queue les légions qui combattoient au

centre. Dix mille Romains cependant ſe firent jour, & ſe retirèrent à Plaiſance. C'eſt à-peu-près tout ce qui put échapper à l'ennemi. Les Carthaginois perdirent peu de monde dans le combat. Mais les jours ſuivans, ils ſouffrirent beaucoup de la pluie, de la neige & du froid, & de tous les éléphans ils n'en ſauvèrent qu'un ſeul. Tous les Gaulois firent alliance avec Annibal. Ce général renvoya ſans rançon les priſonniers qu'il avoit faits ſur les alliés de la république, déclarant qu'il n'étoit venu que pour les ſouſtraire à la domination des Romains.

Sempronius écrivit à Rome qu'il avoit livré une bataille & que ſans

le mauvais tems, il auroit remporté la victoire. Quand on fut mieux instruit, on en fut plus alarmé, & on fit de nouveaux préparatifs pour la campagne suivante. On envoya des troupes en Sardaigne, en Sicile, à Tarente, dans tous les postes importans. On équipa soixante galères à cinq rangs de rames, on obtint quelques secours du roi de Syracuse. Sur ces entrefaites, les nouvelles qui arrivèrent d'Espagne donnèrent lieu de juger que la diversion de Cn. Scipion seroit d'un grand secours pour la république. Vainqueur de Hannon, il l'avoit fait prisonnier, & avoit mis sous sa domination ou dans son alliance, tous les peuples

depuis les Pyrénées jusqu'à l'Ebre ; & Asdrubal n'avoit eu sur lui d'autre avantage, que de surprendre quelques troupes qu'il avoit laissées pour la garde de ses vaisseaux.

Cn. Servilius & C. Flaminius avoient été désignés consuls. Il étoit d'usage de prendre possession du consulat au Capitole. Les nouveaux consuls s'y rendoient en cérémonie ; ils prioient Jupiter d'être favorable à leurs armes, & ils faisoient des vœux pour la prospérité de la république. C. Flaminius, qui pendant son tribunat, avoit fait distribuer malgré le sénat, les terres du Picénum, & qui depuis, lorsqu'il commandoit l'armée contre les Gaulois, avoit montré peu d'égard

pour les ordres de ce corps, fit une chose qui étoit sans exemple. Dans la crainte que les sénateurs, qu'il savoit être irrités contre lui, ne cherchassent des prétextes pour le retenir à Rome, il s'évada, lorsqu'il n'étoit encore que consul désigné, & se rendit à Rimini, où il prit possession du consulat. Cette démarche, qui montroit son mépris pour les cérémonies religieuses, scandalisa d'autant plus qu'on publioit alors un grand nombre de prodiges, & comme il étoit parti sans auspices, on avoit peine à le reconnoître pour consul. On fit au reste beaucoup de sacrifices, & on ne négligea aucune des superstitions, qu'on jugeoit propres à

écarter les calamités publiques.

Les Carthaginois paſſèrent l'hyver dans la Gaule ciſalpine. Les Gaulois cependant ne vouloient pas que leur pays fût le théâtre de la guerre. Il les falloit mener au butin. D'ailleurs il étoit eſſentiel pour Annibal d'aller en avant, & ce n'étoit pas à lui d'attendre que les Romains vinſſent l'attaquer. Il réſolut de paſſer dans l'Etrurie à l'entrée du printems.

Le chemin le plus praticable étoit celui d'Arétium. Mais dénué de fourages, ruiné par le ſéjour des armées romaines, il n'offroit que des montagnes difficiles à franchir, & une ſuite de défilés qu'occupoit le conſul C. Flaminius. A chaque

chaque pas c'eût été des combats à livrer, & dans des lieux où la cavalerie n'eût été d'aucun usage. Annibal ne pouvoit pas même douter que Servilius, qui campoit à Rimini, ne marchât bientôt après lui. Auquel cas, enfermé entre deux armées, il eût manqué de subsistance, & eût péri par la famine ou par les armes. Il n'étoit donc pas possible de prendre cette route.

Il y avoit un autre chemin beaucoup plus court, & dans un pays abondant en vivres & en fourages. Mais après avoir passé des montagnes, il falloit traverser le marais de Clusium qu'on jugeoit si impraticable, que les Romains n'avoient pas pris la précaution

de le garder. Ce marais néanmoins n'étoit pas aussi impraticable qu'il le paroissoit. Il avoit un fond solide, & Annibal ne balança pas à prendre cette route. Si elle étoit difficile, il se flattoit au moins qu'il n'auroit point d'ennemis à combattre. Il voyoit Servilius à Rimini, Flaminius à Arétium; & il savoit que le sénat, qui avoit alors l'imprudence de vouloir diriger les opérations de la campagne, ne permettroit pas aux consuls de prendre, sans son aveu, des dispositions contraires aux ordres qu'il avoit donnés. Il jugea donc qu'on n'imagineroit pas qu'il tentât sérieusement ce passage, que d'abord on le laisseroit faire, qu'ensuite

les consuls enverroient des courriers à Rome ; que les sénateurs délibéreroient, & qu'il seroit passé avant qu'on eût pris des mesures pour s'y opposer.

Tout arriva comme il l'avoit prévu. Mais son armée souffrit beaucoup. Elle fut dans l'eau quatre jours & trois nuits. Les bêtes de charge restèrent dans les boues. Lui-même eut une fluxion qui lui fit perdre un œil ; & ses troupes étoient si harassées de fatigue, qu'elles auroient été hors d'état de se défendre, si au débouché du marais, elles eussent rencontré l'ennemi.

Quoiqu'Annibal fût dans un pays riche & abondant, sa position

paroiſſoit encore bien difficile. Servilius venoit au ſecours de Flaminius. Il falloit prévenir la réunion de deux armées, dont la moindre étoit ſupérieure à celle des Carthaginois. Cependant il n'étoit pas poſſible de forcer les Romains dans le camp d'Arétium ; & comme le ſénat avoit défendu à Flaminius de rien haſarder avant d'avoir été joint par ſon collègue, il étoit à préſumer que ce conſul ne ſortiroit pas de ſes retranchemens. Mais parce que Servilius arrivoit, Flaminius, jaloux de vaincre ſeul, n'en étoit que plus impatient de combattre.

Annibal, qui connoiſſoit les diſpoſitions de ce général, en profi-

ta. Il s'approche du camp du consul ; il s'en éloigne ; il paroît tour-à-tour le braver & le craindre ; il met à feu & à ſang toute la campagne. Enfin il prend tout-à-coup la route de Rome, ayant Crotone à ſa gauche, & le lac Thraſymène à ſa droite, & il continue de porter le dégât par-tout où il paſſe. Alors le conſul ſe mit en marche. Rome, menacée de voir l'ennemi à ſes portes, lui parut un prétexte ſuffiſant pour ne pas attendre plus long-tems ſon collègue.

Cependant Annibal avançoit. Comme il obſervoit les lieux afin de choiſir le plus propre à ſon deſſein, il arriva dans un vallon ſpa-

cieux, que deux chaînes de montagnes bordoient dans sa longueur. Il étoit fermé au fond par une colline escarpée, & on y entroit par un défilé étroit entre les montagnes & le lac de Thrasymène. Sur les deux côtés du vallon il mit une partie de son armée en embuscade, & à la tête du reste de ses troupes, il attendit les Romains.

Flaminius, qui le suivoit, étant arrivé le soir assez tard, campa auprès du défilé. Le lendemain il s'y engagea, sans avoir reconnu les lieux, & avant le jour. Mais à peine son armée fut entrée dans le vallon, qu'assaillie de toutes parts, il ne lui fut pas possible de

ſe mettre en ordre de bataille. La déroute fut complette. Flaminius perdit la vie. Six mille hommes, qui s'étoient retirés ſur une hauteur, mirent bas les armes; & les Carthaginois firent quinze mille priſonniers. Annibal rendit la liberté aux alliés, répétant ce qu'il avoit déjà dit, qu'il n'étoit pas venu pour leur faire la guerre. Quelques jours après, Maharbal défit quatre mille chevaux, auxquels Servilius avoit fait prendre les devans.

Annibal traverſa l'Ombrie & le Picénum. Lorſqu'il fut arrivé ſur la mer Adriatique, dans le territoire d'Adria, il envoya à Carthage la première relation de ſes

ſuccès. Pendant le ſéjour qu'il fit dans ces lieux fertiles, ſes troupes ſe remirent de leurs fatigues, & s'enrichirent de butin. Il les conduiſit enſuite, par le pays des Marucins & des Frentans, dans la Pouille ; & il alla camper ſous Hippone, d'où il ravagea ſans obſtacle toute la province. Non-ſeulement il faiſoit paſſer au fil de l'épée les Romains en âge de porter les armes, il ravageoit encore juſqu'aux terres des alliés. Il eſt vrai que cette conduite étoit en contradiction avec ce qu'il leur avoit dit, qu'il n'avoit pas pris les armes contr'eux. Mais comme aucune de leurs villes ne s'étoit encore déclarée pour lui, il vou-

loit, par ces dévaſtations, les forcer à renoncer à l'alliance d'un peuple, qui ne paroiſſoit plus en état de les défendre.

Quoique victorieux, Annibal cependant n'avoit pas une ſeule place. Au milieu d'un pays ennemi, s'il lui étoit arrivé un échec, il étoit ſans reſſource. C'étoit un torrent qui ſe répandoit de côté & d'autre, & qui n'avoit de lit nulle part.

Il ſe ſeroit peut-être conduit avec plus de prudence, s'il ſe fût établi dans le nord de l'Italie, c'eſt-à-dire, dans le Picénum, dans l'Ombrie, & ſur-tout dans l'Etrurie. Ces provinces le mettoient à portée de tirer de nouveaux ſecours

des Gaules & de l'Espagne, elles suffisoient pour lui fournir toutes les subsistances nécessaires; & en marchant à Rome, il les laissoit derrière lui, & il s'assuroit une retraite. Peut-être pensoit-il qu'à force de vaincre, il se rendroit maître de Rome même. Mais pouvoit-il supposer qu'on ne lui opposeroit jamais que des généraux tels que Sempronius & Flaminius? Et pourquoi n'a-t-il pas prévu que les Romains reconnoîtroient enfin qu'ils devoient éviter les actions générales & décisives? Or, s'ils les évitoient, Annibal étoit perdu. On juge que ce général, s'il ne détruisoit pas Rome, regardoit tout établissement en Italie, comme

un ſuccès peu digne de ſes armes.

Depuis trente-trois ans aucun dictateur n'avoit commandé les armées. Ceux qu'il y avoit eus dans cet intervalle, avoient été créés pour tout autre objet. Après la journée de Thraſymène, on conféra la dictature à Q. Fabius Maximus, qui choiſit pour général de la cavalerie, R. Minutius Rufus. Comme on attribuoit les dernières défaites à l'irréligion plutôt qu'à l'incapacité de Sempronius & de Flaminius, Fabius commença par remplir ſcrupuleuſement toutes les cérémonies accoutumées. Il ordonna même de nouveaux vœux & de nouveaux ſacrifices. C'étoit une précaution néceſſaire pour

rendre la confiance aux foldats.

Il donna ordre à Servilius de raffembler tous les vaiffeaux qui fe trouvoient à Oftie ou ailleurs, & il le chargea de veiller à la défenfe des côtes. Quant à lui, après avoir fortifié Rome, mis des troupes dans tous les poftes où il en falloit, & ruiné le pays par où l'ennemi pouvoit arriver, il partit à la tête de quatre légions, dont deux étoient de nouvelles levées, & il prit le chemin de la Pouille où étoit Annibal. Il ne marchoit pas avec la confiance des derniers généraux. Il fe propofoit de ne rien hafarder, qu'autant qu'il y feroit forcé; d'éviter les plaines, où la cavalerie des Carthaginois

avoit tout l'avantage; d'obſerver les mouvemens des ennemis, afin de les harceler dans leurs marches, ou de leur couper les vivres; & de ſe tenir toujours à une diſtance qui lui laiſſeroit la liberté d'engager une action ou de l'éviter. Il jugeoit avec raiſon qu'en temporiſant, il feroit échouer tous les projets d'Annibal.

Rien ne le fit jamais changer de réſolution, ni le ravage des terres, ni l'incendie des villages. Annibal, avec tous ſes artifices, ne put l'attirer en raſe campagne. Fabius occupoit toujours les hauteurs; il retenoit les ſoldats dans le camp; il ne haſardoit que de petits combats, & avec tant de

précaution, qu'il avoit preſque toujours l'avantage.

Après avoir ſaccagé une partie de la Pouille, les Carthaginois ſe jettèrent dans le Samnium, pays fertile où une longue paix avoit apporté l'abondance. Ils firent des incurſions ſur Bénévent; ils prirent Téléſie, place fortifiée; & ils paſſèrent enſuite dans les plaines de Capoue. On leur faiſoit eſpérer que cette ville ſe déclareroit pour eux.

Les dévaſtations les ſuivoient par-tout. Cependant Minucius, général de la cavalerie, blâmoit hautement la conduite de Fabius, qu'il accuſoit de timidité ou même de lâcheté. Les ſoldats, déſeſpérés de voir le plus beau pays de l'Italie

en proie à l'ennemi, demandoient le combat, & sembloient vouloir forcer le dictateur à marcher contre les Carthaginois. Les discours séditieux qu'on tenoit à l'armée, passoient à Rome, où le peuple les approuvoit; & toute la république paroissoit conspirer contre un général qu'elle auroit dû regarder comme son sauveur. Il étoit bien plus difficile de résister à ces cris, que de se défendre des artifices d'Annibal. Fabius néanmoins persista dans sa première résolution, quoiqu'Annibal, qui eût voulu voir tout autre général à la tête des légions, le bravât de plus en plus, & cherchât par de nouvelles dévastations à rendre sa conduite

toujours plus odieuſe aux Romains.

Quand il fut tems de prendre des quartiers d'hiver, Annibal voulut retourner dans la Pouille, parce que la Campanie ne pouvoit plus fournir à ſa ſubſiſtance. Mais lorſqu'il voulut repaſſer les défilés par où il étoit venu dans les plaines de Capoue, il les trouva occupés. Quatre mille hommes, que Fabius avoit détachés, s'en étoient ſaiſis, & ce général s'étoit retranché ſur une colline, qui commandoit les défilés. Les Carthaginois, campés dans la plaine, ſe virent enfermés entre les rochers de Formies, les marais de Linturne, & les Romains qui avoient derrière eux Capoue

& le Samnium. Une ruſe les tira de ce mauvais pas.

Annibal choiſit parmi les bœufs qui ſe trouvoient dans le butin, deux mille des plus forts. Il fit attacher à leurs cornes des fagots de ſarment & d'autre bois ſec & menu; & au milieu de la nuit, pendant que les armés à la légère gagnoient les hauteurs, & ſe répandoient de côté & d'autre avec grand bruit, les pionniers pouſsèrent les bœufs juſqu'au ſommet d'une montagne qui étoit entre le camp des Carthaginois & le défilé, & mirent le feu aux fagots qu'on avoit attachés aux cornes de ces animaux. Les bœufs, d'abord effrayés à la vue des feux

qu'ils portoient ſur leurs têtes, & bientôt après brûlés juſqu'au vif, devinrent furieux, ſe diſpersèrent dans les bois, & répandirent le feu par-tout où ils paſſoient.

Les Romains, qui étoient à la garde du défilé, ne pouvoient rien comprendre à ces flammes qui paroiſſoient les envelopper. Les uns ſe croient inveſtis par l'ennemi, & prennent la fuite; les autres penſent qu'Annibal s'empare des hauteurs, & courent pour l'en chaſſer. Tous, en un mot, abandonnent leur poſte, & laiſſent le paſſage libre aux Carthaginois. Fabius ne ſortit point de ſes retranchemens. Etonné de ce qu'il voyoit, il ne voulut rien haſarder pendant les

ténèbres de la nuit. Le jour qu'il attendoit lui apprit qu'Annibal lui avoit échappé.

En Espagne la guerre continuoit sur mer & sur terre. Cnéus surprit à l'embouchure de l'Ebre, la flotte ennemie. De quarante vaisseaux dont elle étoit composée, il en emmena vingt-cinq. Maître par cette victoire de la mer & des côtes, il porta le dégât jusqu'aux portes de Carthagène. Les peuples qui habitoient le long de l'Ebre, ayant alors abandonné le parti des Carthaginois, Asdrubal marcha contr'eux; mais il perdit deux batailles, quinze à vingt mille hommes, & plusieurs places.

Dans l'espérance de réparer ces

pertes, Carthage équipa foixante-dix galères. Cette flotte, qui fe montra fur les côtes d'Etrurie, ne fit rien. Elle s'en retourna, lorfqu'elle apprit que Servilius venoit au-devant d'elle avec cent vingt vaiffeaux. Rome, quoiqu'elle eût Annibal à fes portes, paroiffoit moins épuifée que fa rivale. P. Scipion paffoit alors en Efpagne avec trente galères & huit mille hommes de débarquement. Lorfqu'il eut joint fon frère, les Romains pouffèrent leurs conquêtes au-delà de l'Ebre; ils s'avancèrent jufqu'à Sagonte, & la conduite des deux Scipions engagea plufieurs peuples, auparavant alliés de Carthage, à rechercher l'alliance de Rome.

Les ôtages qu'Afdrubal faifoit garder dans la citadelle de Sagonte, ayant été livrés à ces deux généraux, ils les rendirent aux villes qui les avoient donnés aux Carthaginois ; bienfait par lequel ils affuroient leur puiffance beaucoup mieux que par les armes.

Le dictateur, rappellé pour préfider à quelques cérémonies de religion, avoit quitté l'armée. Avant de partir, il défendit au général de la cavalerie de combattre en fon abfence. Mais Minucius étoit d'autant moins difpofé à lui obéir, que depuis la dernière retraite d'Annibal, on fe plaignoit plus que jamais des lenteurs de Fabius.

Les Carthaginois avoient établi

leur camp sous les murs de Gérunium, dans un pays abondant, où ils vouloient prendre leurs quartiers d'hiver. Comme la saison avancée ne permettoit pas de poursuivre les avantages qu'une victoire auroit offerts, Annibal ne cherchoit pas alors à livrer des combats. Il avoit pour objet de ne pas consommer ses provisions, & d'en faire de nouvelles, afin que pendant l'hiver, rien ne pût manquer à son armée. C'est pourquoi tandis qu'une partie de ses troupes conduisoit les bestiaux dans les pâturages, une autre alloit au fourage, & une troisième restoit à la garde du camp. Il divisoit ses forces, parce qu'il y étoit forcé.

Peut-être auſſi préſumoit-il qu'on ne l'attaqueroit pas. Minucius l'attaqua néanmoins, il marcha à la tête des légions au camp des Carthaginois, pendant que ſa cavalerie & ſes armés à la légère tomboient ſur leurs fourageurs, qui étoient épars dans la plaine. Trop foible pour aller au-devant de l'ennemi, Annibal l'attendit derrière ſes retranchemens. Il ſe défendit avec déſavantage, il perdit beaucoup de monde, & il ne fut en état de repouſſer les Romains, que lorſque quatre mille fourageurs furent revenus au camp.

Minucius ſe hâta d'écrire à Rome l'avantage qu'il venoit de remporter. Il l'exagéra. Ceux qui blâ-

moient la conduite de Fabius, l'exagérèrent encore, & ce petit ſuccès parut aux yeux du peuple une grande victoire. Dans l'enthouſiaſme où l'on étoit du général de la cavalerie, on ne ménagea plus le dictateur. Un tribun propoſa de partager également l'autorité entre l'un & l'autre, & ce décret ſans exemple fut porté.

Fabius ayant rejoint l'armée, Minucius lui propoſa de commander chacun alternativement. Le dictateur lui offrit la moitié des troupes, diſant que le décret du peuple le forçoit à partager le commandement, & non pas à le céder tout entier. Cette offre fut acceptée, & Minucius alla camper dans

la

la plaine, à une petite diſtance de l'armée de Fabius.

Annibal s'applaudiſſoit de la méſintelligence qui diviſoit les forces de l'ennemi, & qui paroiſſoit lui en livrer une partie. Il y avoit entre ſon camp & celui du général de la cavalerie, une petite colline, qui lui parut propre à engager une action, parce qu'elle pouvoit donner de l'avantage à celui qui l'occuperoit le premier. Mais avant de faire aucune tentative pour s'établir dans ce poſte, il cacha pendant la nuit cinq cens chevaux & cinq mille fantaſſins dans des ravins qui coupoient la plaine; & dès la pointe du jour, lorſque l'embuſcade ne pouvoit en-

core être éventée, il envoya ſes armés à la légère ſe ſaiſir de la colline.

A peine Minucius voit l'ennemi ſi près de lui qu'il le veut déloger. Les deux armées s'ébranlent inſenſiblement, & l'action devient générale. Alors les troupes qui étoient en embuſcade, tombant ſur les flancs & ſur les derrières des Romains, les enveloppent & les culbutent. Les légions auroient été taillées en pièces, ſi Fabius ne fût venu à leur ſecours. Il s'avança en bon ordre, & reçut l'armée vaincue ſous ſes drapeaux. Annibal fit ſonner la retraite, ne jugeant pas à propos de haſarder un nouveau combat contre des troupes fraîches, &

commandées par un homme dont il faiſoit cas.

Quant à Minucius, il répara ſa honte. Il ſe hâta de reconduire ſon armée dans le camp du dictateur, reconnoiſſant tout ce qu'il lui devoit, renonçant à partager le commandement avec lui, & rentrant volontairement ſous les ordres de ce général. A la fin de la campagne Fabius abdiqua, & remit l'armée à Cn. Servilius, & à M. Attilius Régulus qui avoit été ſubrogé à Flaminius.

Les deux conſuls, à l'exemple du dictateur, évitèrent les actions générales. Ils obſervoient l'ennemi; ils tomboient ſur ſes détachemens; ils lui enlevoient ſes convois; &

ils ne livroient des combats, que lorſqu'ils avoient l'avantage. Par cette conduite, ils mirent la diſette dans le camp des Carthaginois. Les troupes commençoient à murmurer contre Annibal; & pour achever ſa ruine, il ſuffiſoit de continuer ſur le même plan.

Cependant la ſage lenteur de Fabius étoit encore un objet critique. C. Terentius Varro, un de ceux qui l'avoient blâmée plus hautement, avoit fait paſſer le décret qui partagea le commandement entre le général de la cavalerie & le dictateur. Devenu par-là cher au peuple, il fut élevé au conſulat. La baſſeſſe de ſa naiſſance, qui auroit dû lui donner l'excluſion,

devint un titre aux yeux de la multitude, qui accuſant les nobles patriciens ou plébéiens, de vouloir la guerre, ſe perſuada qu'elle n'en verroit la fin, que lorſqu'elle auroit donné le commandement à un homme nouveau. Elle s'applaudit d'avoir choiſi Varron, qui déclamoit contre les nobles, qui les accuſoit d'avoir fait venir Annibal en Italie, & qui promettoit de l'en chaſſer inceſſamment. A ce conſul vain & préſomptueux, le ſénat fit donner pour collègue L. Emilius, qui avoit commandé en Illyrie contre Démétrius de Pharos. C'étoit un capitaine ſage & expérimenté.

Après l'élection des conſuls, on procéda à celle des quatre pré-

teurs. Deux reſtèrent à Rome ſuivant l'uſage. Des deux autres, M. Claudius Marcellus fut envoyé en Sicile, & L. Poſthumius Albinus dans la Gaule ciſalpine. Le ſénat fit paſſer en Eſpagne toutes les munitions, dont les deux Scipions pouvoient avoir beſoin; & pendant que les nouveaux conſuls faiſoient à Rome tous les préparatifs pour la nouvelle campagne, Cn. Servilius & M. Régulus continuèrent de commander en qualité de proconſuls, avec défenſe expreſſe d'engager une action générale.

Sur ces entrefaites, Annibal ſe ſaiſit de la citadelle de Cannes, où les Romains avoient leurs mu-

nitions, & d'où ils tiroient leurs convois. Dans cette position, il commandoit sur toute la Pouille, & il rendoit l'abondance à son armée. Il n'étoit plus possible aux proconsuls d'approcher des Carthaginois, sans se mettre dans la nécessité de combattre. Tout le pays étoit ruiné; & les alliés, en suspens, attendoient à quoi on se détermineroit. Dans cet état des choses, le sénat jugea qu'il falloit enfin marcher à l'ennemi.

Les Romains levoient d'ordinaire quatre légions, chacune de quatre mille hommes de pié & de deux cens chevaux. Les alliés fournissoient le même nombre de fantassins & le double de cavalerie.

Ces troupes ſe partageoient également entre les deux conſuls, & il arrivoit rarement que les deux armées conſulaires marchaſſent enſemble pour la même expédition. Dans cette occaſion non-ſeulement on les réunit, on fit encore les légions de cinq mille hommes de pié & de trois cens chevaux. Au lieu de quatre on en leva huit, & on augmenta dans la même proportion le nombre des troupes fournies par les alliés. Ainſi, l'armée des Romains étoit de quatre-vingts mille hommes de pié & d'environ ſept mille chevaux. Annibal, dont l'armée étoit à-peu-près la moitié moins forte, avoit en infanterie quarante mille hom-

mes, & en cavalerie dix mille.

Emilius vint camper sur l'Aufide, dans une plaine toute découverte, à six milles environ des Carthaginois. Il ne vouloit pas néanmoins en venir encore aux mains. Il se proposoit d'attirer l'ennemi dans un terrain, où l'infanterie eût la plus grande part à l'action.

Le lendemain, Varron, c'étoit son tour de commander, s'approcha des ennemis, malgré toutes les représentations de son collègue. Annibal vint au-devant de lui avec sa cavalerie & ses armés à la légère. Les Romains soutinrent le choc. Ils eurent même ce jour-là tout l'avantage, soit qu'Annibal eût mal pris ses mesures, soit qu'il

eût dessein d'augmenter la confiance de Varron.

Le jour suivant, Emilius ne pouvant se retirer sans danger, fit passer l'Aufide à un tiers de son armée, & forma deux camps, séparés par le fleuve. Cette position le mettoit en état de soutenir ses fourrageurs, & d'incommoder beaucoup ceux des Carthaginois.

Annibal, dans la situation où il se trouvoit, ne pouvoit rien entreprendre sur les Romains. Cependant il avoit de la peine à subsister, & il en auroit eu également à faire une retraite. Il ne lui restoit pour ressources que les fautes de l'ennemi. Il présenta la bataille; Emilius ne l'accepta pas. Heureu-

ſement pour lui, la prudence de ce conſul ne lui faiſoit perdre qu'un jour.

Le lendemain, Varron fit paſſer l'Aufide aux troupes du plus grand camp, & rangea ſon armée en bataille. Il appuya ſa droite ſur le fleuve; & quoique la plaine lui permît de s'étendre pour déborder les aîles des ennemis, il préféra de donner plus de profondeur à ſes lignes.

Annibal paſſe auſſi l'Aufide. Ses ſoldats n'étoient pas ſans inquiétude à la vue de la grande armée qu'ils alloient combattre. Quelle armée, diſoit Giſcon, on ne la peut conſidérer ſans étonnement! Cela eſt vrai, répondit Annibal;

mais une chofe encore plus étonnante, & que tu ne remarques pas, c'eſt que dans toute cette multitude, il n'y a pas un ſeul homme qui ſe nomme Giſcon, comme toi. Cette plaiſanterie paſſa de bouche en bouche, & diſſipa la frayeur des ſoldats.

Après avoir rangé toutes ſes troupes ſur une même ligne, Annibal marche à l'ennemi à la tête de l'infanterie eſpagnole & gauloiſe, qui occupoit le centre, & qui doublant le pas, ſe détachoit des aîles, & préſentoit aux Romains le convexe d'un croiſſant. Il y avoit deux raiſons dans ce mouvement; l'une de tendre un piége à l'ennemi; l'autre d'éviter que le combat

combat fut général dès le premier choc. Dans la crainte que son armée, la moitié plus foible, ne pût pas soutenir le poids des Romains, Annibal vouloit attirer au centre l'effort des combattans. Ce fut aussi par-là que l'action commença.

Les Espagnols & les Gaulois tiennent d'abord ferme. Bientôt ils cèdent, se replient, reculent au-delà de l'alignement de leurs aîles, & présentent à l'ennemi le concave d'un croissant. Si Varron au lieu de vouloir charger ces troupes qui reculoient, eût engagé le combat aux deux aîles, & arrêté son centre sur l'alignement des siennes, la ruse d'Annibal tour-

noit contre lui-même. Mais, au contraire, pendant que fon centre s'engage, il jette de nouvelles troupes dans le piège qu'on lui tend, & il y pouffe infenfiblement toute fon infanterie. Alors les Africains, dont Annibal avoit formé fes deux aîles, fe replient, l'aîle droite à gauche, l'aîle gauche à droite; & l'infanterie romaine, attaquée par les flancs, s'embarraffe d'autant plus qu'elle eft plus nombreufe, & qu'il lui refte moins de terrain pour fe former.

Cependant la cavalerie des Romains eft mife en déroute. Tandis que les Numides la pourfuivent, la cavalerie efpagnole & gauloife prend en queue les lé-

gions, & les taille en pièces. Emilius & les deux proconſuls périrent. Soixante-dix mille Romains ou alliés reſtèrent ſur la place. Dix mille furent faits priſonniers, & Varron s'enfuit à Vénuſe.

Sur le premier bruit de cette défaite, le ſénat s'aſſembla. On n'avoit encore aucune connoiſſance des détails de la bataille. On ne ſavoit ce qu'étoient devenus ni l'armée ni les généraux. On ignoroit où étoit le reſte des troupes, on ignoroit même s'il en reſtoit; & on étoit inquiet des projets d'Annibal. On envoya ſur la voie Appia & ſur la voie latine pour interroger ceux que la fuite auroit ſauvés. La conſternation fut ſi gran-

de, que dans la crainte que les citoyens n'abandonnassent la ville, on mit des corps de garde aux portes, afin que personne ne sortît sans permission.

Si sans perdre de tems, les Carthaginois s'étoient approchés de Rome, peut-être s'en seroient-ils rendus maîtres. Il est vrai qu'ils n'avoient pas assez de troupes pour en faire la circonvallation, & qu'ils manquoient de machines pour former un siège; mais il ne s'agit ni de circonvallation ni de siège, quand une ville est attaquée sans l'avoir prévu, qu'elle n'a ni armes ni soldats; & que ses citoyens consternés songent plutôt à l'abandonner qu'à la défendre. C'est un coup

de main qui peut ne pas réussir, mais qu'il est sage de tenter. Maharbal, qui commandoit la cavalerie, demandoit l'ordre pour marcher à Rome. Annibal lui répondit que cette entreprise méritoit d'être méditée ; cependant s'il la méditoit, elle devenoit impossible. *Tu sais vaincre*, répliqua Maharbal ; *mais tu ne sais pas profiter de la victoire.* Le siège de Rome étoit d'ailleurs une entreprise qui devoit attirer les peuples dans l'alliance d'Annibal.

Dès que Rome avoit eu le tems de se reconnoître, elle étoit sauvée. Elle sentoit renaître ses forces, à mesure que la consternation se dissipoit. Une fois rassurée, elle

avoit des défenſeurs, tant qu'il lui reſtoit des citoyens. Les alliés fournirent des ſecours. Les particuliers portèrent à l'envi leur argent au tréſor public. On leva quatre légions; pour les rendre complettes, on fit prendre les armes à des citoyens qui n'avoient pas l'âge preſcrit par les loix. On enrôla huit mille eſclaves. On tira des priſons ceux qu'on y retenoit pour crimes ou pour dettes, & on en fit un corps de ſix mille hommes. Enfin les trophées qui ſe conſervoient dans les temples & dans les portiques, fournirent des armes qu'on avoit priſes ſur les ennemis & principalement ſur les Gaulois. Elles étoient vieilles & mauvaiſes; mais

c'étoient des citoyens qui les devoient manier. On comptoit encore ſur les troupes des deux préteurs, lorſqu'on apprit que L. Poſthumius étoit tombé dans une embuſcade, & que ſon armée avoit été taillée en pièces.

Les Romains ne négligèrent pas les précautions que la ſuperſtition leur inſpiroit. Les décemvirs eurent ordre de conſulter les livres des Sibylles. Q. Fabius Pictor fut envoyé à Delphes, pour demander au dieu quelle ſeroit la fin des maux de la république ; & on enfouit tout vivans un Gaulois & une Gauloiſe, un Grec & une Grecque.

Quoique la république eût be-

ſoin de ſoldats, elle refuſa de racheter ſept à huit mille priſonniers, qu'Annibal offroit pour une rançon modique. Dans la néceſſité de vaincre ou de tomber en ſervitude, les Romains n'avoient de ſalut que dans la victoire; & par cette raiſon, leur courage croiſſoit dans les dangers. Ils auroient ſans doute combattu avec moins de valeur, ſi en devenant priſonniers de guerre, ils avoient pu eſpérer de redevenir citoyens. Voilà pourquoi, obſerve Polybe, Annibal offroit de rendre les priſonniers qu'il avoit faits, & c'eſt pourquoi auſſi le ſénat refuſoit de les racheter.

Lorſqu'on ſut que Varron arrivoit à Rome, tous les ordres al-

lèrent au-devant de lui, & on lui rendit de ſolemnelles actions de graces pour n'avoir pas déſeſpéré du ſalut de la république. Par cette réception, à laquelle on ne s'attend pas, le ſénat donna une grande preuve de ſageſſe. Rien n'étoit plus capable de diminuer aux yeux de la multitude les dangers dont elle ſe croyoit menacée. On auroit renouvellé la conſternation, ſi au lieu de rendre des honneurs au conſul, on l'avoit traité avec le mépris qu'il méritoit.

CHAPITRE IV.

Jusqu'à la fin de la seconde guerre punique.

LA bataille de Cannes, qui paroissoit comme le présage de la ruine des Romains, entraîna la défection de plusieurs villes. Pour achever la révolution qui se préparoit, il auroit fallu que les Carthaginois se fussent hâtés de porter leurs principales forces en Italie. Mais Annibal avoit à Carthage des ennemis qui ne négligèrent rien pour l'arrêter au milieu de ses succès. Lorsqu'ils n'étoient pas assez puissans pour empêcher qu'on ne lui accordât les secours dont il

avoit besoin, ils l'étoient assez au moins pour les rendre inutiles par les retardemens qu'ils faisoient naître.

De la Pouille, il passa dans le Samnium & dans la Campanie. Il fit des tentatives inutiles pour se rendre maître de Naples & de Nole. Il fut même repoussé avec perte de devant cette dernière place, dans laquelle Marcellus alors préteur, s'étoit renfermé. Les Campaniens ayant cherché son alliance, il prit ses quartiers d'hiver à Capoue.

En Espagne, les deux Scipions continuoient d'avoir des avantages. Ils remportèrent une victoire complette sur Asdrubal, lorsqu'il se pro-

posoit de passer en Italie. Les Espagnols, qui faisoient la principale force de l'armée des Carthaginois, prirent la fuite dès le premier choc, parce qu'ils ne vouloient pas être traînés hors de l'Espagne.

L. Posthumius avoit péri dans la Gaule cisalpine, lorsqu'il venoit d'être désigné consul avec Tib. Sempronius Gracchus. On lui substitua M. Marcellus, & Rome eut pour la première fois deux consuls plébéiens. Les patriciens qui n'avoient pas pu empêcher cette élection, la firent déclarer vicieuse par les augures, & on subrogea Q. Fabius Maximus à Marcellus. Celui-ci néan-

moins servit en qualité de proconsul.

Les nations avoient alors les yeux ouverts sur l'Italie. Elles considéroient avec curiosité l'orage qui devoit tôt ou tard fondre sur elles. Elles ne prévoyoient pas qu'elles auroient tout à craindre de celui des deux peuples qui seroit vainqueur. C'est pourtant ce qu'Agésilaüs de Naupacte ne cessoit de représenter aux Grecs & au roi de Macédoine. Mais il les invitoit inutilement à oublier leurs querelles.

C'est dans cette circonstance que Philippe, mal conseillé, fit alliance avec Annibal, & aliéna les Grecs. Rome ne parut pas crain-

dre ce nouvel ennemi. Elle équipa contre lui une flotte de cinquante vaiſſeaux, & menaça de porter la guerre en Macédoine, s'il tentoit de paſſer en Italie. Elle avoit une autre flotte, qu'elle oppoſoit aux Carthaginois, une armée en Sicile, une en Sardaigne, une dans le Picénum, celle des deux Scipions en Eſpagne, & trois contre Annibal, c'eſt-à-dire, les deux armées conſulaires, & celle du proconſul Marcellus. On admire les reſſources de cette république, quand on ne conſidère pas ce qu'elles coûtoient.

Carthage n'en avoit pas de pareilles. C'eſt qu'elle ne pouvoit faire la guerre qu'avec de l'argent,

& l'argent lui manquoit, parce que son commerce étoit ruiné. Elle leva néanmoins de nouvelles troupes, qu'elle vouloit envoyer en Italie, & dont elle changea la destination, lorsqu'elle eut appris la défaite d'Asdrubal. Ensuite elle crut avoir trouvé l'occasion de recouvrer la Sardaigne, qui venoit de se soulever contre les Romains. Mais en voulant poursuivre à la fois toutes ces entreprises, elle éprouva des revers par-tout. En Espagne, les Scipions gagnèrent encore deux batailles, qui engagèrent tous les peuples à rechercher l'alliance des Romains; en Sardaigne, L. Manlius Torquatus remporta une victoire, qui soumit

toute l'ifle, & en Italie, Marcellus vainquit Annibal devant Nole.

Hiéron mourut cette année, après avoir régné cinquante-quatre ans. Son règne long, paiſible & floriſſant tient peu de place dans l'hiſtoire. Tandis qu'elle aime à s'appeſantir ſur les déſaſtres des nations, elle parle à peine du bonheur d'un peuple bien gouverné; comme ſi les déſaſtres étoient une choſe extraordinaire, & le bonheur une choſe commune.

Hiéron rendit ſes ſujets heureux, & répandit ſes bienfaits au dehors. Quoique ſes états fuſſent peu conſidérables, de grandes puiſſances eurent beſoin de ſon ſecours, & il n'eut jamais beſoin du

leur. Voilà les reſſources qu'il faudroit admirer.

Généreux envers les Carthaginois lors de la guerre des mercenaires, il ne le fut pas moins envers les Romains après la bataille de Traſymène. Il fit débarquer au port d'Oſtie des proviſions d'orge & de blé; il offrit d'en envoyer encore dans tel lieu qu'on lui déſigneroit; & il joignit à ce don une victoire d'or, peſant trois cent-vingt livres, & un corps d'archers & de frondeurs.

Un tremblement de terre ayant cauſé de grands dommages dans l'iſle de Rhodes, Hiéron envoya cent talens aux Rhodiens; & il fit élever dans une de leurs pla-

ces deux ſtatues qui repréſentoient le peuple de Syracuſe couronnant celui de Rhodes, comme s'il eût voulu marquer qu'un peuple ne pouvoit avoir pour bienfaiteur qu'un autre peuple.

Enfin, dans une famine qui déſoloit l'Egypte, il fit préſent à Ptolémée Philadelphe de pluſieurs vaiſſeaux chargés de toutes ſortes de proviſions, & entr'autres d'une galère qu'on avoit été un an à conſtruire, & qui étoit le plus grand & le plus beau bâtiment qu'on eût encore vu.

Quoiqu'en paix, ſes arſenaux étoient remplis d'armes de toute eſpèce, & ſa marine faiſoit reſpecter ſes vaiſſeaux marchands.

Il rapportoit tout à l'utilité. Ce fut par ſes conſeils, qu'Archimède, ſon parent & ſon ami, appliqua la géométrie aux méchaniques ; & ce grand géometre fit conſtruire des machines étonnantes par leur ſimplicité & par leurs effets.

Hiéron a écrit ſur l'agriculture: On peut juger par-là combien il l'encourageoit. Ses ouvrages ne ſont pas venus juſqu'à nous.

Il laiſſa la couronne à Hiéronyme ſon petit-fils. Il avoit nommé un conſeil de régence, & pris des meſures pour aſſurer la tranquillité des Syracuſains. Ses diſpoſitions ne furent pas reſpectées. Andranodore, un des tuteurs, comptant gouverner lui-même, dé-

clara que le prince, qui avoit à peine quinze ans, étoit en âge de gouverner, & il écarta tous les autres tuteurs. Dans le cours d'un long règne Hiéron n'avoit point vu de sédition; Hiéronyme fut assassiné l'année même qu'il monta sur le trône. Les conjurés vouloient rétablir le gouvernement républicain; une faction livra Syracuse aux Carthaginois.

Q. Fabius & M. Marcellus étoient alors consuls. C'est sous leur consulat que Philippe, roi de Macédoine, arma contre les Romains. Il se montra sur les côtes d'Epire, prit Orique qui étoit sans défense, remonta le fleuve Aoüs, mit le siège devant Apollonie, le leva

honteuſement; & lorſque le préteur M. Valérius parut à l'embouchure de ce fleuve, il brûla ſes vaiſſeaux, & ſe retira par terre en Macédoine. Quelque tems après, les Etoliens & Attalus, roi de Pergame, devenus alliés des Romains, lui déclarèrent la guerre. Il eut alors trop d'ennemis pour penſer à l'Italie.

Le conſulat de Fabius & de Marcellus eſt l'époque de la décadence d'Annibal. Ce n'eſt pas, quoi qu'en diſe Tite-Live, que les délices de Capoue euſſent amolli les ſoldats, & perdu la diſcipline, puiſqu'Annibal ſe maintint encore en Italie pendant treize à quatorze ans, qu'il prit des villes, qu'il remporta des victoires, & que lorſqu'il eut des revers,

ſes troupes toujours fidèles, s'exposèrent ſans murmure à de nouvelles fatigues. Il n'y eut jamais, dit Polybe, de ſédition dans ſon armée.

La vraie raiſon de ſa décadence, c'eſt que Rome faiſoit tous les jours de plus grands efforts. Elle leva cette année juſqu'à dix-huit légions. Elle employa ſes meilleurs généraux; & il s'en étoit formé de bons. Annibal, au contraire, étoit ſans reſſources, parce qu'il ne recevoit preſqu'aucun ſecours de Carthage; & cependant ſon armée ſe trouvoit réduite à vingt-ſix mille hommes de pié, & à neuf mille chevaux. Avec ſi peu de forces, il étoit difficile de gagner la confiance des peuples d'Italie. Il falloit pourtant

contenir ceux qui s'étoient déclarés pour lui, conſerver ſes conquêtes, en faire de nouvelles, & tenir la campagne contre pluſieurs armées qui ſe renouvelloient tous les ans.

Nous n'entrerons pas déſormais dans le détail des expéditions qui ont été faites de part & d'autre. Nous nous bornerons aux réſultats, & nous parlerons ſeulement des principales entrepriſes. La première qui s'offre, eſt le ſiége de Syracuſe par Marcellus.

Parfaitement bien fortifiée, Syracuſe ſe défendit, ſur-tout par les machines d'Archimède. Ce géomètre déconcerta les aſſiégeans qu'il écartoit des murs, & dont il

ruinoit tous les ouvrages. Après huit mois, Marcellus ſe vit réduit à changer le ſiége en blocus. Il fut trois ans devant cette place, & il déſeſpéroit de s'en rendre maître, lorſqu'il s'établit dans un quartier par ſurpriſe, & que la trahiſon lui livra les autres. Archimède fut tué par un ſoldat.

En Eſpagne, les Scipions avoient de nouveaux ſuccès. Ils firent alliance avec Syphax, roi de Numidie, qui prit les armes contre les Carthaginois. Mais Géla, roi d'une autre partie de la Numidie, envoya au ſecours de cette république une armée ſous les ordres de Maſſiniſſa ſon fils, prince qui devint célèbre.

En

En Italie, la guerre se faisoit avec moins de vivacité qu'ailleurs, parce qu'Annibal étoit trop foible pour former de grandes entreprises. Il se rendoit maître des places par les intelligences qu'il se ménageoit, plutôt que par ses armes; c'est ainsi qu'il le devint de Tarente. Les Romains hâtèrent eux-mêmes la défection de cette ville, parce que les otages qu'elle leur avoit donnés, ayant voulu s'enfuir, ils les battirent de verges & les précipitèrent du haut de la roche tarpéienne. Ils conservèrent néanmoins la citadelle.

Tarente, sans la citadelle étoit une conquête peu importante, & un foible dédommagement de la

perte de Syracuſe, que Marcellus prit cette année. Cependant Annibal ſe voyoit encore menacé de perdre Capoue, que les Romains aſſiégeoient. Il vint au ſecours de cette place ; il livra pluſieurs combats ; il marcha contre Rome, dans l'eſpérance de faire une diverſion. Rien ne lui réuſſit. Capoue ſe rendit l'année ſuivante. Les Romains firent trancher la tête aux principaux habitans. Ils vendirent ou diſperſèrent les autres, & ils crurent avoir uſé de clémence parce qu'ils ne rasèrent pas les murs de cette ville, qu'il étoit de leur intérêt de conſerver.

Pendant que Rome reprenoit la ſupériorité en Italie, elle éprou-

voit des revers en Eſpagne, où Maſſiniſſa, vainqueur de Syphax, avoit conduit ſes Numides. Cnéus & Publius, ayant diviſé leurs forces pour attaquer à la fois deux armées des Carthaginois, furent défaits, périrent l'un & l'autre, & l'Eſpagne paroiſſoit perdue pour les Romains.

Cependant L. Marcius, ſimple chevalier, raſſemble les ſoldats que la fuite avoit diſperſés, & les conduit dans le camp de T. Fontéius, lieutenant de P. Scipion. Il venoit d'être choiſi pour les commander, lorſque les Carthaginois s'avancèrent avec le déſordre que donne la confiance, ne préſumant pas de trouver de la réſiſtance dans les

débris de deux armées, dont les chefs avoient été tués. Mais assaillis tout-à-coup, ils furent mis en déroute. Rentrés dans leur camp, ils ne prévirent pas devoir être attaqués ; & cette sécurité acheva de les perdre. Marcius, qui les surprit pendant la nuit, en fit un si grand carnage, qu'ils laissèrent sur la place plus de trente mille hommes. Le sénat cependant reconnut mal ce service, parce que ce capitaine prit dans ses lettres le titre de propréteur. D'ailleurs, il jugeoit d'une dangereuse conséquence, que les armées nommassent elles-mêmes leurs généraux.

La prise de Capoue fut suivie du triomphe de Marcellus. Le peuple

vit avec curiosité ces machines de guerre qui avoient effrayé les légions, & ce qui ne fut pas moins nouveau pour lui, ce triomphe offrit à ses yeux les vases, les tableaux, les statues, tout le luxe, en un mot, d'une ville opulente qui cultivoit les arts. De tant de richesses, le général qui les étaloit ne conserva rien pour lui; il les déposa dans les temples, d'où elles furent dans la suite enlevées. On a regardé ce triomphe comme l'époque du goût des Romains pour les arts des Grecs, & on a reproché à Marcellus de leur avoir le premier fait connoître ces superfluités. Il est vrai qu'il n'auroit fallu montrer à ce peuple guerrier

que des trophées d'armes; mais il eût fallu auſſi que les peuples qu'il ſubjuguoit, n'euſſent jamais été que ſoldats comme lui.

L'année ſuivante, le conſul M. Valérius Lévinus prit Agrigente ſur les Carthaginois, & toute la Sicile paſſa ſous la domination des Romains. Mais le principal théâtre de la guerre étoit alors en Eſpagne, où P. Scipion commandoit en qualité de proconſul.

Scipion, qui avoit donné des preuves de ſon courage au combat du Teſſin, avoit une pénétration, un jugement sûr, une grande activité, & une ame ſenſible & généreuſe. Hardi dans ſes projets, prompt dans l'exécution, il ſe diſ-

tinguoit ſur-tout par ſa prudence; elle étoit telle, qu'elle le faiſoit paſſer pour un homme inſpiré des dieux. Il laiſſoit ſubſiſter cette erreur qui pouvoit contribuer à ſes ſuccès.

On ne prévoyoit pas que Scipion ouvriroit la campagne par le ſiège de Carthagène. Les Carthaginois étoient maîtres de tout le pays au-delà de l'Ebre; ils le défendoient avec trois armées victorieuſes, & à peine avoit-il lui-même trente mille hommes. D'ailleurs Carthagène étoit fort bien fortifiée. C'étoit la place d'armes des Carthaginois. Elle avoit un port aſſez ſpacieux pour recevoir une armée navale, & on y arrivoit facilement d'Afrique.

Scipion considérant que moins une entreprise est prévue, moins l'ennemi la prévient, jugea que la prise de Carthagène n'étoit pas impossible, & aussi-tôt qu'il fut arrivé à Tarragone, où il prit ses quartiers d'hiver, il s'informa de l'état des choses, de la position des lieux, de la force des armées, & des dispositions des alliés de Carthage. Il apprit que les Carthaginois appesantissoient le joug depuis leurs dernières victoires; que les peuples n'attendoient que l'occasion pour se soulever; que la mésintelligence divisoit les généraux; qu'ils campoient à une grande distance les uns des autres; & que le plus près de Car-

thagène en étoit au moins à dix journées.

Cette ville, ſituée au fond d'un golfe, ſur une montagne qui forme une preſqu'iſle, eſt défendue à l'orient & au midi par la mer, au couchant par un étang, & il ne reſte au nord qu'une langue de terre qui la joint au continent. Elle étoit fort peuplée ; mais les Carthaginois n'y entretenoient que mille hommes de troupes, tant ils étoient éloignés de prévoir qu'elle pût être aſſiégée. Enfin l'étang qui la baignoit, ſujet à un reflux ſenſible, devenoit guéable, lorſque la marée ſe retiroit ; circonſtance dont Scipion ſut tirer avantage.

Inſtruit de toutes ces choſes, il

marcha, conduisant lui-même ses troupes de terre; & ayant donné le commandement de la flotte à C. Lélius, à qui seul il avoit confié son projet. Il arriva le septième jour, lorsque sa flotte entroit dans le port. L'importance de son entreprise, les raisons qui la lui faisoient tenter, les récompenses qu'il promettoit, auroient suffi pour donner de la confiance aux soldats; il ajouta que Neptune lui avoit promis son secours.

Le lendemain matin, ayant commandé deux mille soldats & des échelles, il donna le signal de l'assaut. Les Carthaginois, qui firent une sortie, furent repoussés, & les soldats appliquèrent leurs

échelles contre les murs. Mais comme elles étoient d'autant plus foibles qu'il avoit fallu les faire fort longues, la plupart ſe briſoient ſous le poids des ſoldats qui montoient à la fois ; & ſi quelques-uns parvenoient juſqu'au haut, les aſſiégés les repouſſoient facilement & les précipitoient. Scipion fit ſonner la retraite.

Il ſe prépare à donner un nouvel aſſaut le même jour. Il commande des troupes fraîches pour eſcalader les murs du côté de l'iſthme, & place ſur le bord de l'étang cinq cents ſoldats, auxquels il donne des échelles. Les aſſiégés qui venoient de repouſſer l'ennemi, ſe flattoient de traîner le ſiège en

longueur, lorſqu'ils ſe virent tout-à-coup aſſaillis de nouveau. Ils accourent pour défendre les murs du côté de l'iſthme, & ils négligent le côté de l'étang, qu'ils croyoient ſuffiſamment défendu. Cependant la marée ſe retire ; les ſoldats qui voient les eaux s'écouler, ne doutent pas que Neptune ne vienne à leur ſecours ; ils paſſent, ils eſcaladent les murs ſans obſtacle, & ſe rendent maîtres de la place.

Scipion trouva dans Carthagène les otages que les Carthaginois avoient exigés de leurs alliés ; il les renvoya chez eux avec des préſens. Il rendit la liberté à un grand nombre de priſonniers, il la fit

fit espérer à tous, & il eut soin sur-tout que les femmes fussent respectées. Il y avoit parmi elles une jeune personne d'une rare beauté qui avoit été promise à Allucius, prince des Celtibériens; les soldats l'ayant amenée à Scipion, il se hâta de faire venir Allucius & les parens, & il la leur remit. Avec ces procédés, il s'attacha les anciens alliés, & il en acquit de nouveaux.

Il falloit une victoire aux Carthaginois pour arrêter les progrès de Scipion. Asdrubal la tenta, après avoir tout disposé pour passer en Italie, si la fortune lui étoit contraire. Ce dernier parti fut la seule ressource. Alors Marcellus

ſuivoit de près Annibal, pendant que Fabius aſſiégeoit Tarente. Il livra trois combats dans trois jours conſécutifs. Le premier fut douteux. Dans le ſecond, Annibal eut l'avantage, dans le troiſième il fut défait. Bientôt après un corps de Brutiens qui faiſoit partie de la garniſon de Tarente, livra cette ville au conſul Fabius.

Cependant ſi Aſdrubal pénétroit en Italie, Annibal ſe flattoit encore de rétablir ſes affaires, parce que les Romains étoient dans le plus grand épuiſement. En effet, dans l'eſpace de dix ans, Rome avoit perdu la moitié de ſes citoyens (1). Les pertes des alliés

(1) L'an 220 avant J. C. le dénombre-

n'étoient pas moins considérables, leurs villes se dépeuploient, & il ne leur étoit pas possible de payer les impôts dont ils étoient surchargés. Plusieurs colonies avoient même déclaré à la république, qu'elles ne fourniroient plus ni argent ni soldats. Sur ces entrefaites, le consul Marcellus tomba dans une embuscade où il fut tué, & où son collègue, T. Quintius, reçut une blessure dont il mourut quelque tems après.

Asdrubal, qui amenoit quarante-huit mille hommes d'infanterie, huit mille chevaux & quinze éléphans, passa les Alpes sans obsta-

ment avoit donné 270213 citoyens, & l'an 209 il ne donna que 137108.

cle de la part des Gaulois, qui le reçurent comme allié, & dont un grand nombre le ſuivit en Italie. Mais cette facilité lui devint funeſte, parce que ſon frère, qui ne l'attendoit pas ſi-tôt, étoit encore dans le Brutium, lorſqu'il auroit dû ſe rapprocher de la Gaule ciſalpine. Peut-être même Annibal avoit-il trop attendu. Il lui étoit d'autant plus difficile de traverſer l'Italie à la vue d'une armée conſulaire de quarante mille hommes, que C. Claudius Néro, qui la commandoit, avoit eu l'avantage dans deux combats, & l'avoit réduit à éviter lui-même d'en venir aux mains. Quand même il auroit pu, malgré Néron, aller au-devant

d'Aſdrubal, il auroit encore rencontré ſur ſon chemin la ſeconde armée conſulaire, que M. Livius Salinator conduiſoit dans la Gaule ciſalpine. Dans cet état des choſes, il paroît que ſon ſeul parti étoit d'attendre que ſon frère vînt lui-même le joindre dans le Brutium.

Aſdrubal lui dépêcha des couriers pour lui donner avis de ſon arrivée; mais ils furent pris, & conduits à Néron, qui jugeant devoir aller au ſecours de ſon collègue, partit auſſi-tôt avec l'élite de ſes troupes. C'étoit en apparence livrer à l'ennemi le midi de l'Italie. En effet, ſi Annibal eût été inſtruit de l'abſence du conſul, il

eût pu reprendre l'avantage sur une armée affoiblie, qui restoit sans chef. Mais Néron se flatta qu'il n'en auroit aucun soupçon. Et afin de lui cacher plus sûrement son projet, il le cacha même aux soldats qu'il emmenoit avec lui. Ils crurent marcher pour surprendre une ville de Lucanie, qui étoit dans le voisinage du camp.

Quand on apprit à Rome cette résolution hardie, on fut dans les plus grandes alarmes. L'événement les dissipa bientôt, Asdrubal engagé par la trahison de ses guides dans un poste désavantageux, perdit la bataille & la vie. Les historiens ne s'accordent pas sur le

nombre des morts. Polybe regarde Afdrubal comme un grand capitaine, & rejette les revers qu'il a eus en Efpagne, fur les collègues que Carthage lui avoit donnés.

Néron qui avoit eu la plus grande part à la dernière victoire, rejoignit fon armée avant que les ennemis euffent rien fu de fon abfence. Il fit jetter la tête d'Afdrubal dans leur camp; & c'eft ainfi qu'Annibal apprit fon malheur.

Sous ce confulat, la flotte des Carthaginois fut défaite par celle des Romains que commandoit M. V. Lévinus. L'année fuivante, il ne fe paffa rien en Italie. Annibal refta tranquille dans le Brutium, & les Romains fe bornèrent à l'ob-

ſerver. Le théâtre de la guerre fut en Eſpagne, d'où Scipion chaſſa tout-à-fait les Carthaginois, ſix ans après avoir pris le commandement dans cette province. Alors il projettoit de porter la guerre juſqu'aux portes de Carthage. Il falloit pour cela avoir des alliés en Afrique; & il importoit ſur tout d'acquérir les Numides, parce qu'ils faiſoient la principale force de la cavalerie ennemie.

Lors de la décadence des affaires des Romains en Eſpagne, après la mort de Cnéus & de Publius, Syphax étoit rentré dans le parti des Carthaginois. Scipion ayant fait ſonder ce prince, partit de Carthagène avec deux

vaiſſeaux, pour aller, comme le déſiroit Syphax, traiter en perſonne avec lui. Cette démarche qui l'expoſoit à tomber entre les mains des ennemis, lui réuſſit, & il renouvella l'alliance avec ce roi numide. De retour en Eſpagne, il acquit un autre allié; ce fut Maſſiniſſa, qui cherchoit depuis quelque tems l'occaſion de traiter avec lui. Après avoir négocié avec autant de ſuccès qu'il avoit fait la guerre, il revint à Rome, où il fut fait conſul. Il eut pour collègue P. Licinius Craſſus.

Pendant ce conſulat, il ne ſe paſſa rien dans le Brutium, parce que des maladies contagieuſes déſolèrent également l'armée des Car-

thaginois & celle des Romains. Mais Magon, frère d'Annibal, defcendit dans la Ligurie avec douze mille hommes de pié & deux mille chevaux. Il s'établit à Gènes dont il s'empara; & les Gaulois commençoient à fe joindre à lui.

Les efforts des Carthaginois pour réparer les pertes qu'ils avoient faites en Italie, étoient une nouvelle raifon de porter la guerre en Afrique. Si une diverfion en Efpagne avoit été utile, que ne devoit-on pas efpérer d'une diverfion qui porteroit l'alarme jufques dans Carthage? Le danger où Rome, cette république de foldats, s'étoit trouvée, faifoit prévoir l'extrémité où feroit Carthage, qui n'avoit pour

ſa défenſe que des troupes mercenaires, des citoyens peu aguerris, & des généraux connus ſeulement par leurs défaites. Il étoit donc plus facile de vaincre les Carthaginois en Afrique, qu'en Italie ; & une victoire remportée ſur eux, les forçoit à rappeller Annibal, & éloignoit de Rome un ennemi qu'on redoutoit encore.

Voilà les motifs du projet que Scipion avoit médité, & qu'il s'étoit flatté d'exécuter lorſqu'il ſeroit conſul. Mais quand il le propoſa, il trouva de grandes oppoſitions, Fabius ſur-tout, le déſapprouva ; il ne vit que des dangers dans cette entrepriſe, & il employa tout ſon crédit pour la faire rejetter.

Lorsque malgré ses remontrances & ses intrigues, le sénat eut donné à Scipion le département de la Sicile, avec la permission de passer en Afrique, il ne se désista pas encore. N'ayant pu empêcher la résolution qui avoit été prise, il voulut au moins en traverser l'exécution. Il fit refuser au consul de nouvelles levées, & Scipion vit le moment où il ne pourroit pas même emmener avec lui les volontaires qui le voudroient suivre.

Afin d'occuper les Romains chez eux, les Carthaginois invitèrent le roi de Macédoine à porter la guerre en Italie; & ils envoyèrent à Magon vingt-cinq vaisseaux, six mille hommes de pié, huit cens

chevaux, sept éléphans, & des troupes. Ils auroient voulu qu'Annibal eût pu jetter encore la terreur dans Rome, & ils se reprochoient alors de l'avoir si mal soutenu.

Philippe n'étoit pas à redouter. Quant à Magon, on lui opposa deux armées, une à Rimini & une en Etrurie. Cependant Scipion continuoit de trouver des oppositions dans les sénateurs, à qui ses projets donnoient de la jalousie, ou qui étoient trop timides pour les adopter; pour lui faire ôter le commandement, ses ennemis le calomnièrent. On l'accusa de vivre dans la mollesse, de corrompre la discipline, d'être par ses mœurs plus redoutable aux Romains qu'aux

Carthaginois. Les chofes vinrent au point que fi l'avis de Fabius eût été fuivi, Scipion auroit été condamné, fans avoir été entendu. Mais le fénat qui voulut s'affurer de la vérité fit partir des commiffaires pour la Sicile. Scipion fut pleinement juftifié. C'eft ainfi que fe paffa l'année de fon confulat & une partie de l'année fuivante.

Quand il eut achevé fes préparatifs, il partit de Lilibée avec cinquante vaiffeaux de guerre, & près de quatre cens bâtimens de charge. On ne fait pas quel étoit le nombre de fes troupes. Il campa à un mille d'Utique.

Maffiniffa vint le joindre avec deux cents chevaux, ou, felon quel-

ques-uns, avec deux mille. C'eſt tout le ſecours qu'il amenoit avec lui. Ce prince avoit été dépouillé de ſes états par Syphax, qui étoit rentré dans l'alliance des Carthaginois. Ainſi de deux alliés, ſur leſquels Scipion avoit compté, il ne lui en reſtoit qu'un qui étoit ſans forces. Cette révolution dont il avoit été inſtruit avant ſon départ de Lilibée, ne changea rien à ſes projets. Dans cette première campagne, il ravagea les terres des Carthaginois, & défit deux détachemens de cavalerie. Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Afrique, les cenſeurs C. Claudius Néro & M. Lévius Salinator donnoient à Rome une étrange ſcène.

M. Livius & L. Emilius avoient été collégues dans la guerre d'Illyrie contre Démétrius de Pharos; & après être ſortis de charge, ils avoient été accuſés l'un & l'autre d'avoir détourné à leur profit, une partie du butin. Néron s'étoit porté pour accuſateur de Livius, & celui-ci fut condamné par toutes les tribus, excepté la tribu Mécia. Outré de cet affront, il ſe retira à la campagne, & ne revint à Rome que pluſieurs années après, à la ſollicitation de Marcellus. Il perſiſtoit dans la réſolution de ne prendre aucune part aux affaires, lorſque le peuple ſe reprochant le jugement qu'il avoit porté contre lui, le donna pour collègue à Né-

ron qu'il venoit d'élire conſul. On eut de la peine à lui faire accepter une magiſtrature, qu'il devoit partager avec ſon ennemi; cependant il ſe rendit aux inſtances qu'on lui fit; il ſe réconcilia même avec Néron.

Ces deux cenſeurs étoient l'un & l'autre de l'ordre des chevaliers. Ils ſe dégradèrent réciproquement. Néron ôta le cheval à Livius, ſous prétexte qu'il avoit été condamné par le peuple; & Livius l'ôta également à Néron, premièrement, parce qu'il avoit porté contre lui un faux témoignage, & en ſecond lieu parce qu'il l'avoit encore trompé par une fauſſe réconciliation. Enfin il flétrit trente-quatre tribus, & ne laiſſa le droit de ſuffrage qu'à

la tribu Mécia, qui ne l'avoit pas condamné. Il disoit que le peuple avoit nécessairement prévariqué, une fois en portant un jugement contre lui, ou deux fois en le créant ensuite consul & puis censeur.

On prorogea le commandement à Scipion, pour tout le tems qu'on auroit la guerre en Afrique. On cessoit alors de le traverser. Les consuls, les préteurs, tous les magistrats vouloient contribuer au succès de son entreprise. Son armée ne manqua de rien, & il n'eut plus à combattre que contre les Carthaginois.

Syphax étoit venu au secours de Carthage avec cinquante mille

hommes de pié & dix mille chevaux ; & cette république avoit levé trois mille chevaux & trente mille hommes d'infanterie, qu'Asdrubal, fils de Giscon, commandoit. C'étoit un des généraux que Scipion avoit chassé d'Espagne. Ces deux armées campoient à une demi-lieue l'une de l'autre, & à deux lieues environ de celle des Romains. Elles furent dissipées en une nuit. Scipion ayant fait mettre le feu tout à la fois aux deux camps, les Carthaginois & les Numides, croyant que cet incendie étoit un accident auquel l'ennemi n'avoit point de part, coururent pour l'éteindre, & tombèrent sans armes sous les coups des Romains. As-

drubal & Syphax, qui échappèrent, ne sauvèrent que deux mille hom mes de pié & cinq cens chevaux.

Vaincus parce qu'ils avoient été surpris, ils se flattèrent d'un plus heureux succès, lorsque la force décideroit seule du sort du combat; ils levèrent de nouvelles troupes; ils reparurent avec trente mille hommes, & ils furent encore défaits. Alors toutes les villes qui dépendoient des Carthaginois se soumirent aux Romains. Massinissa recouvra ses états, & Syphax, battu pour la troisième fois, fut fait prisonnier. Vers le même tems, Magon, ayant perdu une bataille dans la Gaule cisalpine, mourut de ses blessures, lorsqu'il retour-

noit en Afrique. Alors Carthage ſe vit forcée à rappeller Annibal.

Annibal quitta l'Italie, & les Romains ordonnèrent des prières publiques pour rendre graces aux dieux qui les délivroient de cet ennemi redoutable. Cependant ils n'étoient pas ſans inquiétude. Le ſuccès de la guerre leur parut plus incertain que jamais. Les victoires de Scipion ne les raſſuroient pas. Pour avoir vaincu des troupes levées à la hâte, & commandées par des généraux tels qu'Aſdrubal & Syphax, ils ne jugeoient pas qu'il dût vaincre de vieilles troupes, aguerries, bien diſciplinées, & conduites par le plus grand capitaine. C'eſt Fabius ſur-tout qui

répandoit ces inquiétudes. Il ne cessoit de présager des malheurs, depuis que le théâtre de la guerre étoit en Afrique. Il mourut sur ces entrefaites.

Annibal arriva à Zama ; & nous sommes au moment qui décida du sort des deux républiques ; moment funeste à Carthage qui fut vaincue, & la victoire ne dédommagea pas les Romains des pertes qu'ils avoient faites pendant une guerre longue & opiniâtre. Les conditions du traité de paix furent, que les Carthaginois renonceroient à l'Espagne, à la Sicile & à toutes les isles situées entre l'Afrique & l'Italie ; qu'ils rendroient tous les prisonniers & tous les transfuges,

qu'ils livreroient leurs éléphans & leurs vaiſſeaux, à l'exception de dix galères; qu'ils payeroient un tribut pendant cinquante ans; & qu'ils n'entreprendroient point de guerres ſans l'aveu du peuple romain. Syphax orna le triomphe de Scipion; il mourut en priſon quelque tems après. On fit préſent de ſes états à Maſſiniſſa, & on donna le ſurnom d'Africain au vainqueur d'Annibal.

CHAPITRE V.

De la Macédoine & de la Grèce à la fin de la ſeconde guerre punique.

QUOIQUE la Gaule ciſalpine & l'Eſpagne euſſent été ſubjuguées, la domination des Romains n'y fut pas entière & paiſible. Il fallut pendant long-tems y remporter encore des victoires, & ce ne fut pas ſans éprouver des revers. Mais nous ne parlerons point de ces expéditions. Il ne s'agit pas d'aller avec les Romains de combat en combat. Autant il eſt utile de juger de leurs entrepriſes, lorſqu'elles commencent; autant il eſt inutile d'en obſerver

ferver fcrupuleufement le progrès. Quand elles font déjà fort avancées, nous pouvons les regarder comme achevées, & paffer rapidement à la conclufion. C'eft le plan que nous croyons devoir fuivre.

Après la feconde guerre punique, les Romains furent conduits à la conquête de la Macédoine & de la Grèce. Pour obferver cette entreprife dans fes commencemens, il faut connoître quel étoit alors l'état de ces deux provinces.

Les Etoliens, dont le pays s'étendoit depuis le fleuve Achéloüs jufqu'au détroit du golfe de Corinthe, & jufqu'au pays des Locres Ofoliens, s'étoient emparés de plufieurs villes dans l'Acarnanie, dans

la Theſſalie & dans d'autres provinces voiſines. Cependant armés moins pour conquérir que pour piller, ils vivoient de brigandage, & ils le regardoient comme la ſeule profeſſion d'un peuple libre & courageux. Contenus pendant un tems par la crainte d'Antigone Doſon, ils ſe crurent tout permis, lorſqu'ils virent un jeune prince ſur le trône de Macédoine. Alors ils firent de nouvelles courſes dans le Péloponèſe; ils ravagèrent les terres des Achéens; ils pillèrent même celles des Meſſéniens, leurs alliés.

Depuis que Cléomène avoit été chaſſé de Lacédémone, & qu'Antigone paroiſſoit avoir pacifié la Grèce, la république d'Achaïe, peu mi-

litaire par sa constitution, négligeoit tout-à-fait le métier des armes, parce qu'elle ne redoutoit plus d'ennemis; & elle ne prévoyoit pas que les Etoliens recommenceroient leurs hostilités, dès qu'ils cesseroient de craindre le roi de Macédoine.

Quand il fallut armer pour chasser de la Messénie les Etoliens, Timoxène, alors préteur, s'y refusa. Il ne comptoit pas sur des troupes peu aguerries & levées à la hâte; & comme l'année de sa préture alloit expirer, il aima mieux laisser le soin de la guerre à son successeur. Ce fut Aratus qui lui succéda, & il fut défait. Les Etoliens continuèrent impunément leur brigandage; ils se retirèrent même sans être in-

quiétés; & les Achéens, ayant besoin des secours de leurs alliés, députèrent en Epire, en Béotie, en Phocide, en Acarnanie & en Macédoine.

Philippe vint à Corinthe, où il convoqua les députés de toutes les villes qui avoient des plaintes à porter contre les Etoliens. On y délibéra sur les intérêts communs, & on prit des mesures pour agir avec vigueur. Le commencement de cette guerre qu'on nomma sociale, répond au tems où Annibal se disposoit à faire le siège de Sagonte, & où les consuls L. Emilius & Livius Salinator furent envoyés en Illyrie contre Démétrius de Pharos. Philippe, qui se

conduisoit par les conseils d'Aratus, montra beaucoup de sagesse, & donna de grandes espérances aux alliés.

Sparte étoit alors déchirée par des factions. Les uns se souvenant des bienfaits d'Antigone, ne vouloient pas qu'on se séparât de Philippe; les autres, par haine pour la république d'Achaïe, vouloient qu'on s'alliât des Etoliens. Ces divisions paroissoient offrir à Cléomène une occasion de recouvrer la couronne. Ptolémée Evergete, chez qui il s'étoit retiré, lui avoit même promis de le rétablir, & les secours de ce souverain paroissoient lui être d'autant plus assurés, qu'il étoit de l'intérêt des rois d'Egypte de s'opposer à l'agrandisse-

ment des rois de Macédoine. Evergete mourut la même année qu'Antigone Doson. Son ſucceſſeur Ptolémée Philopator, trop incapable de ſoin pour ſe conduire par des vues politiques, ne voulut prendre aucune part aux affaires de la Grèce. Il refuſa des troupes à Cléomène; il ne lui permit pas même de retourner à Sparte; & ce roi malheureux, après de vaines tentatives pour recouvrer ſa liberté, fut réduit à ſe donner la mort. Les Spartiates qui ne lui avoient point encore donné de ſucceſſeur, diſposèrent alors du trône; mais ce fut au gré de la faction favorable aux Etoliens.

Les deux branches des Héraclides

ſubſiſtoient encore. On choiſit dans l'une, Agéſipolis; & comme il étoit encore enfant, on le mit ſous la tutèle de ſon oncle Cléomène. L'autre branche fut tout-à-fait oubliée. Lycurgue, ſimple particulier, obtint la couronne. Elle ne lui coûta qu'autant de talens qu'il y avoit d'Ephores; tant, dit Polybe, les grandes dignités s'achètent quelquefois à vil prix.

La guerre ſe fit alors avec vivacité; les Etoliens; les Eléens & les Spartiates d'une part; & de l'autre tout le reſte du Péloponèſe, avec les Acarnaniens, les Macédoniens & les Thébains. Les Meſſéniens refusèrent d'entrer dans l'alliance des Achéens, quoique ce

fût pour eux qu'on eût d'abord pris les armes.

Dans toute cette guerre, Philippe fut cher aux alliés & redoutable aux ennemis; il eut des ſuccès qu'on attribuoit à la fortune : il en eut qu'on auroit jugé téméraires s'il eut échoué. Mais il les dut tous à ſa conduite. Actif, vigilant, infatigable, il ſavoit toujours ſaiſir le moment. Par des marches rapides & bien concertées, il arrivoit ſouvent lorſqu'on l'attendoit le moins; il enlevoit des places qu'on n'imaginoit pas devoir être attaquées, & les ennemis déconcertés ſuccomboient tantôt ſous ſa valeur, tantôt ſous la hardieſſe ſeule de ſes entrepriſes.

Il eſt vrai qu'il avoit un bon conſeil dans Aratus ; mais il pouvoit ſeul exécuter les projets de ce grand homme. On le louoit d'autant plus d'avoir donné ſa confiance à ce vertueux citoyen, qu'il étoit entouré de gens qui ne cherchoient qu'à le tromper & à perdre Aratus.

Parmi ces traîtres étoient Apelle, Léontius & Mégalas. Le premier, qui avoit été tuteur de Philippe, en étoit le miniſtre, les deux autres, mis en place par Antigone Doſon, occupoient deux des principales charges de la cour, & entroient dans toutes les vues d'Apelle, auquel ils étoient dévoués. Ces trois hommes intriguoient ſourdement

pour faire échouer les entreprises qu'Aratus avoit concertées avec le roi de Macédoine ; ils entretenoient même à cet effet des intelligences avec les ennemis. Philippe, qui malgré l'ascendant qu'ils paroissoient avoir pris sur lui, ouvrit les yeux sur leur conduite, punit de mort Apelle & Léontius. Mégaléas se tua pour échapper au supplice qu'il méritoit. Dans toute cette affaire, le roi se conduisit avec autant de prudence que de fermeté.

Déconcertés par la sagesse de ce prince, les Etoliens desiroient la paix, & on la négocioit, lorsqu'on apprit la défaite des Romains auprès du lac de Thrasymène. Ce

fut alors que Démétrius de Pharos, conſeilla au roi de Macédoine de paſſer en Italie, l'aſſurant qu'il étoit déjà maître de la Grèce, & que tout l'Occident alloit tomber ſous ſa domination. Philippe, trop jeune, pour ne pas ſe laiſſer ſéduire aux diſcours flatteurs d'un ami inconſidéré, regarda les ſuccès qu'il avoit eus juſqu'alors, comme l'augure de ceux que Démétrius lui promettoit. C'eſt pourquoi, dans l'impatience de marcher contre les Romains, il ſe hâta de faire la paix avec les Etoliens; & le traité en fut conclu à Naupacte, l'année même de la bataille de Thraſymène.

Ce prince ſeroit devenu le chef

de la Grèce, s'il eût continué de ſe conduire avec la prudence qu'il avoit montrée juſqu'alors. Réunis ſous un général habile, les peuples de cette contrée auroient formé une puiſſance redoutable; & les Romains, épuiſés par les dernières guerres, ſe ſeroient trouvés trop foibles pour ſubjuguer les Grecs par la force des armes. Annibal pour qui la Grèce ſeroit devenue un aſyle, eût pu s'ouvrir un nouveau chemin par l'Illyrie, & marcher une ſeconde fois contre Rome. Au contraire, ſi Philippe avoit abandonné les Grecs à leurs diviſions, il eſt évident qu'il les livroit aux Romains, & qu'il s'y livroit lui-même.

A travers les bonnes qualités qu'on admiroit en lui, on commençoit à démêler des vices qu'on auroit voulu excuſer, lorſque l'échec qu'il reçut devant Apollonie, acheva de les dévoiler. Dès-lors, ceſſant tout-à-fait de ménager les Grecs, il ſe vit autant d'ennemis qu'il avoit de voiſins. Ce n'eſt pas ainſi qu'il falloit ſe préparer à la conquête de l'Italie.

Il ſe rendit à Meſsène, en apparence pour éteindre une ſédition, & il l'alluma de plus en plus, parce qu'il ſe flattoit de trouver, dans les troubles, l'occaſion de ſe rendre maître de la fortereſſe d'Ithome. Il fut même ſur le point de ſe ſaiſir de cette place, dans laquelle les Meſſéniens lui avoient

permis d'entrer pour faire un ſacrifice. C'étoit l'avis de Démétrius qui lui repréſentoit que, s'il ajoutoit Ithome à Corinthe qu'il avoit déjà, il mettroit tout le Péloponèſe ſous ſa domination. Mais Aratus lui rappellant ſes premières années, lui fit voir que l'affection des peuples aſſuroit bien mieux ſa puiſſance que des fortereſſes enlevées par trahiſon. Philippe retenu par un reſte de reſpect pour ce citoyen vertueux, n'oſa exécuter ſon projet. Il s'en repentit bientôt. Il porta ſes armes ſur les terres des Meſſéniens, & parce qu'Aratus déſapprouvoit hautement ſa conduite, il le fit empoiſonner.

C'eſt environ deux ans après,

qu'il eut tout à la fois pour ennemis les Etoliens, les Illyriens, les Eléens, Attalus, roi de Pergame, & les Romains. Si pour lors les Achéens, qui le méprisoient, ne l'abandonnèrent pas, c'est qu'ils avoient les mêmes ennemis. Philippe s'allia du roi de Bithynie, comptant sur une diversion qui empêcheroit Attalus de passer dans la Grèce. Cette alliance lui fut d'un foible secours.

Attaqué de tous côtés, à peine a-t-il remporté deux victoires en Etolie, qu'il est obligé de passer dans le Péloponèse, pour secourir ses alliés contre les Eléens, soutenus des Romains. Encore victorieux il n'a pas le tems de suivre ses avan-

tages. Les Dardaniens ont fait une irruption dans la Macédoine, & il vole à la défenſe de ſes propres états. Il revint dans la Grèce, lorſqu'Attalus repaſſoit en Aſie, parce que Pruſias, roi de Bithynie, venoit d'armer contre lui. Peu après, les Romains ſe retirèrent encore. Les Etoliens abandonnés de ces ſecours, demandèrent la paix, & Philippe la leur accorda.

Quelque tems auparavant un autre ennemi s'étoit déclaré. Machanidas, ſucceſſeur de Lycurgue ſur le trône de Sparte, ravageoit l'Achaïe, & ſe flattoit de contribuer à la ruine du roi de Macécédoine. Mais Philopémen étoit préteur. Nos lecteurs ont deſiré peut-

être des détails particuliers ſur la vie d'un auſſi grand homme. Nous allons aujourd'hui ſatisfaire leur curioſité.

Caſſandre, illuſtre par ſa naiſſance & par l'autorité dont il jouiſſoit à Mantinée, ayant été exilé, ſe retira à Mégalopolis chez ſon ami Craüſe, père de Philopémen. Peu après, Craiiſe étant mort, Philopémen trouva dans Caſſandre un ſecond père.

Il y avoit alors à Mégalopolis deux citoyens éclairés & vertueux, Ecdémus & Damophane. Diſciples l'un & l'autre d'Arçéſilas, ils n'avoient pas étudié la philoſophie pour ſe perdre dans de vaines diſputes. Ils avoient rendu la liberté

aux Mégalopolitains. Ils étoient avec Aratus, lorsqu'il délivra Sicyone. Dans la suite ayant été appelés par les Cyrénéens, ils dissipèrent les troubles qui les divisoient, leur donnèrent des loix, & les gouvernèrent avec beaucoup de sagesse. C'est à ces deux hommes que Cassandre confia le jeune Philopémen.

D'une constitution forte, & propre aux exercices de toutes espèces, Philopémen joignoit à ces avantages une conception prompte, une grande activité, un désir vif de se distinguer, & une exactitude scrupuleuse jusques dans les petites choses. C'étoit une ame qui se portoit au vrai & au bien,

rapidement & comme par inſtinct.

Sous ſes maîtres, il étudia la guerre dans les ouvrages qui traitoient de cet art. Il l'étudia ſurtout dans la vie des grands capitaines. Il lut Homère, le poëte le plus propre à élever l'ame ; & il ne négligea ni l'éloquence, ni la philoſophie morale ; études abſolument néceſſaires aux hommes deſtinés à gouverner les républiques.

Les talens & les vertus ſe formèrent dans Philopémen, comme les plantes croiſſent dans un ſol qui leur eſt propre. Ses premières études lui furent toujours chères, parce qu'il en ſentit toujours l'utilité. Les exercices du corps étoient

les ſeuls délaſſemens de ſon eſprit. Il s'endurciſſoit aux fatigues. Il cultivoit lui-même un bien qu'il avoit à la porte de Mégalopolis ; partageant les travaux avec ſes eſclaves, ſe nourriſſant comme eux, dormant comme eux ſur la paille, toujours le premier à l'ouvrage, & le dernier. On voit combien les grands hommes ſont au-deſſus des préjugés des grands. Ce n'eſt pas le beſoin qui forçoit Philopémen à cette vie dure. Il étoit inutile qu'il fût riche pour lui ; mais il vouloit l'être pour les autres, & il rachetoit ſes citoyens qui avoient été faits priſonniers à la guerre.

Il étoit dans ſa trentième année,

lorſque Mégalopolis fut livrée à Cléomène par trahiſon. Il déroba ſes concitoyens au vainqueur, & les ayant conduits à Meſsène, il les perſuada de ſe refuſer aux offres du roi de Sparte, qui les invitoit à revenir dans leur patrie. Il jugeoit que ce prince abandonneroit Mégalopolis, lorſqu'elle ſeroit ſans habitans. Il ne ſe trompa pas. Peu de tems après, il ramena les Mégalopolitains dans leur ville, ruinée à la vérité, mais libre.

C'eſt dans cette même campagne que ſe donna la bataille de Sélaſie, entre Cléomène & Antigone Doſon. La gauche du roi de Macédoine repouſſée, fuyoit en déſordre, & il étoit tems de la ſou-

tenir. Philopémen, qui le représenta, voyant qu'on ne l'écoutoit pas, prit ſur lui de faire marcher la cavalerie mégalopolitaine qu'il commandoit, & ce mouvement, fait à propos, ramena la victoire. Antigone ayant enſuite demandé pourquoi la cavalerie avoit attaqué avant d'avoir reçu ſes ordres; tous ſes officiers s'excusèrent, & rejettèrent ſur le jeune Mégalopolitain une faute dont ils n'avoient pas été capables. Antigone leur répondit que ce jeune homme s'étoit conduit en grand capitaine. Il tenta inutilement de ſe l'attacher.

Pendant la paix qui ſuivit l'expulſion de Cléomène, Philopémen

alla faire la guerre en Crète. Il y acquit une grande réputation, & à ſon retour, les Achéens le nommèrent général de la cavalerie.

Ce commandement ouvroit la préture aux généraux, lorſqu'ils ſavoient ménager les ſuffrages des citoyens. C'eſt à quoi on n'avoit réuſſi juſqu'alors, qu'en uſant de beaucoup d'indulgence, & la cavalerie achéenne étoit tout-à fait tombée. Sous Philopémen, elle fut ſupérieure à celle des ennemis ; parce qu'il rétablit la diſcipline. Cependant il parvint à la préture, & il n'en fut pas moins ſévère. Les Achéens, dociles aux leçons de ce grand maître, devinrent d'excellens ſoldats.

C'eſt pendant ſa préture que Machanidas prit les armes. Une bataille, qui ſe donna près de Mantinée, termina cette guerre. Après un combat opiniâtre, l'aîle gauche de Philopémen, compoſée d'étrangers, fut miſe en déroute. Le reſte de l'armée n'avoit point encore donné, & Machanidas, qui pour lors débordoit l'ennemi, auroit pu tout à la fois l'attaquer de front, & le prendre en flanc; mais il pourſuivit les fuyards; & cette faute, dont Philopémen ſut profiter, lui coûta la victoire & la vie.

La paix que les Etoliens obtinrent deux ans après, lorſque Scipion paſſoit en Afrique, devint

générale. Tous les alliés de part & d'autre furent compris dans le traité ; & les Romains y accédèrent eux-mêmes, parce qu'ils avoient alors besoin de toutes leurs forces contre Carthage. Mais il paroît que Philippe, qui se portoit par inquiétude à de nouveaux projets, n'avoit voulu que se débarrasser d'une partie de ses ennemis. En effet, il continua de faire la guerre au roi de Pergame ; il la déclara aux Athéniens ; il attaqua les Rhodiens ; & il menaça l'Egypte. Toutes ces puissances ayant porté leurs plaintes à Rome, lorsque Scipion venoit de vaincre Annibal, la république déclara la guerre au roi de Macédoine.

CHAPITRE VI.

De la première guerre de Macédoine & de ses suites.

LA *Macédoine*, remarque M. de Montesquieu, *étoit presque entourée de montagnes inaccessibles. Les peuples en étoient très-propres à la guerre, courageux, obéissans, industrieux, infatigables.*

La Grèce, dit le même écrivain, *étoit redoutable par sa situation, sa police, ses mœurs, ses loix; elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art* (1).

---

(1) Grandeur & décadence des Romains, chap. 5.

Alors de tous les peuples de la Grèce, les plus puiſſans étoient les Etoliens & les Achéens. Les Etoliens endurcis aux fatigues, intrépides dans les combats, capables des entrepriſes les plus hardies, n'aimoient que la guerre. Les Achéens, moins belliqueux, mais également jaloux de leur liberté, étoient puiſſans par la ſageſſe de leur gouvernement, & ils devenoient ſoldats ſous Philopémen. Enfin les Spartiates, quoiqu'aſſervis ſous des tyrans, ſe faiſoient encore redouter, parce qu'ils conſervoient leur premier courage, les autres peuples n'étoient rien par eux-mêmes. Les Macédoniens, les Etoliens, les Achéens & les Spartiates dé-

cidoient donc du ſort de la Grèce.

Le conſul P. Sulpicius Galba aborda en Illyrie avec deux légions. Pendant qu'il ſe rendoit maître de quelques places ſur les frontières de Macédoine, vingt vaiſſeaux qu'il avoit détachés de ſa flotte, ſe joignirent à celle d'Attale, chaſsèrent les Macédoniens de l'Attique, enlevèrent Chalcis, ſubjuguèrent les Cyclades, & bientôt après toute l'iſle d'Eubée. Philippe mit le ſiège devant Athènes, le leva & ravagea l'Attique. Cependant pluſieurs princes voiſins de la Macédoine armoient contre lui.

Les Etoliens, ſollicités par les deux partis, ne ſe déclaroient pas

encore. Philippe fut défait, & ils armèrent pour les Romains. C'eſt avec leurs ſecours que Rome vainquit. La campagne ſuivante fut moins féconde en évènemens, parce que P. Villius la commença dans l'arrière-ſaiſon.

Les rois de Macédoine ne pouvoient pas entretenir par eux-mêmes un grand nombre de troupes. Ils avoient beſoin que la Grèce leur fournît de l'argent, des vivres, des munitions & même des ſoldats. Pour terminer promptement la guerre, il falloit donc enlever ces ſecours à Philippe, & par conſéquent détacher les Grecs de ſon alliance; c'eſt-à-dire, qu'il ne ſuffiſoit pas de vaincre, il falloit né-

gocier. Rome trouva dans T. Quintius Flaminius, qui remplaça P. Villius, un bon général & un habile négociateur.

Il eut une entrevue avec Philippe, qui parut désirer la paix, & on tint des conférences pendant trois jours. Il prévoyoit sans doute quelle en seroit l'issue. Mais il vouloit faire croire qu'en armant contre le roi de Macédoine, Rome n'avoit pas dessein de faire la guerre aux Grecs, & qu'au contraire, elle s'intéressoit à leur liberté. En effet, il mit pour conditions à la paix, que Philippe retireroit ses garnisons de toutes les villes grecques; & parmi ces villes, il comprit celles de Thessalie, qui depuis Philippe,

père d'Alexandre, avoient toujours été soumises aux Macédoniens. *Quand vous m'auriez vaincu*, dit le roi, *vous ne m'imposeriez pas des loix plus dures*; & il rompit les conférences.

Les Grecs eurent la simplicité de croire que Rome, dont toutes les entreprises avoient été terminées par des conquêtes, & qui sortoit à peine d'une guerre longue & dispendieuse, reprenoit les armes uniquement pour assurer leur liberté. Cette illusion fut l'ouvrage de Quintius; il sut l'entretenir.

Il ne falloit plus que des succès pour détacher tout-à-fait de Philippe des peuples qu'il aliénoit, & qui croyoient voir leur sûreté

dans la protection des Romains. Quintius, campé dans l'Epire, étoit séparé de l'ennemi par des défilés qui paroissoient inaccessibles. Il les força; le roi s'enfuit dans le fond de la Macédoine, & la victoire soumit aux Romains l'Epire & la Thessalie. Leur flotte, celle d'Attale & celle des Rhodiens, s'étant réunies, prirent Erétrie & Cariste, deux villes principales de l'Eubée, où il y avoit garnison macédoniene. Elles mirent ensuite le siège devant Corinthe. Dans le dessein de gagner les Achéens, Quintius publia qu'il ne prendroit cette ville que pour la leur rendre.

Les Achéens se trouvoient dans une situation où ils ne pouvoient

éviter un inconvénient, que pour tomber dans un autre. S'ils avoient des obligations à Philippe, ce prince leur étoit ſuſpect; d'ailleurs, il paroiſſoit trop foible pour les défendre. Cependant il n'y avoit pas de milieu; il falloit avoir les Romains pour amis ou pour ennemis; & il falloit opter, lorſque leur flotte aſſiégeoit Corinthe, & que le conſul approchoit avec ſes légions. L'alliance des Romains fut acceptée. Voilà donc les principaux peuples de la Grèce déclarés contre Philippe.

C'eſt ainſi que Quintius termina ſa première campagne. On lui continua le commandement avec le titre de proconſul. Il y avoit de

l'inconvénient à donner chaque année la conduite de la guerre à de nouveaux généraux, qui ayant à peine le tems de prendre connoiſſance des lieux, étoient révoqués au moment qu'ils pouvoient agir avec plus de vigueur.

Pendant l'hyver, Nabis qui avoit uſurpé le trône de Sparte après la mort de Machanidas, fit une alliance avec les Romains, & remit à Quintius la ville d'Argos que Philippe lui avoit confiée. Le traité que fit le proconſul avec ce monſtre, auroit ſuffi pour faire voir aux Grecs qu'il s'intéreſſoit peu à leur liberté. Mais ils n'ouvroient pas les yeux, & d'ailleurs il n'étoit plus tems de les ouvrir.

Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenoient le moins de part qu'ils pouvoient aux affaires générales. Uniquement conduits par le ſentiment préſent du bien & du mal, ils n'avoient pas aſſez d'eſprit, pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter; & ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république ſe maintenoit dans l'anarchie même (1). Cette république étoit une aſſociation des villes de la Béotie.

Incertains par caractère, & comme engourdis, les Béotiens pour prendre un parti, avoient beſoin d'y être forcés. Il étoit peu avantageux pour les Romains de les

(1) Monteſquieu. *Ibid.*

acquérir ; mais il leur importoit de les enlever à Philippe, parce que la défection de tous les peuples de la Grèce achevoit de ruiner la réputation de ses armes, & décourageoit les Macédoniens. Quintius & Attale se rendirent à Thèbes, suivis d'un corps de troupes, qui ne laissant pas la liberté des suffrages, ne permit pas aux Béotiens de rester dans leur incertitude. L'alliance avec les Romains fut arrêtée tout d'une voix. Sur ces entrefaites, Attale mourut. Fidèle à ses alliés, juste envers ses sujets, ami des lettres, ce prince généreux fut généralement regretté. Il laissa la courone à Eumène, l'aîné de ses fils.

Quintius aſſuré des Grecs dont les troupes fortifièrent ſon armée, tourna tous ſes efforts contre la Macédoine. Une victoire qu'il remporta dans les montagnes de Cynoséphale en Theſſalie, força Philippe à lui demander la paix, & il la lui accorda aux conditions ſuivantes ; qu'il ſe renfermeroit dans les limites de la Macédoine ; qu'il évacueroit toutes les villes grecques où il avoit garniſon ; qu'il livreroit tous ſes vaiſſeaux ; & qu'il payeroit mille talens en dix années.

Dans l'aſſemblée où les alliés traitèrent des conditions de cette paix, les Etoliens avoient propoſé de détrôner Philippe, comme le ſeul moyen d'aſſurer la liberté

de la Grèce. Mais le proconſul jugea qu'il étoit de l'intérêt des Romains de conſerver un monarque, dont l'ambition inquiète affoibliſſoit les Grecs en les diviſant. D'ailleurs les Etoliens, alors le peuple le plus puiſſant de la Grèce, ſeroient devenus trop redoutables, ſi on eût anéanti l'unique puiſſance qui pouvoit leur réſiſter. Ils avoient eu la plus grande part à la dernière victoire ; & parce que dans leur aveuglement, ils s'imaginoient avoir vaincu pour eux, ils s'étoient flattés de donner la loi. Ce fut une raiſon de les humilier. Ils apprirent qu'en armant pour Rome, ils avoient armé contre eux-mêmes.

Cependant les peuples de la

Grèce, fouftraits à la domination d'un roi qui ne les avoit pas pu fubjuguer, fe voyoient à la difcrétion d'un vainqueur qui alloit difpofer de leur fort. Ils ne pouvoient recevoir la liberté que comme un don, & la liberté qui fe donne, n'eft qu'une fervitude déguifée. Les Etoliens ne cefloient de dire qu'on n'avoit fait que changer de maître.

Il y avoit dans la Grèce trois places, qui paroiffoient avoir été élevées pour l'affervir, Démétriade dans la Theffalie, Chalcis dans l'Eubée, & Corinthe dans l'Achaïe. Philippe les appeloit les entraves de la Grèce. Lorfque le fénat envoya des commiffaires pour régler les affaires de cette province avec

le proconſul, il fut aſſez peu politique pour ordonner de laiſſer des garniſons dans ces trois places.

A l'arrivée de ces commiſſaires, les Grecs paroiſſoient inquiets, ſoit qu'ils ſoupçonnaſſent les ordres du ſénat, ſoit que la crainte les leur fît preſſentir. Mais un héraut ayant proclamé aux jeux iſthmiques la liberté de toutes les villes, ils *ſe livrèrent*, dit M. Monteſquieu, *à une joie ſtupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.*

Quintius les avoit raſſurés. Si conformément aux ordres du ſénat, il eût laiſſé garniſon dans les trois places dont nous avons parlé, tous les Grecs auroient reconnu

avec les Etoliens qu'ils n'avoient fait que changer de maître. Il eut au contraire, la ſageſſe de déclarer que ces villes ſe gouverneroient par leurs loix, & qu'il en ſeroit de même de toutes celles qui avoient appartenu à Philippe ou à quelqu'autre prince. Par ce réglement, qui en faiſoit autant de petites républiques, il les retenoit chacune dans la dépendance de la puiſſance qui les protégeoit, & la Grèce ſe trouvoit aſſujettie, parce qu'il l'avoit diviſée. Il étoit facile de prévoir que les Etoliens, Philippe, Nabis & les Achéens ne manqueroient pas de former de nouvelles entrepriſes; que les peuples opprimés porteroient leurs plaintes au

fénat ; qu'en leur donnant des fecours, on affoibliroit les oppreffeurs; que la Grèce en un mot, fe livreroit d'elle-même, & que les Romains auroient à peine befoin de prendre les armes.

Nabis offroit déjà une occafion d'armer contre lui, & Quintius ne la laiffa pas échapper. Ayant affemblé les alliés à Corinthe, il s'agit, leur dit-il, de décider fi Argos fera libre comme les autres villes, ou fi elle reftera au tyran de Sparte qui s'en eft emparé. Cette affaire, ajouta-t-il, vous regarde uniquement ; Rome n'ambitionne que la gloire de délivrer toute la Grèce. La guerre fut déclarée.

Les flottes des Romains, des

Rhodiens & du roi Eumène formèrent le ſiége de Githium, port de mer des Lacédémoniens, & cette place ſe rendit, lorſque le proconſul aſſiégeoit Sparte avec une armée de cinquante mille hommes. Nabis fut forcé d'évacuer Argos & toutes les villes de l'Argolide. Il eut été au pouvoir du proconſul de le détrôner, & de rendre la couronne aux deſcendans d'Hercule ; mais un tyran, odieux aux Grecs & entreprenant, convenoit mieux aux vues des Romains.

Il y avoit néanmoins de la contradiction à ſe déclarer les protecteurs de la liberté, & à laiſſer Sparte dans la ſervitude. Cette conduite paroiſſoit d'autant plus ſuſpecte,

que Chalcis, Démétriade & Corinthe n'étoient pas encore évacuées. Les Etoliens, ſur-tout, ſe plaignoient hautement de la mauvaiſe foi du proconſul. Quintius ſe juſtifia dans une aſſemblée qu'il avoit convoquée à Corinthe. Il évacua toutes les places, quitta la Grèce, & emmena les légions.

Une faction avoit forcé Philopémen à ſe retirer en Crète. Il revint, lorſqu'elle fut diſſipée; on faiſoit alors la guerre au tyran de Sparte. La gloire de ce général ne fut point obſcurcie par l'enthouſiaſme des Grecs pour Quintius.

Les Romains s'étoient à peine retirés, que Nabis mit le ſiége de-

vant Githium, se proposant de recouvrer toutes les places qu'on lui avoit enlevées. Les Achéens députèrent aussi-tôt à Rome, & le sénat promit d'envoyer incessamment une flotte à leur secours. Cependant ils équipèrent à la hâte quelques vaisseaux; ils les chargèrent de soldats & de matelots peu versés dans la marine; & Philopémen, alors préteur, quoiqu'il ne connût la mer que pour avoir été en Grèce, eut l'imprudence de prendre le commandement de cette flotte.

Il fut vaincu; mais il répara bientôt sa défaite. Comptant sur la sécurité que la victoire donnoit aux ennemis, il prit terre, tomba tout-à-coup sur eux, & en fit un grand

carnage. Les Achéens marchoient à Sparte, lorſque Nabis, qui venoit de ſe rendre maître de Githium, accourut avec toutes ſes forces, & les ſurprit dans les défilés. Effrayés lorſqu'ils conſidéroient combien le lieu étoit peu favorable, ils ne ſe raſſurèrent que par la confiance qu'ils avoient dans les reſſources de leur général. En effet, Nabis perdit preſque toute ſon armée, & eut peine à ſe ſauver lui-même à Lacédémone. L'année ſuivante, ce tyran périt par la trahiſon d'un Etolien, & Philopémen aſſocia les Spartiates à la république d'Achaïe. Alors commençoit la guerre de Syrie.

CHAPITRE VII.

Des royaumes de l'Orient avant la guerre de Syrie.

DES débris de l'empire d'Alexandre, nous avons vu plusieurs monarchies se former parmi les discordes, les trahisons, les meurtres & les forfaits. Elles ont duré, comme elles ont commencé ; c'est à-peu-près toute leur histoire. Il faut néanmoins observer quelle étoit la puissance de ces monarchies, si nous voulons juger des causes qui ont contribué aux succès des Romains, lorsqu'ils passèrent en Asie.

Philétère, eunuque, qui avoit

appartenu à un officier de l'armée d'Antigone, paſſa avec ſon maître au ſervice de Lyſimaque, qui lui confia la ville de Pergame avec ſes tréſors. Depuis pluſieurs années, il ſervoit le roi de Thrace avec fidélité, lorſque ſon attachement pour le fils aîné de ce prince, Agathocles, que les intrigues d'Arſinoé avoient fait périr, le rendit ſuſpect à cette princeſſe qui prit des meſures pour le perdre. Il ſe révolta, & avec le ſecours de Séleucus, il conſerva la ville de Pergame. Trois ou quatre ans après, le roi de Thrace & celui de Syrie étant morts, il ſut profiter des querelles qui s'élevèrent entre leurs ſucceſſeurs, & il ſe maintint avec d'autant

d'autant plus de facilité, que les rois de Macédoine, alors chancelans sur le trône, ne pouvoient pas conserver les provinces éloignées. Après un règne de vingt ans, il eut pour successeur Eumène qui étoit son frère ou son neveu. Celui-ci en régna vingt-deux, & laissa la couronne à Attale, fils d'Attale, frère de Philétère. C'est celui que nous avons vu allié des Romains.

Le royaume de Bithynie, plus ancien, avoit eu ses rois particuliers sous la domination des Perses. Il les eut encore sous les successeurs d'Alexandre, & il fit partie de la monarchie de Lysimaque. Les troubles qui survinrent après la mort de Séleucus furent favo-

rables à l'agrandiſſement des rois de Bithynie, & c'eſt à cette époque qu'ils commencèrent à devenir puiſſans. Nicomède I régnoit alors, & ſon règne a été long.

La puiſſance des rois de Cappadoce eſt de la même époque. Auparavant ils étoient ſous la domination des Perſes. Le premier dont l'hiſtoire fait mention, eſt un Pharnace à qui Cyrus avoit donné ce royaume. Ainſi que les rois de Bithynie, ceux de Cappadoce ont pris peu de part à la guerre de Syrie.

En Egypte Ptolomée Soter, fils de Lagus, a conſervé ſur le trône l'amour de la ſimplicité & l'éloignement du faſte. Philadelphe eut auſſi

des vertus. Il protégea les arts & le commerce. Il répandit l'abondance dans ses états ; mais il s'amollit dans le luxe, & il flétrit les commencemens de son règne par la mort de Démétrius de Phalère. Démétrius avoit conseillé à Soter de laisser la couronne à l'aîné de ses fils.

Ptolémée Evergète aima les lettres, attira les savans & agrandit ses états. Ses successeurs furent des ames lâches, livrées aux débauches & aux forfaits.

Les Gaulois venoient de s'établir dans la Thrace, lorsqu'Antiochus, qui succédoit sur le trône de Syrie à Séleucus, déclara la guerre à Nicomède, roi de Bithynie. Nicomède ouvrit l'Asie aux

Gaulois qu'il appella à ſon ſecours ; & Antiochus remporta ſur eux une victoire qui lui fit donner le ſurnom de Soter ou de Sauveur. Les Gaulois cependant reſtèrent maîtres d'une partie de l'Aſie mineure, qu'on a nommée Gallo-grèce, ou Galatie, & Nicomède ajouta de nouvelles provinces à ſon royaume.

A la mort de Philétère, Antiochus Soter ayant voulu s'emparer de Pergame, Eumène le vainquit près de Sardes, & lui enleva auſſi pluſieurs provinces. Comme la Macédoine & la Thrace étoient expoſées à des révolutions continuelles, les rois de Bithynie & de Pergame avoient encore plus

de facilité à faire des conquêtes dans les parties de l'Asie mineure, qui avoient appartenu à Lysimaque.

Ainsi de quatre monarchies formées par les successeurs d'Alexandre, celle de Thrace ne subsistoit déjà plus, celle de Macédoine se soutenoit à peine, & celle de Syrie qui paroissoit la plus puissante, commençoit à se démembrer. Dans ces circonstances, Antiochus Soter arma sans succès contre l'Egypte. Il vouloit soutenir Magas, gouverneur de la Cyrénaïque & de la Libye, qui s'étoit soulevé contre Philadelphe. Cette guerre continua sous son fils Antiochus, auquel les Miléfiens donnèrent le surnom

de *Théos*, ou *Dieu*. Mais pendant que ce prince rassembloit toutes ses forces contre l'Egypte, Arsace, homme d'une basse naissance, souleva les Parthes, & jetta les fondemens d'un nouvel empire. Ses successeurs ont été nommés Arsacides. Peu d'années après, Théodote, gouverneur de la Bactriane, prit le titre de roi. D'autres gouverneurs se soulevèrent à son exemple, & Antiochus perdit toutes les provinces au-delà du Tigre. Il fit alors la paix avec Philadelphe, & il épousa sa fille Bérénice.

Mais Laodice, sa sœur & sa femme qu'il avoit répudiée, l'empoisonna, mit sur le trône Séleucus II, son fils aîné, surnom-

mé Callinicus ou victorieux, & se hâta de faire périr Bérénice, & un fils que cette princesse avoit eu d'Antiochus Théos. Ptolémée Evergète qui montoit alors sur le trône, arma pour venger la mort de sa sœur. Il conquit plusieurs provinces, il fit mourir Laodice, & il eût détrôné Séleucus, si une sédition ne l'eût pas forcé à revenir dans ses états. Avec un butin immense, il remporta les idoles que Cambyse avoit autrefois enlevés à l'Egypte, & il les replaça dans leurs anciens temples. Ce fut à cette occasion que les Egyptiens lui donnèrent le surnom d'Evergète, c'est-à-dire, bienfaiteur.

Antiochus, surnommé Hiérax,

oiſeau de proie, commandoit dans l'Aſie mineure. Il arma ſous prétexte de donner des ſecours à Séleucus ſon frère, qu'il vouloit détrôner. Le roi de Syrie ayant découvert ſes deſſeins, fit la paix avec l'Egypte, marcha contre lui, & fut vaincu près d'Ancyre en Galatie.

Les Gaulois qui ſervoient dans l'armée d'Antiochus, ſe ſoulevèrent; & ce prince, bien loin de recueillir le fruit de ſa victoire, continua la guerre ſans ſuccès, & périt enfin, après avoir erré de province en province. Eumène qui profita de ces troubles, recula ſes frontières, & Attale qui lui ſuccéda, & qui prit le premier le

titre de roi de Pergame, pouffa fes conquêtes jufqu'au mont Taurus. Sur ces entrefaites, Séleucus ayant tourné fes armes contre Arface qui lui avoit enlevé l'Hyrcanie, perdit une grande bataille, dans laquelle il fut fait prifonnier. Il mourut quelques années après chez les Parthes.

Il eut pour fucceffeur fon fils Séleucus III, auquel on donna le furnom de Géraunus ou de Foudre, quoiqu'il eût un corps foible & un efprit plus foible encore. Ce prince eût perdu la courone, fi Achéus, fon oncle maternel, n'eût pris les rènes du gouvernement. Il le conduifit contre Attale, & il avoit recouvré toutes les provinces

que ce roi avoit enlevées à Callinicus, lorſque Séleucus mourut empoiſonné. Achéus punit les coupables, refuſa le trône qui lui fut offert par l'armée, & le conſerva au frère du dernier roi, Antiochus le Grand. Trois ans après, mourut Evergète, auquel ſuccéda ſon fils Ptolémée, ſurnommé Philopator, c'eſt-à-dire, qui aime ſon père.

Nous voici aux évènemens contemporains aux préparatifs d'Annibal pour paſſer en Italie. C'eſt le tems où trois jeunes ſouverains commencèrent à gouverner les trois principales monarchies; Philippe, la Macédoine; Antiochus III, la Syrie; Ptolémée Philopator, l'E-

gypte. Nous avons vu comment Philippe livra la Grèce aux Romains ; il nous reste à considérer la conduite de Philopator & d'Antiochus.

Leurs monarchies, formées des débris d'un empire qui ne pouvoit subsister, ont eu dès leurs fondateurs tous les vices qui préparent la chûte des états. Aux révolutions qu'a éprouvées la Syrie, nous voyons quelle étoit sa foiblesse. Si l'Egypte s'est mieux conservée, c'est que jusqu'à Philopator ses souverains ont eu quelques vertus. D'ailleurs les Egyptiens & les Syriens étoient également amollis ; & les Macédoniens, confondus parmi eux, avoient pris leurs moeurs.

Ces deux monarchies, également foibles, ne se défendoient l'une contre l'autre, que parce qu'elles étoient chacune dans l'impuissance de conquérir. L'Egypte n'avoit à redouter que les Séleucides, & par cette raison, elle se maintenoit mieux. La Syrie, au contraire, étoit entourée d'ennemis. Puissans par les provinces qu'ils lui avoient enlevées, tous se faisoient craindre à la fois, parce que pour se conserver, tous avoient le même intérêt à se réunir contr'elle.

Incapable de soins, Philopator laissoit le gouvernement du royaume à Sosibe, ministre qui avoit des vices & des talens, & qui faisoit servir à son ambition les foiblesses

de ſon maître. Jamais cour ne fut plus corrompue. Les honneurs étoient proſtitués ; les forfaits paroiſſoient des titres à la faveur ; & le ſouverain donnoit lui-même l'exemple de la ſcélérateſſe. Il fit mourir Magas ſon frère, Bérénice ſa mère, Arſinoé ſa ſœur & ſa femme ; on l'accuſe d'avoir empoiſonné Evergète ſon père. Mais il eſt inutile de compter les victimes que ce monſtre immoloit à ſa rage.

Hermias, mis en place par Séleucus Géraunus, gouvernoit la Syrie. Cruel, lâche, ignorant, tout ſon art étoit de ſe rendre néceſſaire en flattant les goûts du prince, de l'entourer de ſes créatures,

& de fermer tout accès aux hommes de mérite. Les courtisans corrompus lui étoient vendus par les graces qu'ils en avoient reçues, ou qu'ils en attendoient; les autres redoutoient son crédit.

La haine qu'on avoit pour cet homme, occasionna des soulèvemens. Alexandre & Molon, deux frères, dont l'un avoit le gouvernement de la Perse, & l'autre celui de la Médie, armèrent contre Antiochus, sous prétexte d'armer contre le ministre. Ils comptoient sur l'incapacité d'Hermias. Cette révolte arriva la quatrième année du règne d'Antiochus, lorsque ce prince se proposoit de déclarer la guerre au roi d'Egypte.

Alexandre & Molon n'étoient que depuis trois ans dans leurs gouvernemens. Ils ne pouvoient pas y être encore bien affermis ; & il y avoit lieu de présumer que si ce roi marchoit contr'eux, les peuples à son approche les abandonneroient. C'est ce que pensoit Epigène, sujet fidèle & capitaine expérimenté. Mais Hermias, qui craignoit de se compromettre dans cette expédition, l'accusa de vouloir livrer Antiochus aux rébelles. Il conseilla donc au roi de charger de cette guerre quelques-uns de ses généraux, & de marcher lui-même contre Philopator. Il comptoit le conduire à des succès plus assurés, & gagner sa confiance de plus en plus.

Mais les généraux qu'il employa ayant été vaincus dans plusieurs combats, Alexandre & Molon se rendirent maîtres de la Babylonie & de la Mésopotamie. Leurs progrès ne furent pas une raison pour Epigène de changer d'avis. Au contraire, il représenta qu'il étoit plus nécessaire que jamais que le roi se montrât à la tête des armées qu'on enverroit contr'eux. Comme Antiochus en fut convaincu lui-même, Hermias cessa de s'y opposer. Il feignit même de se reconcilier avec Epigène; mais ce fut pour le perdre plus sûrement. Bientôt après, il lui supposa des intelligences avec les rébelles, & le fit mourir. Tout le public savoit combien cette con-

damnation étoit injuste; mais personne n'osoit parler contre le ministre.

Antiochus eut le succès qu'Epigène lui avoit promis. Alexandre & Molon, abandonnés de leurs troupes, se tuèrent l'un & l'autre, & toutes les provinces se soumirent. On s'apperçut pendant cette campagne, que le roi commençoit à souffrir impatiemment la dépendance où il étoit d'Hermias. A ce changement qui se faisoit en lui, on jugea que la haine prenoit la place de la confiance, & que par conséquent, son ame s'ouvriroit facilement aux soupçons. Hermias se rendoit suspect lui-même. Toute sa conduite décéloit une

ambition qui n'étoit pas encore satisfaite, & le public le croyoit capable d'attenter à la vie du roi. Il paroissoit néanmoins difficile & dangereux de parler; car jusqu'alors le ministre étoit seul écouté, & il immoloit à sa vengeance tous ceux qu'il jugeoit lui être contraires. Ce fut le médecin d'Antiochus qui perdit Hermias. L'accès qu'il avoit auprès du prince, lui permit de saisir le moment où il pouvoit parler sans danger, & il parla. Le roi crut devoir pour sa sûreté faire assassiner son ministre.

Lorsqu'Antiochus eut rétabli l'ordre dans l'Orient, il déclara la guerre à Philopator. En une campagne, il recouvra entièrement la

Céléſyrie, que Ptolomée Evergète avoit enlevée à Séleucus Callinicus. L'Egypte paroiſſoit s'ouvrir à lui, & elle étoit ſans défenſe. Soſibe entama une négociation.

L'art d'avancer les négociations, c'eſt de négocier en marchant à l'ennemi. Celle-ci n'étoit qu'un artifice de la part de Soſibe. Auſſi elle n'avança point, & Antiochus ne recommença la guerre, que lorſque les Egyptiens s'y furent préparés. Il n'avoit que deux chemins pour pénétrer en Egypte, l'un par des déſerts impraticables, parce qu'ils ſont ſans eau & ſans fourrages; l'autre par les défilés du mont Liban, & par des places maritimes qui étoient ſous la puiſ-

fance de Philopator. Son armée de terre prit cette route, & fa flotte la foutenoit.

Sofibe qui avoit prévu ce plan, avoit également deux armées ; une fur terre pour défendre les défilés, & une fur mer pour repouffer la flotte ennemie. Nicolas commandoit la première, & Périgène la feconde.

Nicolas étoit campé entre la mer & le mont Liban, dans un chemin étroit, le feul par où l'ennemi pouvoit paffer. Dans cette pofition, tout dépendoit pour les Egyptiens comme pour les Syriens du fuccès d'un combat naval, parce que les deux armées ne tiroient leur fubfiftance que de la mer. An-

tiochus jugea devoir former en même tems plusieurs attaques, persuadé que si une lui réussissoit, elle feroit réussir les autres. Ainsi, pendant que l'action s'engageoit sur mer, un corps de troupes marcha contre les défilés, un autre chargea l'ennemi qui étoit au pié du mont Liban, un troisième entreprit de s'ouvrir un chemin par les hauteurs, & le roi resta dans un lieu d'où il voyoit les quatre combats, prêt à porter des secours partout où ils feroient nécessaires. Il vainquit. Plusieurs gouverneurs lui livrèrent leurs places, il soumit toute la Samarie; l'Arabie se souleva en sa faveur, & après avoir assuré ses conquêtes, il vint pren-

dre ſes quartiers d'hiver à Ptolémaïs.

L'année ſuivante, Soſibe arracha Ptolémée à la molleſſe, & le mit à la tête de l'armée. Les deux rois ſe rencontrèrent dans les plaines de Raphia. Les Syriens, plus aguerris, avoient encore l'avantage du nombre. Mais Antiochus ne fut pas le même qu'aux défilés du mont Liban. Il parut craindre d'en venir aux mains. Les Egyptiens, qui eurent le tems de ſe raſſurer, demandèrent à être conduits à l'ennemi, & remportèrent la victoire. Le roi de Syrie fit la même faute que Machanidas.

Il y avoit deux ans qu'Achéus s'étoit révolté, parce que ſes en-

nemis qui entouroient le roi, l'avoient rendu ſuſpect, & ne lui permettoient pas de ſe juſtifier. Antiochus craignit que le mauvais ſuccès de ſes armes n'enhardît d'autres gouverneurs à ſe ſoulever, & que pendant qu'il continueroit de faire la guerre au roi d'Egypte, Achéus ne s'affermît dans ſon gouvernement. C'eſt pourquoi il ſe hâta de demander la paix ; & quoiqu'après ſa défaite il fût encore ſupérieur en force, il rendit à Philopator toutes les provinces qu'il avoit conquiſes.

Attale arma pour Antiochus, parce qu'il étoit avantageux pour les rois de Pergame, que les provinces de l'Aſie mineure fiſſent

partie d'une grande monarchie ſur laquelle il paroiſſoit plus facile d'en faire la conquête que ſur un prince particulier. Trop foible pour tenir la campagne, Achéus ſe renferma dans Sardes, & s'y maintint pendant plus d'un an. Mais ayant été trahi, il fut livré au roi de Syrie, qui lui fit trancher la tête.

Pendant cette guerre, Arſace II, fils du fondateur de l'empire des Parthes, entra dans la Médie, & s'en rendit maître. Il importoit d'autant plus de recouvrer cette province, qu'elle étoit une des plus conſidérables de la monarchie; mais il paroiſſoit difficile d'en chaſſer les Parthes. Antiochus néanmoins les chaſſa. Il avoit d'abord

résolu de recouvrer aussi la Bactriane, qu'Euthydème avoit enlevée au fils de Théodote ; cependant il reconnut ce prince pour roi, & fit alliance avec lui. Il parcourut ensuite les autres provinces orientales, & il y rétablit son autorité. Après sept ans que durèrent ces expéditions, il revint à Antioche. Ce fut alors qu'on lui donna le surnom de Grand. Il s'étoit en effet conduit avec autant de prudence que de courage.

L'année suivante, mourut Philopator. Ce prince, livré à la débauche, avoit usé par son intempérance, un corps vigoureux & robuste. Agatoclia, musicienne qu'il aimoit, & Agatocle, frère

de cette femme, le gouvernoient depuis quelques années. Odieux l'un & l'autre au peuple, ils osèrent aspirer à la régence ; ils furent massacrés avec toute leur famille.

Philopator laissoit la couronne à son fils Ptolémée Epiphane ou l'illustre. Ce prince n'avoit que cinq ans. Antiochus & Philippe s'unirent pour le dépouiller. En deux campagnes, le roi de Syrie conquit la Célésyrie & la Palestine. Philippe devoit avoir pour son partage la Carie, la Lybie, la Cyrénaïque & l'Egypte. Mais les guerres qu'il eut avec les Rhodiens & avec Attale ne lui permirent pas de tourner ses armes contre Epiphane.

Dans cette conjonɛture, le conseil du jeune roi d'Egypte eut recours à la proteɛtion des Romains. Ils acceptèrent la régence du royaume, & ils confièrent l'éducation du jeune prince & l'adminiſtration des états à Ariſtomène, acarnanien, qui avoit vieilli à la cour d'Egypte.

Quelques années après, Antiochus conſidérant les progrès des Romains dans la Macédoine, jugea que l'alliance de Philippe lui ſeroit d'un foible ſecours. Il abandonna donc ſes deſſeins ſur l'Egypte; & formant d'autres projets, il réſolut de recouvrer toutes les provinces que Séleucus avoit conquiſes ſur Lyſimaque. C'é-

toit armer tout à la fois contre le roi de Pergame, contre Philippe, & contre les villes libres qui étoient ſous la protection des Romains, ou qui s'y mettroient auſſitôt qu'elles ſeroient menacées. Avant de s'engager dans cette guerre, il voulut s'aſſurer de ſes voiſins. Dans cette vue il maria ſa fille Cléopatre avec Epiphane, & il rendit à ce prince la Céléſyrie & la Paleſtine. Il donna une autre de ſes filles à Ariarathe, roi de Cappadoce. Eumène, qui venoit de ſuccéder à Attale, refuſa ſon alliance.

Antiochus ſe rendit maître d'Ephèſe & de pluſieurs autres villes de l'Aſie mineure, & pendant

qu'une partie de ses troupes assiégeoit Smyrne & Lampsaque, deux villes libres qui implorèrent la protection des Romains, il passa l'Hellespont, & conquit toute la Chersonèse de Thrace. Il y donna audience aux ambassadeurs que Rome lui envoya. Cette république exigeoit qu'il abandonnât ses dernières conquêtes, & qu'il cessât de former des entreprises sur les peuples qu'elle protégeoit. Elle n'obtint rien.

CHAPITRE VIII.

De la guerre de Syrie.

LE roi de Syrie avoit paſſé l'hyver à Antioche. Au printems, il vint à Ephèſe où Annibal arriva preſqu'auſſitôt. Ce général cherchoit un aſyle contre les Romains qui le pourſuivoient. Antiochus juſqu'alors incertain ſur la conduite qu'il tiendroit avec Rome, ne balança plus. Avec Annibal, il ſe crut aſſuré de vaincre, & il employa cette année & la ſuivante aux préparatifs de la guerre.

Il ſembloit que ſous ce roi, la monarchie eût recouvré une partie de ſa puiſſance. Mais les ennemis

qu'il alloit combattre, étoient bien différens de ceux qu'il avoit vaincus; & s'il ne comptoit ſur des ſuccès, que parce qu'il en avoit eu, ſa confiance pouvoit lui être funeſte.

S'il attendoit les Romains en Aſie, ou s'il ſe bornoit à tourner ſes armes contre la Grèce, Rome ſans preſque faire uſage de ſes forces, pouvoit l'accabler du poids de ſes alliés. En Italie au contraire, elle paroiſſoit épuiſée; elle n'y avoit que des alliés épuiſés comme elle; & Antiochus pouvoit lui-même trouver des alliés dans les Gaulois. La république n'étoit donc nulle part plus foible qu'en Italie. D'après ces conſidérations,

persuadé qu'on ne vaincroit Rome que dans Rome, Annibal demandoit au roi cent galères, dix mille hommes de pié & mille chevaux, & pendant qu'avec cette flotte il aborderoit en Italie, où il se flattoit de susciter bien des affaires aux Romains, il vouloit qu'Antiochus conduisît une puissante armée dans la Grèce, d'où il menaceroit de marcher contre Rome.

Le roi approuvoit ce plan. Cependant, comme la guerre n'étoit pas encore déclarée, on paroissoit de part & d'autre vouloir entrer en négociation, & les ambassadeurs du sénat arrivèrent en Asie. Mais ils repartirent sans avoir rien conclu. Ils n'avoient eu d'autre des-

fein que d'obferver les préparatifs qui fe faifoient. On dit qu'un d'eux, P. Vilius, réuffit à rendre Annibal fufpect, parce qu'il affecta de le voir beaucoup. Il eft vrai que ce général ne fut plus confulté, ou que du moins on ne fit rien de ce qu'il confeilloit. Antiochus craignoit fans doute de partager avec lui la gloire du fuccès ; & cette raifon, à laquelle fes courtifans applaudiffoient, fut fuffifante pour lui faire rejetter le plan qu'il avoit d'abord approuvé.

Il renonçoit donc à porter la guerre en Italie, & il fe propofoit la conquête de la Grèce qu'il regardoit comme affurée. Thoas qui lui fut envoyé par les Etoliens,

le confirma dans cette résolution. Il lui représenta que toute la Grèce l'attendoit ; qu'elle étoit sans défense ; que les Etoliens, qui l'avoient ouverte aux Romains, la lui livroient. Il le pressa si fort, qu'Antiochus, sans attendre les troupes qui lui arrivoient d'Orient, partit avec dix mille hommes de pié & cinq cents chevaux, laissant derrière lui Lampsaque, Troas & Smyrne, trois places dont il auroit dû se rendre maître avant de passer en Europe. Il avoit compté sur Nabis & sur Philippe. Le premier venoit de mourir ; le second se joignit aux Romains, à qui Ptolémée, Massinissa & les Carthaginois offrirent des secours

d'hommes, de vivres & d'argent.

Comme les Grecs ne payoient point d'impôts, & qu'ils n'avoient reçu garnison dans aucune de leurs villes, ils ne comprenoient pas qu'Antiochus fût venu pour les délivrer. D'ailleurs, il avoit été appellé par les Etoliens qui leur étoient odieux, & il avoit trop peu de forces pour inspirer quelque confiance. Il voulut engager dans son alliance les Achéens & les Béotiens. Les premiers lui déclarèrent la guerre, les autres lui répondirent que, lorsqu'il seroit en Béotie, ils délibéreroient sur le parti qu'ils auroient à prendre. Il venoit d'échouer dans une tentative qu'il avoit faite sur Chalcis. Une

première expédition mal concertée ne donnoit pas de la réputation à ses armes. Peu après cependant une faction lui livra cette place, & il se rendit maître de toute l'Eubée.

Il étoit à Démétriade, dont les Etoliens s'étoient emparés. Il y délibéra sur les opérations de la campagne suivante. Annibal insista sur la nécessité de détacher Philippe de l'alliance de la république. En effet, si le roi de Macédoine avoit pendant plusieurs années soutenu seul tout le poids de la guerre contre les Etoliens & les Romains, il paroissoit que la Grèce s'ouvriroit difficilement aux légions, si Antiochus & Philippe se réunissoient, lorsqu'ils avoient

pour

pour eux les Etoliens, à qui Rome devoit ses victoires. Au reste, Annibal persistoit toujours dans son premier plan de porter la guerre en Italie; & il demandoit qu'Antiochus se hâtât de faire venir toutes ses flottes & toutes ses troupes. Ses conseils ne furent pas suivis.

Après avoir pris quelques places en Thessalie, Antiochus alla passer l'hyver à Chalcis. Il y épousa la fille de son hôte; il y donna des fêtes, & il oublia les Romains.

Cependant le consul Manlius Acilius, parti de Rome avec vingt mille hommes de pié, deux mille chevaux & quinze éléphans, joignit Philippe dans la Thessalie;

& se rendit maître de toutes les places, dans lesquelles le roi de Syrie avoit laissé garnison. Antiochus n'avoit pas encore reçu les troupes qu'il attendoit d'Asie; & les Etoliens ne lui amenèrent que quatre mille hommes. Réduit à défendre les défilés des Thermopiles, il campa au même endroit où les Spartiates avoient autrefois combattu contre les Perses. Les Romains passèrent par les mêmes sentiers par où Xercès & Brennus après lui s'étoient ouvert un passage. Le roi de Syrie fut défait, s'enfuit à Chalcis, où il ne ramena que cinq cents hommes, repartit pour l'Asie, & toute l'Eubée se soumit au consul.

Après la ſeconde guerre punique, ce fut une grande entrepriſe pour les Romains de paſſer dans la Grèce, & le peuple s'oppoſa d'abord à cette nouvelle guerre. Mais quand Philippe eut été humilié, quand les Grecs, qui ſe croyoient libres, furent en effet aſſervis, & quand Antiochus eut été chaſſé honteuſement; le paſſage en Aſie devenoit d'autant plus facile, que la république n'avoit à faire que la moindre partie des frais de la guerre. Elle armoit pour elle Philippe, Eumène, les Rhodiens, & il ne lui falloit que quelques victoires pour aſſujettir l'Orient.

Antiochus cependant croyoit n'avoir rien à craindre, parce qu'il laiſ-

ſoit la mer entre les Romains & lui, & il fallut qu'Annibal lui ouvrît les yeux ſur le danger qui le menaçoit. Alors ſongeant à fermer l'Helleſpont, il fortifia Lyſimachie, Seſtos, Abyde & pluſieurs autres places, & il ſe hâta de raſſembler toutes ſes forces. Il étoit tems; car la flotte des Romains, qui paroiſſoit déjà, remporta bientôt après une victoire. Cette action termina la campagne.

L. Cornélius Scipio, nommé conſul, obtint le département de la Grèce, parce que ſon frère, Scipion l'africain, offrit de ſervir ſous lui en qualité de lieutenant. Le ſénat lui permit de paſſer en Aſie, s'il jugeoit que le bien

de la république le demandât.

Jusqu'alors les Etoliens avoient demandé la paix sans pouvoir l'obtenir. Les deux Scipions, qui vouloient marcher contre Antiochus, leur accordèrent une trève de six mois. L'armée romaine traversa la Macédoine. Philippe se fit un devoir de fournir aux troupes tout ce qui leur étoit nécessaire. Ce prince qui ne pouvoit plus se relever, se flattoit d'obtenir au moins quelques-unes des places qu'on enleveroit aux Etoliens & au roi de Syrie. Dès que les ennemis de la république crurent pouvoir s'agrandir en armant pour elle, tous armèrent les uns contre les autres, & tous furent subjugués.

Antiochus ouvrit la campagne par une victoire navale, que Polyxénidas remporta sur les Rhodiens. Mais ceux-ci ayant équipé une nouvelle flotte, battirent Annibal qui amenoit de Phénicie à Ephèse une escadre de trente-sept vaisseaux. Ils le poussèrent dans le port de Mégiste, où ils le tinrent bloqué. Bientôt après la flotte de Polyxédinas fut battue par celle des Romains ; & les Syriens abandonnèrent l'empire de la mer.

Alors au lieu de défendre l'Hellespont, Antiochus retira de Lysimachie & des autres villes, toutes les troupes qu'il y avoit mises en garnison. Ces places qui auroient pu soutenir de longs siéges, il les li-

vra avec toutes les munitions qu'il y avoit amaſſées. Les Romains, qui ſe trouvèrent dans l'abondance, paſsèrent en Aſie ſans obſtacle, & vainquirent à Magnéſie. Le roi n'obtint la paix qu'en abandonnant tout ce qu'il poſſédoit en Europe & en Aſie, en-deçà du mont Taurus. Annibal & Scipion l'africain ne ſe trouvèrent pas à la bataille, le premier étoit encore à Mégiſte, & le ſecond étoit malade à Elée.

Eumène, en conſidération des ſervices qu'il avoit rendus, obtint du ſénat la Lycaonie, les deux Phrygies, la Nyſie & la Cherſonèſe. On donna aux Rhodiens une partie de la Carie & de la Piſidie. On déclara

libres toutes les villes qui l'avoient été avant la bataille de Magnéfie, & on nomma dix commiffaires pour régler fur les lieux les intérêts de ces villes & ceux des alliés. L. Scipion prit le furnom d'afiatique, & fon triomphe furpaffa en magnificence tous ceux qu'on avoit vus jufqu'alors.

Le conful Cn. Manlius, qui prit après le commandement, défit & foumit les Gaulois, nommés Gallogrecs, qui jufqu'alors avoient mis à contribution prefque toute l'Afie mineure. Il condamna Ariarathe, roi de Cappadoce, à payer deux cens talens, parce qu'il avoit donné du fecours au roi de Syrie. Mais en confidération d'Eumène qui

épouſa la fille de ce prince, le ſénat remit une partie de cette ſomme; il accorda à Ariarathe le titre d'allié & d'ami du peuple romain.

Manlius, à la fin de ſon conſulat, quitta l'Aſie, & ramena les légions. Il eut de la peine à obtenir le triomphe, parce qu'il avoit fait la guerre aux Gallo-grecs, ſans y être autoriſé. La même année, on accorda la paix aux Etoliens.

CHAPITRE IX.

Jusqu'à la seconde guerre de Macédoine.

PAR le traité que les Romains conclurent avec Antiochus, non-seulement ils lui enlevèrent plusieurs provinces, ils lui ôtèrent encore le droit de la guerre, comme ils l'avoient ôté aux Carthaginois. Il livra tous ses vaisseaux; on ne lui laissa que dix petits bâtimens; & on lui marqua les limites, au-delà desquelles il ne lui seroit pas permis de naviger.

Il lui étoit défendu d'avoir des éléphans, de s'allier avec les alliés de la république, & de faire chez

eux des levées de ſoldats. Si quelque peuple allié des Romains armoit contre lui, il pouvoit repouſſer la force par la force; mais il devoit ſe borner à la défenſive, & on lui interdiſoit toute conquête. Or, tous ſes voiſins étoient alliés des Romains, ou le deviendroient lorſqu'ils lui déclareroient la guerre; tous pouvoient donc l'attaquer impunément, & il ne lui reſtoit d'autre reſſource que de porter ſes plaintes au ſénat qui devenoit ſon juge.

Enfin on le condamna à payer, en douze ans, & en douze payemens égaux, douze mille talens. Ce tribut qui épuiſoit ſes finances, achevoit de le mettre hors d'état

de faire la guerre. Comme il n'avoit pas même de quoi faire le premier payement, il pilla un temple de Bélus, & il fut aſſommé par le peuple avec toute ſa ſuite. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Séleucus-Philopator.

Les rois de Pergame, de Bythinie, de Cappadoce & d'Egypte, intéreſſés à l'humiliation des Séleucides, aſſuroient la domination des Romains ſur la Syrie; & comme alliés de la république, ils lui étoient ſoumis eux-mêmes, parce qu'ils ne pouvoient être puiſſans, qu'autant qu'ils reſtoient dans ſon alliance. Ainſi Rome commandoit à tous, quoiqu'elle n'eût en Aſie ni places ni troupes. Cette puiſ-

ſance, qui livroit à l'avidité des Romains toutes les richeſſes de l'Orient, eſt l'époque de la décadence des mœurs. On commence à s'en appercevoir aux diſſentions qui s'élevèrent. Scipion l'africain fut accuſé d'avoir vendu la paix au roi de Syrie. Si cette calomnie démentie par le caractère de Scipion, & par l'état où Antiochus avoit été réduit, parut avoir quelque fondement, il falloit qu'il y eût dès-lors bien des Romains capables de malverſation.

Depuis quelques années, les ſénateurs aſſiſtoient aux ſpectacles dans un lieu ſéparé. Cette diſtinction, établie pour la première fois ſous le ſecond conſulat de Scipion

l'africain, l'an de Rome 560, déplut au peuple. On se plaignit des censeurs qui l'avoient approuvée. Ce grand homme à qui, lorsqu'il triompha de Carthage, on avoit voulu prodiguer des honneurs extraordinaires, & qui les avoit tous refusés, vit que ses services étoient oubliés, & que le peuple, qui passe subitement de l'enthousiasme à l'indifférence, se plaît à humilier ceux qu'il a élevés. Ce fut-là la vraie cause de l'accusation intentée contre lui. Ses ennemis crurent avoir trouvé le moment de se venger de la considération dont il jouissoit.

Parmi eux étoit M. Porcius Cato. Il s'étoit déclaré ouvertement

contre lui, dès le tems qu'on porta la guerre en Afrique. Uni alors avec Fabius, il désapprouvoit hautement cette entreprise, & depuis, quoiqu'elle eût réussi, il ne cessa d'outrager Scipion. C'étoit un homme nouveau qui avoit eu de la peine à se faire remarquer, & qui cherchoit à se faire une réputation, en déchirant la réputation des premiers citoyens. Il est vrai qu'il étoit simple dans sa manière de vivre, & rigide jusqu'à l'excès; & il jouissoit de la considération qu'on obtient toujours, quand, avec une conduite qui affiche les anciennes mœurs, on déclame contre les mœurs qui se corrompent. Mais quelles qu'ayent été ses vertus, il

a été jaloux d'un grand homme, & ce vice flétrit les vertus mêmes. Ce fut à sa sollicitation, que deux tribuns, nommés l'un & l'autre Q. Pétilius, citèrent Scipion devant le peuple.

Le hasard fit que le jour où Scipion comparut, étoit celui où Annibal avoit été vaincu à Zama. Il n'eut pas à se justifier. *Romains*, dit-il, *à pareil jour je vainquis Annibal, & soumis Carthage; allons en rendre graces aux dieux.* Il monte alors au Capitole, & tout le peuple le suit. Il triomphoit des tribuns. Mais prévoyant que leurs poursuites recommenceroient, il se retira à Literne, bien déterminé à ne prendre plus aucune part aux affaires publiques.

Il y étoit à peine qu'il fut encore cité. Un des tribuns, Tib. Sempronius Gracchus, quoique fon ennemi, fit ceffer cette procédure. Plus généreux que Caton, il repréfenta combien elle étoit humiliante pour le peuple même. Ce procédé lui mérita l'eftime des honnêtes gens, & quelques années après, il époufa la fille de Scipion, Cornélia, qui fut la mère des Gracques.

Les Pétilius ne fe défiftèrent pas. Ils cefsèrent, à la vérité, d'attaquer perfonnellement Scipion l'africain; mais ils demandèrent qu'il fût informé en général contre tous ceux qui avoient reçu de l'argent d'Antiochus. Caton, qui les faifoit agir,

harangua lui-même le peuple à ce ſujet, & la loi paſſa. Mais le préteur, chargé par le ſénat de faire les informations néceſſaires, devint l'objet de la haine publique, parce que, ſans avoir trouvé aucun indice de péculat, il condamna Scipion l'aſiatique à reſtituer au tréſor public une ſomme, à laquelle tous ſes biens ne ſuffirent pas. Un peuple eſt déjà bien corrompu, quand on porte à ſon tribunal des affaires de cette eſpèce; & quand ces accuſations tombent ſur des citoyens qui ne ſont pas coupables, il doit ſe corrompre encore; car il s'accoutume à regarder comme autant de calomnies les malverſations dont

on accuſe ceux mêmes qui en commettent, & on s'en prévaudra.

Les comices, qui ſe tinrent pour l'élection des cenſeurs, firent ceſſer ces procédures ſcandaleuſes, parce qu'ils donnèrent lieu à de grandes brigues. Caton s'étoit mis ſur les rangs.

Une dignité qui mettoit la condition des citoyens à la diſpoſition de ceux qui l'exerçoient, paroiſſoit réſervée pour la nobleſſe, c'eſt-à-dire, pour les patriciens ou pour des plébéiens dont la famille avoit été illuſtrée par des magiſtratures curules. Les nobles indignés de voir Caton parmi les candidats, ſe réunirent pour lui donner l'excluſion. Les citoyens riches, qui

commençoient à goûter le luxe, ne vouloient pas d'un censeur qui affichoit l'austérité ; & plusieurs qui l'avoient offensé, craignoient de se voir sous l'autorité d'un homme qui n'oublioit pas les offenses. Mais le luxe des grands étoit odieux au peuple qui ne le partageoit pas ; & la haine qu'ils montroient pour Caton, lui assuroit la faveur de la multitude. Non-seulement il obtint la censure ; il désigna même parmi les patriciens celui qu'il vouloit pour collègue, & on lui donna, comme il le demandoit, L. Valérius Flaccus. Il s'acquittoit envers lui ; car c'est Valérius qui l'avoit fait connoître, & qui lui avoit ouvert l'entrée aux honneurs.

Il le fit prince du ſénat. Il chaſſa de ce corps pluſieurs ſénateurs ; il ôta le cheval à Scipion l'aſiatique ; & il mit de groſſes impoſitions ſur toutes les choſes de luxe. Cette cenſure a été célèbre par la ſévérité des cenſeurs.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Rome, la Grèce & la Macédoine offroient d'autres ſcènes. Philippe comparoiſſoit devant des commiſſaires que la république avoit envoyés pour juger des plaintes que faiſoient contre lui Eumène, les Theſſaliens & d'autres peuples. Il s'agiſſoit ſur-tout de quelques places que le roi de Pergame prétendoit faire partie de la Cherſonèſe qui lui avoit été donnée.

Philippe, quoiqu'humilié, montra néanmoins aſſez de fermeté pour étonner les commiſſaires. Ils n'oſèrent prendre ſur eux de porter un jugement définitif, & ils renvoyèrent l'affaire au ſénat.

Nous avons dit qu'après la mort de Nabis, Philopémen réunit Sparte à la ligue des Achéens. Or, il y avoit dans cette ville un parti qui étoit contraire à cette réunion. Il en porta ſes plaintes au ſénat, & le ſénat avoit pour maxime de favoriſer tous ceux qui lui portoient des plaintes. Il donna ſes ordres en conſéquence, & les commiſſaires les portèrent aux Achéens; mais les chefs de la république n'y eurent aucun égard; ils refusèrent

de convoquer l'aſſemblée de la nation, & déclarèrent qu'on ne pouvoit rien changer à ce qui avoit été réglé au ſujet des Spartiates.

Les commiſſaires retournèrent à Rome, où ils furent ſuivis des députés de toutes les puiſſances qui avoient à ſe plaindre ou à ſe juſtifier. Le ſénat ordonna que Philippe évacueroit toutes les places qu'Eumène avoit revendiquées; il invita les Achéens à convoquer leur aſſemblée toutes les fois qu'on l'exigeroit; & il nomma une nouvelle commiſſion dont Ap. Claudius fut le chef.

Sur ces entrefaites, Philippe eut a cruauté de ſe venger ſur les

habitans d'une des villes qu'il devoit évacuer. Caſſandre les fit égorger par ſon ordre. On ne conçoit pas comment ce prince ſe portoit à une cruauté dont il ne pouvoit retirer aucun fruit, & qui autoriſoit les Romains à l'humilier de plus en plus. Appius ne lui diſſimula pas qu'il connoiſſoit l'auteur de ce maſſacre; & il lui ordonna d'envoyer Caſſandre à Rome pour être interrogé. Le roi obéit. En même tems, il fit partir ſon fils Démétrius, qu'il jugeoit propre à faire recevoir ſes juſtifications. Ce jeune prince qui avoit été en otage à Rome avoit mérité l'eſtime des Romains. Il y arriva ſeul. Caſſandre mourut en chemin, & on accuſa

cuſa Philippe de l'avoir fait empoiſonner.

Après avoir réglé les affaires de la Macédoine, les commiſſaires paſsèrent dans l'Achaïe. Lycortas, père de Polybe l'hiſtorien, étoit alors préteur. Pourquoi, lui demandoient-ils, les Achéens s'ils ſont libres, ont-ils quelque compte à rendre au ſénat? Nous ne nous informons pas du traitement que vous avez fait à Capoue après l'avoir priſe; de quel droit vous informez-vous du traitement que nous avons fait aux Spartiates après les avoir vaincus? Appius, ſans entrer dans aucune diſcuſſion, conſeilla aux Achéens de prévenir les ordres de la république, & de faire

d'eux mêmes ce qu'elle ne commandoit pas encore. On ſentit que ce conſeil étoit un ordre, & on obéit.

L'humiliation des Achéens enhardit plusieurs villes à ſe retirer de la ligue, & le ſénat s'applaudit des troubles qu'il avoit fait naître. Alors il affecta de n'y vouloir prendre aucune part, & il répondit aux plaintes des peuples du Péloponèſe, qu'il ne vouloit plus ſe mêler de leurs affaires. Ces troubles enlevèrent Philopémen à la république d'Achaïe. La même année, Scipion l'africain mourut à Literne, & Annibal en Bithynie.

Par le traité honteux qu'Antiochus fit avec les Romains, il s'é-

toit engagé à leur livrer Annibal. Ce général ſe réfugia chez Pruſias, roi de Bithynie, auquel il rendit de grands ſervices dans une guerre contre Eumène. Les Romains le pourſuivirent dans cet aſyle, & Annibal, pour échapper à la trahiſon de ſon hôte, fut réduit à s'empoiſonner.

Il y avoit encore dans toutes les villes des Achéens, un parti qui ſe déclaroit hautement pour la liberté, & il y en avoit un autre qui ne connoiſſoit d'autres loix que les ordres du peuple romain. Le premier auquel la multitude applaudiſſoit, attiroit à lui toute la conſidération; mais le ſecond ne pouvoit manquer de prévaloir bientôt,

ſi ceux qui le ſuivoient devenoient l'objet des bienfaits du ſénat. *Tant que la conſidération ſera le partage de ceux qui vous ſont contraires*, diſoit aux ſénateurs Callicrate, député des Achéens, *& que vous n'accorderez pas des diſtinctions à ceux qui vous ſont dévoués, ne comptez pas ſur une obéiſſance prompte à vos ordres. Protégez donc ceux qui ſe déclarent ouvertement pour vous. Alors les chefs vous ſeront ſoumis, & ils vous ſoumettront les peuples.* Le ſénat ſuivit ce conſeil, & toutes les villes ſe remplirent de délateurs. Callicrate fut ſans doute un des premiers dont la trahiſon fut récompenſée. Il eſt étonnant que le ſénat ait eu beſoin

que ce traître lui indiquât un moyen qu'il auroit pu lui-même trouver facilement.

Démétrius ayant reconcilié ſon père avec les Romains, revint en Macédoine. Son retour diſſipoit la crainte d'une nouvelle guerre, & paroiſſoit aſſurer la paix pour long-tems. Seul fils légitime de Philippe, il devoit naturellement lui ſuccéder. On ne doutoit pas que les Romains, qui l'eſtimoient, ne fiſſent valoir ſes droits, & ne donnaſſent l'excluſion à Perſée, ſon frère aîné, qui étoit né d'une concubine, & qui paſſoit même pour ſuppoſé. Cependant Philippe voyoit avec inquiétude les marques de conſidération que ſon fils avoit reçues

du sénat. Persée qui démêla ces sentimens, eut soin de les entretenir. Il tendit à Démétrius des pièges que ce prince sans artifice ne sut pas éviter. Il mit dans ses intérêts ceux qui avoient le plus de part à la confiance du roi, & lorsqu'il eut répandu des soupçons sur la conduite de son frère, il suborna des témoins, & l'accusa de trahison. Philippe fit mourir Démétrius. Deux ans après, il reconnut l'innocence de ce prince, & il mourut lorsqu'il vouloit assurer le trône à Antigone, neveu d'Antigone Doson. Persée lui succéda.

CHAPITRE X.

De la feconde guerre de Macédoine, & de fes fuites.

PHILIPPE, lorfqu'il mourut, fe préparoit à fecouer le joug des Romains. Perfée renouvella l'alliance avec eux, parce qu'il fongeoit d'abord à s'affermir fur le trône.

Un des projets de Philippe avoit été de donner le pays des Dardaniens, ennemis naturels de la Macédoine, aux Baftarnes, Gaulois, fur les bords du Borifthène. Ces barbares, qui ne connoiffoient ni l'agriculture ni le commerce, portoient la guerre par-tout où le butin les appelloit. Ils s'étoient

engagés à servir dans les armées du roi de Macédoine, & en même tems ils devoient faire une irruption en Italie; ils étoient même déjà en chemin, lorsqu'ils apprirent la mort de ce prince, & ce contre-tems les dissipa. Une partie néanmoins tomba sur les Dardaniens. Ceux-ci députèrent à Rome, & accusèrent Persée d'avoir armé les Bastarnes.

Persée s'excusa sur ce que ce n'étoit pas lui qui avoit appellé ces barbares. Cependant il recherchoit l'alliance des Grecs; il avoit ouvert une négociation avec les Carthaginois; & il refusa sous divers prétextes, de donner audience aux ambassadeurs que le sénat lui en-

voya pour lui demander raiſon de ſa conduite.

Dans le deſſein d'engager le ſénat à le prévenir, Eumène vint lui-même à Rome. Il repréſenta que le roi de Macédoine, outre le revenu immenſe qu'il tiroit de ſes mines, avoit de grands tréſors amaſſés par ſon père ; que ſes arſenaux étoient remplis d'armes de toute eſpèce ; que ſon pays, réparé par une longue paix, fourniſſoit beaucoup de ſoldats ; qu'il avoit actuellement trente mille hommes de pié & dix mille chevaux ; qu'il étoit allié de Pruſias, à qui il avoit donné ſa ſœur, & qu'il avoit épouſé la fille de Séleucus ; que les Béotiens & les Etoliens

s'étoient déclarés pour lui ; & que les Achéens lui feroient favorables, si les chefs de leur ligue n'étoient pas dévoués aux Romains.

Il vint encore à Rome des députés de toutes les puissances auxquelles la conjoncture présente donnoit de l'inquiétude, & après quelques négociations inutiles, le sénat déclara la guerre à Persée. Voyons quelles étoient les dispositions des différens peuples.

Séleucus Philopator avoit succédé à Antiochus le grand, son père. Ce prince dans la onzième année de son règne, rappella son frère Antiochus qui étoit en ôtage à Rome, & envoya en échange son fils Démétrius, âgé de douze

ans. Auſſi-tôt que Démétrius fut parti, Héliodore empoiſonna le roi, & uſurpa la couronne. Ainſi finit Séleucus, prince mépriſable, dont le règne peut être ignoré. Antiochus, inſtruit ſur ſa route de cette révolution, eut recours au roi de Pergame, qui l'établit ſur le trône, au préjudice de Démétrius. Il y avoit alors trois ans que Perſée régnoit. Antiochus, ſurnommé Epiphane, plus mépriſable encore que Séleucus, ne ſe diſtingua que par ſes perſécutions contre les Juifs.

En Egypte Ptolémée Epiphane, après un règne obſcur de 24 ans, avoit laiſſé la couronne à ſon fils Ptolémée Philométor, prince encore mineur, dont le règne com-

mença deux ans avant celui de Persée.

La Célésyrie & la Palestine continuoient d'être un sujet de contestation entre la Syrie & l'Egypte. Philométor livré à l'indolence & à la mollesse, avoit pour ministre un eunuque sans capacité, qui avoit été son gouverneur, & qui l'avoit rendu incapable de soins. Ce règne parut donc favorable à l'ambition d'Antiochus. Il est vrai que l'Egypte étoit sous la protection des Romains. Mais Antiochus ne présumoit pas qu'ils entreprissent de le secourir, parce qu'il arma contre Philométor, l'année même que Rome déclara la guerre à Persée. Croyant néanmoins devoir ménager

ger le ſénat, il fit en même-tems partir des ambaſſadeurs pour déclarer que ſes forces étoient au ſervice de la république. La guerre de Macédoine pouvoit être une diverſion pour lui, & ſon intérêt demandoit qu'elle occupât long-tems les Romains. D'ailleurs, il n'y prit point de part, non plus que le roi d'Egypte.

Quant au roi de Pergame, il tint une conduite ſi équivoque, qu'il ſe rendit ſuſpect aux Romains. On accuſoit néanmoins le roi de Macédoine de l'avoir voulu faire aſſaſſiner; mais peut-être Eumène commençoit-il à craindre que la ruine de Perſée n'entraînât la ſienne.

Prusias se proposoit d'être neutre, & d'attendre l'évènement, comptant que le sénat ne le forceroit pas à prendre les armes contre le frère de sa femme. Quant au roi de Cappadoce, il suivoit le parti d'Eumène son gendre.

Massinissa fournissoit aux Romains du bled, des troupes & des éléphans, secours qu'il ne donnoit, que parce qu'il ne les pouvoit refuser, car il ne désiroit pas l'agrandissement des Romains. Leur politique mettoit alors des bornes à son ambition; & s'ils éprouvoient des revers en Macédoine, il se flattoit de subjuguer malgré eux, toute l'Afrique.

Cotès, roi des Odryses, peuples

de Thrace, se déclaroit ouvertement pour le roi de Macédoine, & Gentius, roi d'Illyrie, eût pris le même parti; mais il vouloit vendre son alliance, & Persée étoit trop avare pour l'acheter.

C'est ainsi que les rois, sans prévoir le danger qui les menaçoit, hâtoient la chûte de Persée, ou la voyoient avec indifférence. Les peuples, qu'on nommoit libres, jugeoient mieux de leurs intérêts. L'événement leur avoit appris que la liberté publiée aux jeux isthmiques, n'étoit qu'une vraie servitude.

Si Persée avoit succombé, les Romains déjà maîtres de la Grèce, en devenoient les tyrans. Au con-

traire, ils se voyoient forcés à la protéger, s'il étoit vainqueur; & elle n'avoit rien à craindre du roi de Macédoine, trop foible pour l'assujettir.

La multitude qui raisonne mal, mais qui sent ses besoins, se déclaroit dans toutes les villes pour ce prince, & parloit de le secourir, sans juger de ses forces, ni de l'usage qu'elle en pouvoit faire.

Parmi ceux qui la conduisoient, les uns pour lui plaire, applaudissoient à son aveuglement; les autres, vendus aux Romains, vouloient l'armer contre le roi de Macédoine. Les meilleurs esprits, voyant le danger sans savoir comment il seroit possible de le préve-

nir, faiſoient des vœux pour Perſée, & attendoient l'événement.

Si ce monarque, moins avare, eût employé une partie de ſes tréſors à ſe faire des créatures dans toutes les villes; s'il eût été capable d'éclairer les peuples & les rois ſur leurs vrais intérêts; s'il eût eu aſſez de génie, aſſez de courage, aſſez de probité pour mériter leur confiance, il auroit réuni des forces qui ne pouvoient rien ſéparément, il ſeroit devenu l'ame d'une ligue puiſſante, & il auroit mis les Romains hors d'état de faire de nouvelles conquêtes. Il n'étoit pas néceſſaire d'armer contr'eux tous les peuples; il ſuffiſoit qu'aucun n'armât pour eux; car ils ne pouvoient plus

conquérir qu'avec les secours de leurs alliés.

Perſée n'avoit aucune des qualités qu'exigeoit la conjoncture où il ſe trouvoit. Les villes de la Grèce ne pouvant donc former une confédération, celles qui auroient oſé les premières ſe déclarer pour lui, n'auroient fait que hâter leur ruine. Diviſées d'ailleurs chacune par des factions, elles ne ſavoient à quoi ſe réſoudre; & on voit que dans cet état des choſes, les Romains n'avoient qu'à paroître, pour les entraîner dans leur parti les unes après les autres.

Telles étoient leurs diſpoſitions, lorſque Rome leur envoya ſes ambaſſadeurs. Les Achéens promirent

tout ce qu'on exigea d'eux. Il en fut de même des Béotiens, auxquels on ne permit pas de délibérer dans leur assemblée générale. Comme on se proposoit de détruire leur ligue, on traita séparément avec chacune de leurs villes; les Rhodiens affectèrent, sur-tout, d'autant plus de zèle, qu'Eumène les avoit rendus suspects. Ils montrèrent une flotte tout équipée, qui n'attendoit que les ordres du sénat.

Les légions ne paroissoient pas encore. Cependant Persée qui avoit achevé ses préparatifs, auroit pu commencer la guerre avec avantage, & des succès auroient enhardi les Grecs à se déclarer pour

lui. Mais lorſqu'il prenoit les armes, il ſembloit craindre de les tourner contre ſes ennemis. Il négocia comme s'il eût voulu la paix. Son incertitude ne lui permit pas de ſe faire des alliés. Les Grecs armèrent contre lui, la plupart malgré eux; & il ſe vit réduit à ſes ſeules forces. C'eſt ainſi que par le pouvoir des circonſtances tous les peuples ſe trouvoient dans la néceſſité de concourir à l'agrandiſſement de Rome, & d'avancer eux-mêmes le moment de leur ſervitude.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, la république étoit gouvernée, pour la première fois, par deux conſuls plébéiens, C. Popilius Lénas & P. Elius. Ils eurent pour

ſucceſſeurs P. Licinius Craſſus, & C. Caſſius Longinus, ſous qui la guerre commença.

Après s'être rendu maître de pluſieurs places dans la Theſſalie, Perſée s'arrêta auprès du mont d'Oſſa. Il auroit pu marcher contre le conſul Licinius, qui étant parti des environs d'Apollonie, avoit trouvé dans l'Epire des chemins preſqu'impraticables, & dont l'armée fatiguée paroiſſoit offrir une victoire facile. Pendant qu'il laiſſoit échapper cette occaſion, les Romains qui ſe remirent de leurs fatigues, s'approchèrent de Lariſſe, & vinrent camper ſur le fleuve Pénée, où ils furent joints par Eumène, qui leur amenoit cinq mille

hommes. Il leur arriva encore quelques troupes des autres alliés, mais en petit nombre.

Le conſul reſtoit dans l'inaction. Il ne paroiſſoit pas même s'informer des deſſeins de l'ennemi. Cependant Perſée qui approchoit parut tout-à-coup à la tête de ſa cavalerie, & de ſes armées à la légère, ayant laiſſé à cinq cents pas derrière lui ſon infanterie en ordre de bataille. Licinius averti par les cris de ſes ſoldats, fit ſortir ſa cavalerie & ſes armées à la légère, les rangea devant ſes retranchemens, & fut défait. Il rejetta la faute ſur les Etoliens.

De part & d'autre l'infanterie avoit vu ce combat ſans y pren-

dre part. Si Perſée, profitant de l'ardeur de ſes troupes & de l'effroi des ennemis, eût fait avancer le phalange macédonienne, il eſt vraiſemblable qu'il auroit remporté une ſeconde victoire. Mais il ſe retira.

Pendant la nuit, Licinius tranſporta ſon camp de l'autre côté du Pénée, & fit de ce fleuve un rempart à ſes troupes effrayées. Il décampa ſans être inquiété par l'ennemi, qui campoit à quelques pas. Perſée, qui ſe diſpoſoit à l'attaquer le lendemain, put ſe reprocher les fautes qu'il avoit faites.

Aux applaudiſſemens que les Grecs donnèrent à ſa victoire, on connut les diſpoſitions où ils étoient

à son égard. Mais il n'étoit pas fait pour conserver leur confiance. Il envoya des ambassadeurs au consul qui fuyoit devant lui, & demanda la paix aux mêmes conditions qui avoient été imposées à son père, après la journée de Cinocéphale. Pourquoi donc avoit-il pris les armes ? Quoique Licinius paroisse un mauvais général, il répondit, avec toute la fermeté d'un romain, que Persée n'obtiendroit la paix, que lorsqu'il laisseroit à la disposition du sénat, son royaume & sa personne.

Quelques expéditions peu importantes terminèrent cette première campagne. L'année suivante, Licinius remit les légions au consul

A. Hostilius Mancinus, qui fut battu, & qui ne fit que des fautes. Celui-ci laissa le commandement à Q. Martius.

Les Romains étoient toujours dans la Thessalie. Le nouveau consul résolut de porter la guerre dans la Macédoine. Il falloit franchir des montagnes difficiles, & forcer des défilés que les Macédoniens occupoient. Il y avoit de la témérité à tenter ce passage. Aussi après quelques jours de marche, les Romains se trouvèrent enfermés de tous côtés. Ils ne pouvoient plus retourner sur leurs pas, qu'en s'exposant au risque de périr, & il leur eût été impossible d'avancer, si Persée eut soutenu les troupes

qu'il avoit mises dans les défilés. Mais ce prince s'effraya, abandonna tous les postes, se retira précipitamment à Pidna, & laissa son royaume ouvert à l'ennemi.

Cependant Martius qui s'étoit exposé à de grands périls, en retiroit peu d'avantages. Persée, revenu de sa frayeur, se saisit des lieux les plus avantageux. Il se retrancha de manière qu'on ne pouvoit ni le forcer dans ses lignes, ni le contraindre à en sortir, & les Romains furent réduits à prendre leur quartier d'hyver dans un pays où ils pouvoient difficilement subsister.

Tel étoit l'état des choses, lorsque les Rhodiens, las d'une guerre

qui interrompoit leur commerce, & dans laquelle ils s'étoient engagés malgré eux, crurent pouvoir agir auprès du sénat en faveur du roi de Macédoine. Fiers des services qu'ils avoient rendus aux Romains contre Philippe & contre Antiochus, ils crurent qu'on ne pouvoit plus se passer de leurs secours; & ils s'imaginèrent que pour forcer Rome à la paix, ils n'avoient qu'à la menacer de leurs armes. Mais par cette démarche ils ne firent qu'aigrir le sénat qui étoit déjà prévenu, & qui dès-lors se proposa de les humilier.

Le peu de progrès des consuls employés contre Persée, donnoit à la guerre de Macédoine, plus

d'importance qu'elle n'en avoit par elle-même ; & on s'occupoit avec inquiétude des moyens de la terminer. Comme tout dépendoit du choix du général, on jetta les yeux fur L. Emilius Paulus.

Paul Emile, c'eft ainfi que nous le nommons, avoit été conful quatorze ans auparavant, & avoit triomphé. Depuis il demanda le confulat fans pouvoir l'obtenir, parce qu'auprès du peuple la brigue ordinairement pouvoit plus que les titres. Il vivoit retiré, occupé de l'éducation de fes enfans, & préférant le repos au tumulte des affaires. Les befoins de la république le tirèrent de fa retraite. Prévenu par les vœux de fes con-

citoyens, il se rendit à leurs instances. Il fut proclamé consul d'un consentement unanime, & on lui assigna le département de la Macédoine; il jugea qu'il ne pouvoit faire un plan de campagne, qu'autant qu'il connoîtroit parfaitement l'état des choses, & il demanda qu'on envoyât des commissaires sur les lieux. Ils partirent avec les instructions qu'il leur donna.

L'Egypte imploroit alors la protection du peuple romain. Dans une première campagne Antiochus avoit conquis la Célésyrie & la Palestine; & dans une seconde, toute l'Egypte, à la réserve d'Alexandrie. Maître de la personne de Philométor, qu'il avoit fait prisonnier,

il faifoit fervir le nom de ce prince à établir fon autorité. Il paroiffoit n'avoir armé contre lui que pour le prendre fous fa tutelle, & le roi d'Egypte qui lui abandonnoit volontairement tous les foins de l'adminiftration, lui livroit lui-même fon royaume.

Après les deux premières campagnes, Antiochus revint dans fes états. Il y faifoit des préparatifs pour achever la conquête de l'Egypte, lorfqu'il apprit que les Alexandrins avoient dépofé Philométor, & mis fur le trône le frère cadet de ce prince, Evergète II, furnommé Phyfcon. Alors il arma fous prétexte de rétablir le roi dépofé.

Phyfcon, réduit à la feule ville

d'Alexandrie, entra en négociation.

Ce fut ſans ſuccès. Après avoir employé inutilement la médiation des principales puiſſances de la Grèce, il eut enfin recours à la protection du ſénat. Ses ambaſſadeurs arrivèrent à Rome au commencement du conſulat de Paul Emile.

Peu après leur départ d'Alexandrie, Antiochus, déſeſpérant de forcer cette place, rendit à Philométor la liberté & tout ce qu'il avoit conquis. Il ne garda que Péluſe, qui lui ouvroit l'Egypte. Il comptoit que la concurrence, qui devoit armer les deux frères l'un contre l'autre, lui livreroit ce royaume. Mais Cléopatre leur

fœur, les reconcilia, & ils convinrent de régner conjointement. Alors Antiochus, dont cette reconciliation déconcertoit toutes les mefures, arma ouvertement contre les deux rois.

Perfée, inftruit des nouveaux préparatifs que faifoient les Romains, rechercha l'alliance d'Antiochus, d'Eumène, des Rhodiens, de Gentius & des Baftarnes. Il eût été plus fage de s'affurer de ces puiffances avant de commencer la guerre.

Ses ambaffadeurs n'obtinrent rien d'Antiochus. Ce prince à qui fon féjour à Rome auroit dû faire connoître les Romains, ne voyoit pas qu'ils menaçoient tous les rois.

Eumène mettoit un prix à ſon alliance, & Perſée ne la vouloit pas acheter. Ces deux rois qui marchandoient, comme ſi leur cauſe n'eût pas été commune, ne purent pas s'accorder.

Perſée compta trois cents talens aux ambaſſadeurs de Gentius; mais le roi d'Illyrie ayant commencé les hoſtilités avant de les avoir reçus, Perſée les retint.

Vingt mille Baſtarnes, ſur les promeſſes qui leur avoient été faites, paſsèrent le Danube. Le roi de Macédoine leur manqua de parole, & ils s'en retournèrent après avoir ravagé la Thrace.

Enfin les Rhodiens perſiſtèrent dans les diſpoſitions qu'ils avoient

montrées pour ce monarque. C'étoit s'associer à sa ruine.

Les Romains avoient donné le commandement de leur flotte au préteur Cn. Octavius, & à L. Anicius le département de l'Illyrie. Ils partirent l'un & l'autre en même tems que Paul Emile.

L'Illyrie ne fit point de résistance. Toutes les villes se soumirent à l'arrivée du préteur; & Gentius, assiégé dans Scodra sa capitale, fut réduit à se livrer lui, sa femme, ses enfans, son frère avec toute sa suite.

Cette guerre ne dura que trente jours. La nouvelle des succès d'Anicius fut portée dans le camp de Paul Emile, que l'Enipée séparoit

des ennemis. Perſée, campé près de la mer au pié du mont Olympe, dans des lieux qui paroiſſoient inacceſſibles, ſe flattoit de conſumer les Romains par la difficulté qu'ils auroient à ſubſiſter. Paul Emile ne lui laiſſa pas long-tems cette illuſion. Il le chaſſa de ſon camp, le pourſuivit juſques ſous les murs de Pidna, & le vainquit. La déroute fut entière. Perſée abandonné de toutes ſes troupes, paſſa dans l'iſle de Samothrace, où il chercha un aſyle dans le temple de Caſtor & Pollux. Bientôt après il ſe rendit au préteur, qui arriva avec toute ſa flotte. La Macédoine ſe ſoumit au vainqueur.

Au commencement de la cam-

pagne, le sénat avoit envoyé trois ambassadeurs auprès d'Antiochus, pour lui ordonner de cesser la guerre qu'il faisoit aux Ptolémées. Lorsqu'ils arrivèrent en Egypte, la nouvelle de la victoire de Paul Emile les avoit précédés ; & Antiochus qui se disposoit à mettre le siège devant Alexandrie, se voyoit menacé de toutes les forces de la république. C'est dans cette circonstance qu'il reçut les ordres du sénat, & que C. Popilius Lénas, chef de l'ambassade, ayant tracé un cercle autour lui, le somma de répondre avant d'en sortir. Il fallut obéir sur le champ, & il évacua l'Egypte. Tous les trônes s'ébranloient par la chûte d'un seul.

Sous

Sous le consulat suivant, on conserva le commandement à Paul Emile & à L. Anicius. En même tems on nomma des commissaires pour régler conjointement avec eux les affaires de la Macédoine & celles de l'Illyrie.

Conformément aux instructions qui leur furent données, on déclara que les Illyriens & les Macédoniens seroient libres; qu'ils conserveroient leurs villes, leurs loix; qu'ils choisiroient eux-mêmes leurs magistrats; & qu'ils ne payeroient au peuple romain que la moitié des tributs, qu'ils avoient payés à leurs rois.

Mais pour affoiblir ces deux nations, on divisa la Macédoine en

quatre provinces, l'Illyrie en trois; & on fit autant de républiques, qui se gouvernèrent séparément. Chacune eut un conseil général, formé des députés de ses villes; & il ne fut permis à personne de se marier, ni d'acquérir des biens hors de la république dont il étoit membre.

Il arriva de toutes parts à Rome des ambassadeurs qui venoient féliciter le sénat sur le succès de la dernière guerre. Tous les rois s'humilièrent au point, qu'on eût dit qu'ils étoient jaloux de paroître avec Persée à la suite du char de Paul Emile. Les peuples libres eurent à se justifier. S'ils n'avoient pas donné des secours à Persée, ils

avoient paru s'intéresser à lui. Dans toutes les villes de la Grèce les délateurs se multiplièrent plus que jamais. Les citoyens furent cités devant le sénat pour des discours dont on leur faisoit des crimes, & que souvent ils n'avoient pas tenus. Les Rhodiens perdirent la Lycie & la Carie. Un grand nombre fut condamné à mort, & ils se crurent heureux de n'être pas tous exterminés. Callicrate, ce traître qui avoit déjà vendu sa patrie, dénonça plus de mille Achéens, des principaux de la république. Ils vinrent à Rome, & le sénat, sans avoir voulu les entendre, les relégua dans l'Etrurie, où la plupart finirent leurs jours.

Parce que les Epirotes avoient donné quelques ſecours à Perſée, on livra au pillage ſoixante-dix de leurs villes, on en raſa les murs, & on fit eſclaves cent cinquante mille citoyens. En Etolie, une faction vendue aux Romains, fit périr par le fer cinq cents cinquante des principaux de la nation. Un grand nombre fut banni. On abandonna aux délateurs les biens des uns & des autres. Bébius, qui commandoit dans cette province, prêta ſon miniſtère à ces horreurs. Quoique les Etoliens euſſent porté leurs plaintes à Paul Emile, les meurtriers furent renvoyés abſous, & on déclara que ceux qui avoient été tués ou bannis, l'avoient été

juftement. Tout leur crime néanmoins étoit d'avoir paru former des vœux pour Perſée. Nous voici au tems où Rome ne ſentoit plus le beſoin de montrer une apparence de juſtice.

CHAPITRE XI.

Juſqu'à la ruine de Carthage.

ROME avoit répandu la terreur, & les Grecs furent quelque tems ſans oſer remuer. Cependant l'Aſie s'agitoit encore; mais elle avançoit le moment de ſon eſclavage.

De tous les rois, aucun ne s'aviliſſoit autant que Pruſias. Lorſque la république lui envoyoit des ambaſſadeurs, il ſe préſentoit devant

eux, la tête rasée, & avec le bonnet d'affranchi. *Vous voyez*, leur disoit-il, *un de vos affranchis, prêt à faire tout ce que vous ordonnerez.* C'est ainsi qu'il parut devant le sénat, se tenant à la porte, se prosternant & baisant le seuil. *Je vous salue, dieux sauveurs.* Ce fut le commencement de son discours. Polybe dit qu'il auroit honte de le rapporter tout entier.

A peine Prusias fut parti, qu'on apprit qu'Eumène arrivoit. Le sénat lui fit signifier un décret par lequel il défendoit à tous les rois de venir à Rome. Il ne vouloit pas traiter comme ami un prince qui lui étoit suspect; & il ne vouloit pas le déclarer ennemi, parce

qu'il auroit fallu s'engager dans une nouvelle guerre. C'eſt pourquoi il parut adreſſer à tous les rois un décret qu'il portoit contre Eumène ſeul. Perſonne n'y fut trompé.

Ce prince parut d'autant plus ſenſible à cet affront, qu'en perdant la faveur du ſénat, il reſtoit en bute à ſes ennemis. En effet, Pruſias & les Gallo-grecs l'accuſèrent d'avoir des intelligences ſecrètes avec Antiochus; & quoique ſes frères Attale & Athénée fuſſent venus à Rome pour le juſtifier, Sulpicius Galba, envoyé par le ſénat, ſe rendit à Sardes où il éleva un tribunal. Toutes les villes furent invitées à porter des plain-

tes contre le roi de Pergame.

Ariarathe Philopator, ayant ſuccédé à ſon père ſur le trône de Cappadoce, fut détrôné par Holopherne, un de ſes frères, qu'on diſoit ſuppoſé. Comme il avoit renouvellé l'alliance avec les Romains, il crut qu'il en obtiendroit des ſecours, & il vint à Rome. Le ſénat, qui ne penſoit qu'à ſaiſir l'ocſion d'affoiblir les puiſſances de l'Aſie, partagea la Cappadoce entre les deux frères.

Vers ce tems mourut Eumène. Il avoit inutilement tenté de ſoutenir Ariarathe contre les entrepriſes d'Holopherne. Il laiſſa la couronne à ſon fils Eumène, qui ne régna qu'un an, & auquel ſuccéda

Attale Philadelphe. Celui-ci donna de nouveaux ſecours à Ariarathe, & chaſſa Holopherne, qui ſe réfugia auprès du roi de Syrie. La guerre continuoit entre le royaume de Bithynie & celui de Pergame. Le ſénat la termina par un traité auquel Pruſias ſurvécut peu. Ce prince lâche, bas, perfide & cruel, fut détrôné par ſon fils Nicomède, qu'il voulut faire périr; & on le tua dans un temple où il s'étoit refugié. Alors la Syrie offroit d'autres ſcènes.

Antiochus Epiphane étoit mort, & ſous ſon fils Antiochus Eupator, Lyſias, gouverneur de ce jeune prince, s'étoit ſaiſi de la tutelle. Démétrius, qui continuoit d'être

en otage à Rome, repréſenta ſes droits au ſénat, & demanda d'être rétabli ſur le trône de ſon père Séleucus Philopator. On n'eut aucun égard à ſa demande. Le ſénat reconnut Eupator, & lui confirma la couronne par un décret. Il jugeoit la minorité du monarque favorable au deſſein qu'il formoit d'affoiblir la monarchie; & pour exécuter ce projet, il envoya en Syrie Cn. Octavius, Sp. Lucrétius & L. Aurélius. Leurs inſtructions portoient, entr'autres choſes, de brûler tous les vaiſſeaux qui paſſeroient le nombre ſtipulé dans le traité fait avec Antiochus le grand.

En Egypte, la méſintelligence avoit armé les deux frères qui ré-

gnoient conjointement ; & Philométor, chassé par Physcon, étoit venu à Rome implorer le secours de la république. Le sénat, conformément à la maxime qu'il s'étoit faite d'affoiblir les monarchies, porta un décret par lequel il donnoit à Philométor l'Egypte & l'isle de Chypre, & à Physcon la Cyrénaïque & la Libye, déclarant qu'ils seroient indépendans l'un de l'autre. Il chargea de l'exécution de ses ordres deux sénateurs qui reconduisirent Philométor. Les deux frères, forcés d'obéir, conclurent le traité qu'on leur dicta, & le scellèrent, suivant l'usage, par des sacrifices & par des sermens.

Mais bientôt après Physcon vint

à Rome. Il pensa que lorsqu'il se plaindroit, il feroit écouté favorablement. Il ne se trompoit pas. Sur ce qu'il représenta l'inégalité du partage qui avoit été fait, le sénat ordonna qu'il feroit mis en possession de l'isle de Chypre. Ces ordres cependant ne furent pas exécutés. Physcon tomba entre les mains de son frère qui eut la générosité de lui pardonner ; & il se crut trop heureux de conserver la Cyrénaïque & la Lybie.

Pendant que ces choses se passoient entre les deux Ptolémées, les ambassadeurs romains, envoyés en Syrie, soulevèrent le peuple par les violences qu'ils commirent, & Octavius fut assassiné.

Le

Le sénat renvoya sans réponse les députés qui lui apportèrent les justifications de Lysias. A ce mécontentement, Démétrius jugeoit qu'il obtiendroit la permission de passer en Asie. Ses amis pensoient au contraire, qu'il en feroit inutilement la demande. Ils savoient que le sénat aimoit à voir la couronne sur la tête d'un prince qui fournissoit des prétextes contre lui. En effet, Démétrius fut refusé. Il prit le seul parti qui lui restoit; il s'échappa furtivement.

A son arrivée en Syrie, il répandit que le sénat l'envoyoit pour prendre possession de ses états. Ce bruit fit déclarer tout le peuple pour lui. On lui livra Eupator &

Lyſias qu'il fit mourir, & il monta ſur le trône ſans oppoſition. Les Babyloniens lui donnèrent le ſurnom de Soter, parce qu'il les délivra de la tyrannie d'un gouverneur, qui fut puni de mort, moins pour avoir vexé les peuples, que pour s'être révolté.

Lorſqu'Antiochus Epiphane, forcé d'obéir aux ordres du ſénat, eut abandonné l'Egypte, il parut vouloir ſe venger ſur ſes propres ſujets de l'humiliation qu'il venoit d'eſſuyer. Il tourna ſur-tout ſes armes contre les Juifs. Eupator continua cette guerre, & elle duroit encore. Les Juifs qui l'avoient ſoutenue par une ſuite de victoires miraculeuſes, ſongèrent à

ſe mettre ſous la protection des Romains. La circonſtance étoit d'autant plus favorable, que la république n'avoit pas encore reconnu Démétrius pour roi de Syrie. D'ailleurs elle ne refuſoit pas de protéger les peuples lorſque l'oppreſſion dont ils ſe plaignoient, pouvoit être un prétexte d'abaiſſer les rois. Le ſénat donna un décret par lequel il déclara les Juifs amis & alliés du peuple romain, & Démétrius ceſſa les hoſtilités. Peu après, il fut reconnu par la république.

Se croyant alors aſſuré ſur le trône, il ne s'occupoit plus des ſoins du gouvernement. Tout languiſſoit dans le royaume, pendant

que le monarque inacceſſible au fond de ſon palais, ſe livroit à des excès de toute eſpèce. Il fut retiré de ſon inaction, par les conſpirations qui ſe tramèrent contre lui. La première eut pour chef Holopherne, qu'il avoit lui-même établi ſur le trône de Cappadoce, & auquel depuis il avoit donné aſyle. Il le fit mettre en priſon; mais il lui conſerva la vie, parce qu'il vouloit s'en ſervir contre le roi de Cappadoce.

Attale & Ariarathe, qui ſoupçonnoient les deſſeins du roi de Syrie, formèrent une nouvelle conſpiration, dans laquelle entra Philométor. Le roi d'Egypte vouloit ſe venger de Démétrius, qui pendant

ſon ſéjour à Rome, avoit appuyé auprès du ſénat les demandes de Phyſcon. Ces trois ſouverains confièrent l'exécution de leur projet à Héraclide, frère du gouverneur de Babylone, dont nous avons parlé, & coupable comme lui.

Héraclide s'étoit retiré à Rhodes. Il y choiſit un jeune homme, nommé Alexandre Bala, qu'il donna pour fils d'Antiochus Epiphane, & il lui apprit à jouer ce perſonnage. Comme il avoit eu beaucoup de part à la confiance d'Antiochus, il lui fut facile de donner quelque vraiſemblance à cette impoſture. Les trois rois reconnurent Bala, & Héraclide le conduiſit à Rome.

Cette fable n'en imposa point au sénat. Mais parce qu'il lui importoit de susciter des guerres, il fit un décret pour mettre Bala en possession du royaume de Syrie. Tout réussit à cet imposteur. Démétrius fut tué dans un combat, & Alexandre, maître de l'empire, épousa Cléopatre, fille de Philométor. Il régna cinq ans avec le mépris & la haine des peuples ; sentimens dus à ses débauches & à ses cruautés.

Démétrius Soter, lors de la révolution qui le menaçoit, avoit envoyé à Cnide ses deux fils, Démétrius Nicanor & Antiochus Sidetes. Le premier voyant le mécontentement des Syriens, arma,

& vainquit; & Bala se réfugia chez un prince arabe, qui lui fit trancher la tête.

Des imprudences, des débauches, des violences, des cruautés; voilà le règne de Nicanor. Diodote, surnommé Triphon, qui avoit servi sous Alexandre Bala, entreprit de faire valoir les prétentions d'Antiochus, fils de cet imposteur. Il le fit proclamer à Antioche, & il vainquit Démétrius Nicanor qui s'enfuit à Séleucie.

Triphon n'avoit donné la couronne au fils de Bala, que pour la lui enlever. Il le tua, monta sur le trône, & fut maître de la plus grande partie de la monarchie.

Retiré à Laodicée, Nicanor oublioit ses droits, & s'abandonnoit aux plus infâmes débauches, lorsque tout à coup il marcha contre les Parthes, se flattant s'il réussissoit dans cette expédition, de retomber sur Triphon, avec de plus grandes forces. Mais il fut fait prisonnier, & finit ses jours en Hyrcanie. L'empire des Parthes s'étendoit alors depuis l'Euphrate jusqu'au Gange. Il devint formidable aux Romains.

Triphon ne resta pas long-tems maître du trône. Antiochus Sidetes, qui épousa la femme de Démétrius, son frère, chassa cet usurpateur, s'en saisit & le fit mourir. C'est pendant les troubles dont nous

venons de parler, que les Juifs secouèrent le joug des rois de Syrie. Dans une assemblée qui se tint à Jérusalem, ils assurèrent à Simon & à ses descendans la souveraineté & le sacerdoce.

Ptolémée Philométor étoit mort la même année qu'Alexandre Bala. Cléopatre, sa sœur & sa femme, avoit voulu mettre la couronne sur la tête du fils qu'elle avoit eu de lui. Forcée de la céder à Physcon, elle fut encore réduite à épouser ce prince; & le jour même des noces, son fils périt entre ses bras par les coups de ce monstre. Physcon portoit la débauche & la cruauté jusqu'au délire. Il régna seul en Egypte.

D'après l'idée ſommaire que nous venons de donner à nos lecteurs d'un petit nombre de règnes, ils voyent que les monarchies de l'Orient tomboient d'elles-mêmes. Il eſt inutile de les étudier davantage. Faudroit-il fouiller notre mémoire des noms de ces ſouverains, qui ne laiſſent après eux que le ſouvenir de leurs débauches, de leur cruauté, & de leur ſcélérateſſe ? Pour s'autoriſer à tout, ils vouloient faire taire les loix ; & elles ſe taiſoient devant les forfaits dont ils devenoient les victimes. Ils ſont égorgés par leurs confidens, par leurs frères, par leurs fils, par leurs femmes, même par leurs mères. Voilà les horreurs qui enve-

loppoient le trône. Que l'on juge par elles des calamités qui se répandoient sur les peuples, & on imaginera toute l'histoire de ces tems malheureux.

Les dernières révolutions dont nous venons de parler, sont postérieures à la troisième guerre punique. Mais comme notre dessein étoit de faire prévoir que la chûte des monarchies de l'Orient étoit prochaine, nous avons cru devoir, sans nous interrompre, suivre ces révolutions jusqu'au tems où nous venons de les laisser. Déformais nous ne reviendrons à l'Asie, qu'autant que nous y serons forcés dans la suite de l'histoire romaine.

Il s'agit maintenant d'observer

ce qui se passoit en Espagne, en Afrique, en Macédoine & dans la Grèce.

Prêts à descendre du trône, les souverains de l'Orient paroissoient n'attendre que les ordres du sénat; & les peuples de tout tems asservis, prévoyoient avec indifférence la révolution; ils pouvoient même se flatter que leur joug en deviendroit plus léger.

Il n'en étoit pas de même des peuples de l'Espagne. Ils avoient des chefs; mais ils n'avoient pas des monarques. Ils formoient de petites cités, dont les citoyens, endurcis aux fatigues, & jaloux de leur liberté, étoient autant de soldats. Rome, après les avoir vaincus plu-

ſieurs fois, forcée à les vaincre encore, déſeſpéroit de les ſubjuguer.

La guerre continuoit donc toujours, ou elle n'étoit interrompue que par intervalles. Cependant l'amour de la liberté n'étoit pas le ſeul motif qui armoit les peuples. Si, ſous la protection de la république, ils avoient joui de leurs loix, les ſoulèvemens auroient été plus rares; & peut-être que, comparant alors la domination des Romains à celle des Carthaginois, ils ſe feroient fait peu-à-peu une habitude de l'obéiſſance. Mais on les opprimoit, & ils prenoient les armes, moins pour défendre leur liberté, que pour ſe mettre à l'abri des vexations.

Une victoire que les Lusitaniens remportèrent sur le préteur Calpurnius Piso, fut le commencement d'une guerre, où les Romains éprouvèrent de grands revers, & où leurs généraux se couvrirent de honte par leur perfidie, autant que par leurs défaites. La jeunesse romaine parut avoir dégénéré de ses ancêtres. Elle s'effrayoit au seul récit des combats qu'on avoit livrés aux Celtibériens. Elle refusoit de servir dans les légions qu'on destinoit pour l'Espagne; & le découragement étoit au point, que le sénat n'osoit user ni de douceur, ni de sévérité. Dans cette conjoncture, Scipion Emilien, fils de Paul Emile, & petit-fils par adoption de Scipion

l'africain, offrit de ſervir dans tel grade qu'on voudroit lui donner. Cet exemple rendit le courage aux plus lâches, & les conſuls firent les levées.

Le département de l'Eſpagne échut par le ſort au conſul Licinius Lucullus. Quand il arriva, le proconſul Marcellus venoit de faire la paix avec les Celtibériens. Il n'avoit pas voulu laiſſer à ſon ſucceſſeur la gloire de terminer une guerre qu'il avoit faite avec peu de ſuccès. Lucullus, dont l'ame avide n'ambitionnoit le commandement que pour s'enrichir des dépouilles des provinces, parut néanmoins reſpecter le traité qui venoit d'être fait. Peut-être redoutoit-il les

Celtibériens, & il aima mieux tourner ſes armes contre les Vaccéens, quoiqu'il n'eût point ordre de les attaquer, & qu'ils n'euſſent donné aucun prétexte aux hoſtilités. Il les aſſiégea dans une de leurs villes. Ils capitulèrent, & malgré la foi jurée, il en égorgea vingt mille, & vendit les autres. Il mit enſuite le ſiége devant deux places dont il ne put ſe rendre maître; & il paſſa dans la Luſitanie, où le préteur Ser. Sulpicius Galba venoit d'être battu. Il porta le fer & le feu par-tout.

Galba, devenu ſupérieur en forces par la diverſion du conſul, ravagea auſſi de ſon côté la Luſitanie. Alors quelques peuples,

croyant trouver leur ſalut dans l'alliance de la république, s'adreſſèrent au préteur qui parut les écouter favorablement; mais quand il les eut fait donner dans le piége qu'il leur tendoit, il les enveloppa & les fit égorger. La nouvelle de ce maſſacre excita dans Rome même une indignation générale. Cependant Galba, cité à ſon retour devant le peuple, fut renvoyé abſous. On commence à voir dans les Romains ce que deviennent les peuples conquérans; à meſure qu'ils s'agrandiſſent, ils perdent tout ſentiment d'humanité, & ils ſont tous les jours plus féroces.

Les Romains payèrent de leur ſang cette perfidie. Dès l'année

ſuivante, Viriathus vengea les Luſitaniens par une victoire qu'il remporta ſur Vétilius, ſucceſſeur de Galba, & pendant dix ans, il ſoutint avec ſuccès une guerre qui dura encore après lui. Ce général n'avoit été juſqu'alors que le chef d'une troupe de montagnards qui vivoient de brigandage.

La troiſième guerre punique commença l'année même où Viriathus devint le général des Luſitaniens, & alors les Romains perdoient la Macédoine.

Les limites qui ſéparoient les états des Carthaginois de ceux de Maſſiniſſa, roi de Numidie, avoient été marquées par Scipion l'africain. Mais ce prince comptant ſur l'al-

liance de Rome, ne craignit pas de les franchir. Les Carthaginois en portèrent souvent leurs plaintes au sénat. Ils demandoient que Massinissa s'en tînt au dernier traité, ou qu'il leur fût permis de repousser la force par la force.

Rome envoya des commissaires à plusieurs reprises, toujours en apparence pour rendre justice, & en effet pour susciter la guerre entre Carthage & le roi de Numidie, si elle pouvoit être avantageuse à la république. Caton le censeur, qui fut le chef d'une de ces députations, remplit parfaitement les vues du sénat. Général, homme d'état, orateur, historien, il avoit des talens. Mais personne n'étoit plus fait pour une

négociation, où on ne vouloit montrer que les dehors de la justice. L'utilité de la république étoit son unique règle.

Les Carthaginois lui montrèrent le traité fait par Scipion, & lui représentèrent que le moindre changement seroit une injure à la mémoire du plus grand des Romains. Cet éloge ralluma la jalousie qu'il avoit toujours eue pour le vainqueur d'Annibal; & il songea dès ce moment à se venger sur Carthage de n'être pas plus grand que Scipion. A son retour, il ne parla que des richesses de cette ville, de ses magasins, de ses ports, de ses vaisseaux; & il en conclut qu'il falloit la détruire. Cette conséquence lui parut si

juſte que toutes les fois qu'il opinoit, quoiqu'il fût queſtion de toute autre choſe, il terminoit toujours ſon avis par ces mots : *Il faut détruire Carthage.*

Dans la proſpérité de la république, le peuple commençoit à ne plus connoître de ſubordination ; & il ſembloit que pour prévenir de plus grands déſordres, il eût été avantageux aux Romains d'être arrêtés dans leurs progrès. C'eſt pourquoi pluſieurs ſénateurs jugeoient que la deſtruction de Carthage ſeroit funeſte à Rome même. Scipion Naſica, fils de Cneus, combattoit ſur-tout le ſentiment de Caton. Il avoit été reconnu dans une occaſion pour le plus

honnête homme de la république. On ne dit pas néanmoins qu'il ait représenté que cette guerre seroit injuste. Les Romains consultoient moins que jamais les loix de l'équité.

L'avis de Caton devoit prévaloir, & prévalut. Après avoir refusé de rendre justice aux Carthaginois, & les avoir mis par-là dans la nécessité de repousser les hostilités de Massinissa, il fut arrêté qu'on leur déclareroit la guerre, parce qu'ils la faisoient à un prince allié de la république, & on la leur déclara en prenant les armes. Les consuls embarquèrent les légions, & mirent à la voile.

Carthage avoit prévu la résolu-

tion du sénat, & pour la prévenir, elle envoyoit des ambassadeurs avec les pouvoirs les plus amples. Ils arrivèrent trop tard. La flotte étoit déjà partie. Jugeant alors qu'il n'étoit plus tems d'ouvrir une négociation, ils crurent que s'ils se soumettoient, ils obtiendroient la paix; & ils déclarèrent que les Carthaginois s'abandonnoient à la discrétion du peuple romain. C'étoit, suivant l'interprétation du sénat, livrer le pays, les villes, les habitans, les rivières, les ports, les temples, les tombeaux, tout en un mot. Les ambassadeurs n'avoient pas connu sans doute toute la force de cette expression.

On leur répondit que puisqu'ils

avoient pris le parti le plus ſage, on leur accordoit la liberté, leurs loix & leurs terres ; à condition ſeulement qu'ils enverroient trois cents otages à Lilibée, & qu'ils feroient ce qui leur ſeroit ordonné par les conſuls. On ne parloit point des villes, parce qu'on croyoit, par cette réticence, s'autoriſer à détruire Carthage. Les ambaſſadeurs en eurent de l'inquiétude. Ils ne ſavoient d'ailleurs quels ſeroient ces ordres qu'on n'expliquoit pas. Cependant ils ſe retirèrent ſans oſer répliquer.

Les otages furent livrés, & le conſul L. Marcius Cenſorius les ayant reçus à Lilibée, mit à la voile pour Utique, où il débarqua avec environ quatre-vingt mille hommes.

hommes. Auſſi-tôt les magiſtrats de Carthage ſe préſentèrent devant lui, & lui demandèrent ſes ordres. Il leur commanda d'apporter toutes leurs armes & toutes leurs machines de guerre, diſant que déſormais ces choſes leur étoient inutiles, puiſqu'ils ſeroient ſous la protection de la république. Ils obéirent. Alors Marcius, après avoir loué leur obéiſſance, leur dit; le ſénat vous ordonne de ſortir de Carthage qu'il a réſolu de détruire, & il veut que vous vous établiſſiez à dix milles dans les terres.

Cette perfidie, auſſi cruelle que lâche, porta le déſeſpoir dans l'ame des Carthaginois, & le déſeſpoir leur fit trouver des armes. En peu

de jours Carthage fut en état de défenſe. Lorſque Marcius & M. Manilius, ſon collègue, s'en approchèrent, ils furent étonnés de ſe voir forcés à faire un ſiége dans les formes. A la réſiſtance qu'ils trouvèrent, ils eurent lieu de ſe reprocher de n'avoir pas marché ſur le champ, & d'avoir été perfides, ſans retirer le fruit de leur perfidie. Ils tentèrent inutilement de prendre la place d'aſſaut. Ils firent pluſieurs fautes; ils reçurent pluſieurs échecs; Aſdrubal brûla la plus grande partie de leurs vaiſſeaux, & la peſte ſe mit dans leur armée.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Afrique, Andriſcus, hom-

me de néant, se rendoit maître de la Macédoine. Il avoit pris le nom de Philippe, & se faisoit passer pour fils de Persée. Quelques années auparavant, ayant échoué dans cette entreprise, il s'étoit retiré chez Démétrius Soter, qui le fit arrêter, & l'envoya à Rome. Démétrius, à qui Alexandre Bala faisoit alors la guerre, s'imagina que ce service lui procureroit la protection des Romains. Mais Andriscus parut si méprisable, que non-seulement on ne témoigna aucune reconnoissance au roi qui l'avoit livré; mais on ne parut pas même occupé du soin de le garder. Il s'échappa, leva une armée dans la Thrace, se fit reconnoître

par les Macédoniens, & ſoumit une partie de la Theſſalie.

Cette affaire parut alors ſérieuſe; Scipion Naſica, député par le ſénat pour en prendre connoiſſance, & pourvoir aux moyens de recouvrer la Macédoine, leva des troupes chez les alliés, & marcha contre Andriſcus, qu'il chaſſa de la Theſſalie. Peu après les légions paſsèrent la mer, furent taillées en pièces, & le préteur qui les commandoit perdit la vie. L'année ſuivante, Q. Cecilius Métellus remporta deux victoires, & Andriſcus ſe ſauva chez un roi de Thrace qui le livra. Le mauvais ſuccès de cet impoſteur n'empêcha pas deux autres aventuriers de tenter la

même entreprise. Ils n'y réussirent ni l'un ni l'autre.

Dans ce tems-là une nouvelle guerre commençoit entre les Achéens & les Spartiates, quoique ces deux peuples, avant de l'entreprendre, eussent invité le sénat à terminer leurs différens. Mais les Achéens, alors de tous les peuples de la Grèce celui que Rome avoit le plus d'intérêt à humilier, n'attendirent pas un jugement qu'ils prévoyoient devoir leur être peu favorable, & ils prirent les armes. Ils ravageoient la Laconie lorsque des commissaires arrivèrent avec un décret, par lequel le sénat détachoit de la ligue achéenne, Sparte, Corinthe, Ar-

gos & plusieurs autres villes, sous prétexte qu'il avoit été un tems où elles n'étoient pas du nombre des confédérées. Lorsque ce décret fut publié dans l'assemblée qui se tenoit à Corinthe, il excita une indignation générale. Le peuple se souleva. Il se jetta sur les Spartiates qui étoient alors dans cette ville, & il eût maltraité les commissaires mêmes, s'ils ne se fussent pas dérobés à sa violence.

Viriathus se rendoit redoutable en Espagne, & le siége de Carthage duroit encore; c'est pourquoi le sénat, quoique vivement offensé, crut devoir traiter les Achéens avec quelque ménagement. Les nouveaux commissaires qu'il envoya,

affectèrent de parler avec beaucoup de modération. Ils ne ſe plaignirent point du dernier ſoulèvement; ils parurent plutôt l'excuſer; ils ne firent aucune mention du décret qui en avoit été la cauſe. Ils demandèrent ſeulement qu'on ceſſât de faire la guerre aux Spartiates; & ils invitèrent les Achéens à ne pas encourir, par leur obſtination, la diſgrace de la république.

Quoiqu'ils ne parlaſſent pas du décret, ils ne le révoquoient pas; & cet acte ſeul étoit une preuve du deſſein formé de détruire la ligue achéenne. C'en étoit aſſez pour ſoulever les villes confédérées. La modération apparente des commiſſaires ne raſſuroit pas. On la re-

gardoit comme un effet de la foiblesse des Romains, & on disoit que dans le mauvais état de leurs affaires en Afrique & en Espagne, ils craignoient que les Achéens ne se déclarassent contr'eux. Peut-être le sénat vouloit-il par une conduite timide en apparence, enhardir les Achéens, & avoir un prétexte pour faire marcher en Achaïe les légions qui étoient alors en Macédoine. La chose arriva comme le sénat l'avoit pu prévoir. Les Achéens continuèrent la guerre contre les Spartiates; & ils y engagèrent les Béotiens, qui étoient également mécontens du sénat.

Le préteur Q. Métellus, alors occupé à rétablir l'ordre dans la Ma-

cédoine, tenta inutilement de les porter à la paix. Il marcha contr'eux, & les défit. L'année suivante, il les défit encore; & il s'avança vers Corinthe, où Diéus, chef des Achéens, s'étoit enfermé avec les débris de ses troupes. Métellus auroit voulu terminer cette guerre avant l'arrivée du consul L. Mummius. Le Péloponèse, épuisé & ruiné, demandoit la paix; mais Diéus & ceux de sa faction s'y refusoient, parce qu'ils prévoyoient qu'ils seroient livrés aux Romains. Sur ces entrefaites, Mummius arriva, & Métellus retourna en Macédoine.

Diéus, aussi mauvais général que mauvais magistrat, eut la témé-

rité de sortir des murs, & d'offrir le combat au consul. Il fut entièrement défait. Il pouvoit se retirer dans la ville, s'y défendre quelque tems, & obtenir une capitulation ; il s'enfuit à Mégalopolis, où il se tua. Les Achéens, sans chefs, désertèrent Corinthe. Mummius y entra sans résistance, fit main-basse sur les hommes qui s'y trouvèrent, vendit les femmes & les enfans ; & après avoir fait enlever les vases, les statues, les tableaux, & tout ce qu'il y avoit de précieux, il fit mettre le feu aux maisons. L'incendie dura plusieurs jours. Ainsi finit Corinthe. La liberté parut se perdre dans ses ruines. Toute la Grèce fut réduite en province ro-

maine, ſous le nom de province d'Achaïe.

Nous avons vu que les conſuls Marcius & Manilius conduiſoient le ſiège de Carthage avec peu de ſuccès. L. Calpurnius Piſo, qui leur ſuccéda, ne montra pas plus de capacité. Les Carthaginois faiſoient de nouveaux efforts. Ils négocioient avec les rois, qu'ils invitoient à ſe ſoulever; ils ſongeoient même à fournir de l'argent & des vaiſſeaux au faux Philippe, & Rome commençoit à montrer de l'inquiétude. Tel étoit l'état des choſes, lorſque Scipion Emilien, qui ſervoit en Afrique avec diſtinction, & qui avoit même ſouvent réparé les fautes des géné-

raux, vint à Rome pour demander l'édilité. On lui donna le consulat qu'il ne demandoit pas; & sans tirer les provinces au sort, on lui assigna l'Afrique pour département. Tout cela étoit contre les règles. Mais à sa réputation, & peut être encore à son nom, le peuple crut qu'il étoit destiné à terminer cette guerre. En effet, Carthage se rendit l'année suivante. On la rasa, & le peuple romain défendit, sous d'horribles imprécations, de rebâtir dans le même lieu. Cette ville a été détruite la même année que Corinthe.

Fin du huitième Livre & du septième Volume.

